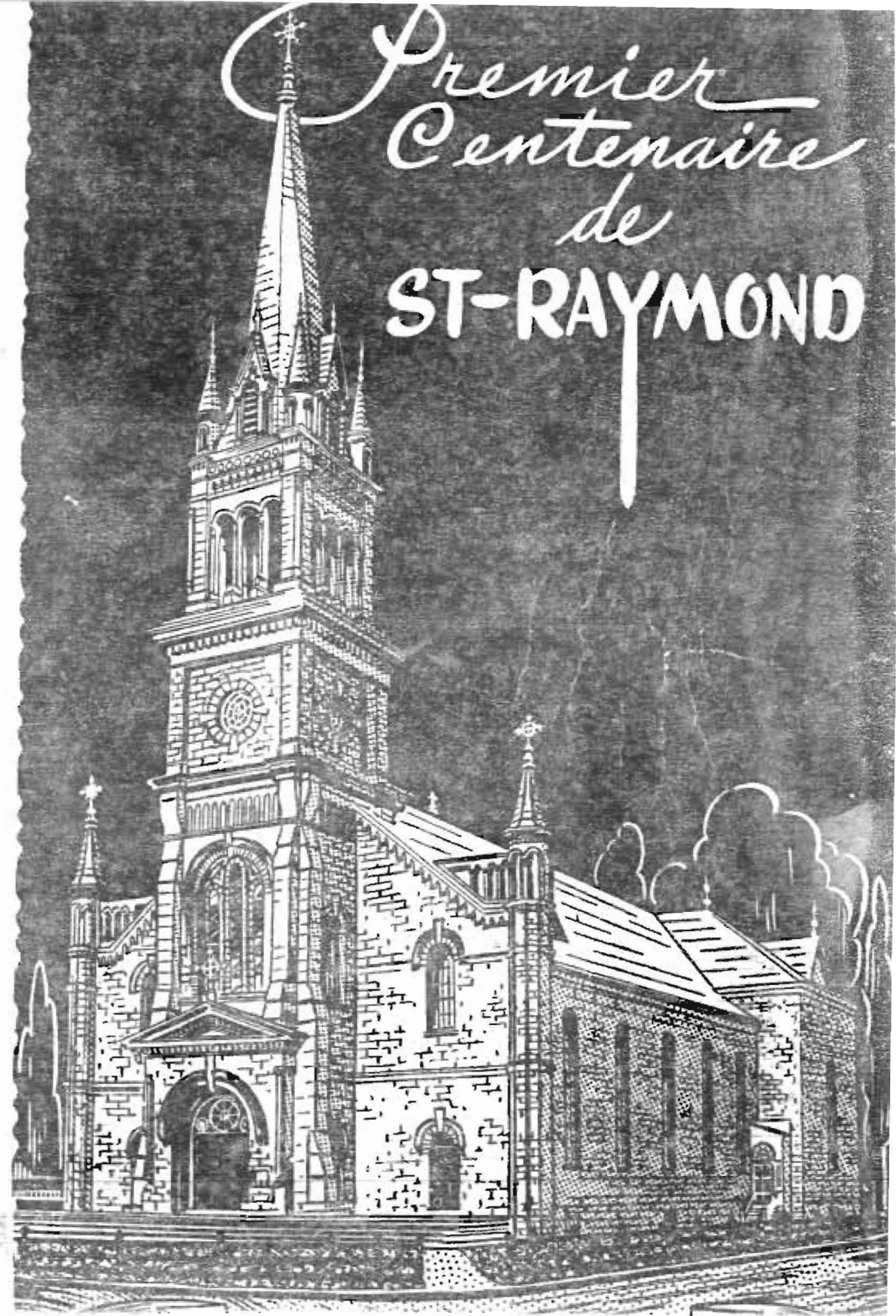


Premier  
Centenaire  
de  
**ST-RAYMOND**

1842 — CENTENAIRE DE SAINT-RAYMOND — 1942

Régionale Samuel-de-Champlain  
Société Franco-Ontarienne  
d'Histoire et de Généalogie





REV. C. TANGUAY  
1846-1850



REV. P. J. BEDARD  
1850-1864



REV. B. W. BLAIS  
1864-1881



REV. FRs. A. BERGERON  
1881-1893



REV. H. ROBSON  
1844-45



REV. H. PAISLEY  
DES. 1844, CURE 1845-46



REV. J.-B. E. PICHET  
DEPUIS 1926



REV. J. FILION  
1904-1926



REV. J.-ED. ROY  
1899-1904

SOUVENIR  
DES  
CURÉS DE ST-RAYMOND  
DEPUIS 1844



*CENT*  
*ANS*  
*de*  
*Vie*  
*Paroissiale*

ST-RAYMOND

1942

De grand cœur, à l'occasion du centième anniversaire de la paroisse de Saint-Raymond de Portneuf, j'en bénis tous les fidèles et m'unis à leurs actions de grâces au Seigneur.

†*J.-M.-Rodrigue Card. VILLENEUVE, o.m.i.,*  
*Archevêque de Québec.*

Québec, le 28 mai 1942.





A Son Excellence Mgr ALEXANDE VACHON,

ARCHEVEQUE D'OTTAWA,

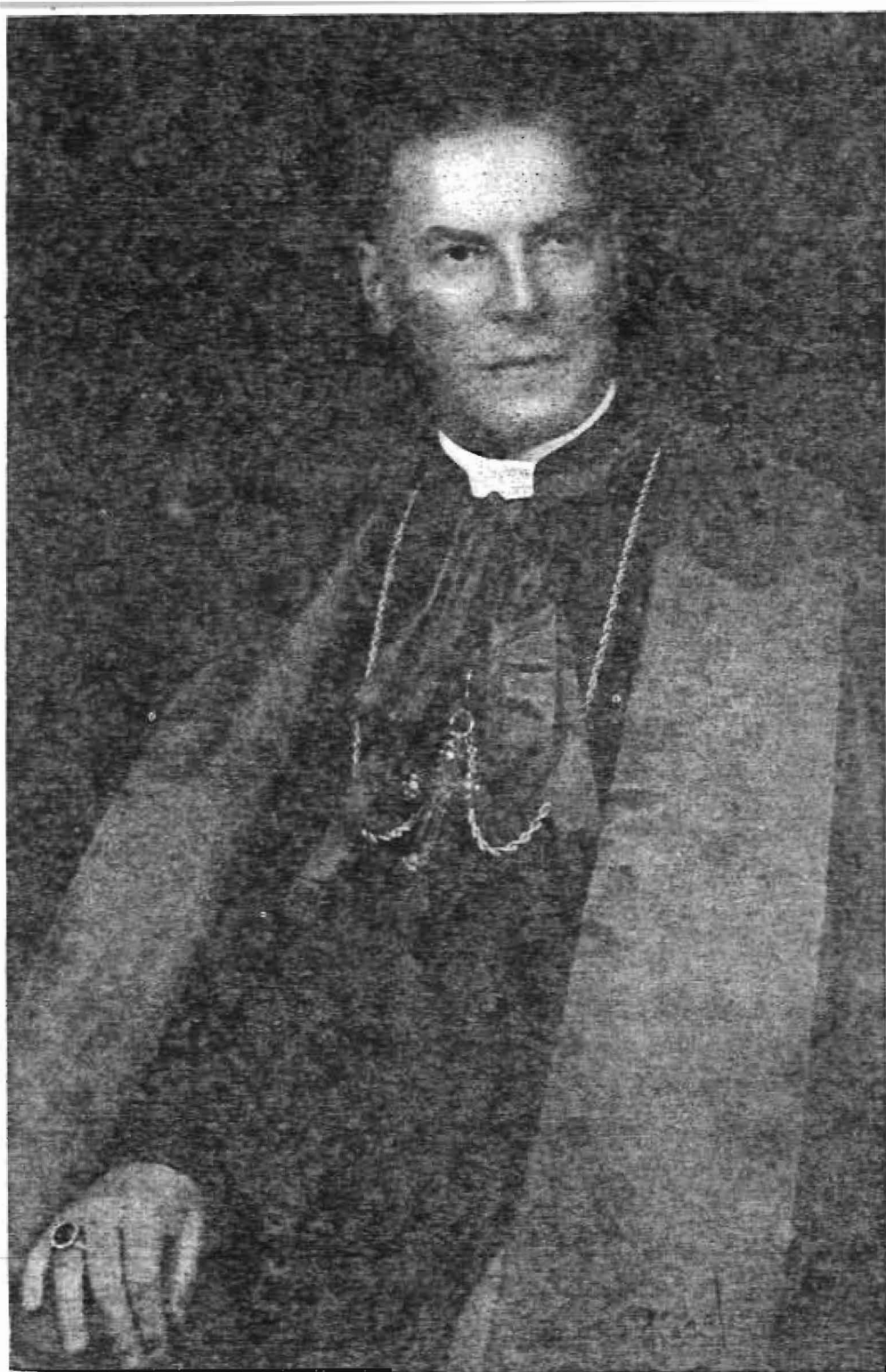
LE PLUS ILLUSTRÉ FILS DE ST-RAYMOND,

LES AUTEURS OFFRENT L'HOMMAGE

DE CES NOTES HISTORIQUES.

MARCEL LARUE, N. P.

EMILE MARCOTTE, prêtre, vic.





## LETTRE - PREFACE

Mes biens chers Paroissiens,

A l'occasion du centenaire de fondation de notre paroisse, nous devons à Dieu de bien vives actions de grâces. Cent ans de vie paroissiale, cela représente tant de bénédictions venues du Ciel sur tous les paroissiens, sur nos 14.299 baptisés, sur nos 2,344 mariages, sur nos 6.651 sépultures ! Cela représente aussi tant de prières, tant d'actes de vertu, tant de générosité chrétienne s'offrant au Seigneur par tous les cœurs de la paroisse, durant cent années de vie religieuse !

Aussi, nous avons cru avec vous que la meilleure manière de célébrer notre Centenaire, en ces jours de guerre et d'épreuves, c'était d'offrir au Seigneur par les mains de Marie une messe paroissiale solennelle, une messe pontificale, une messe immense, qui grouperait toutes les âmes paroissiales autour du Célébrant, pour mêler au sang précieux de Jésus-Christ, en l'offrant au Père éternel, leurs mérites et leurs actions de grâces de cent ans.

Un enfant de notre paroisse, de la Pointe-Basse, Son Excellence Monseigneur Alexandre Vachon, Archevêque d'Ottawa, a bien voulu accepter d'être, par sa Messe Pontificale, notre fraternel médiateur entre le Ciel et notre paroisse centenaire. Permettez-moi de joindre tous vos cœurs au mien pour dire au plus illustre représentant de la paroisse de St-Raymond notre joie de le voir présider la fête de notre grande famille et l'assurer de notre immense et unanime reconnaissance.

Nous avons aussi la joie de vous présenter les notes historiques qui racontent nos "Cent Ans de Vie Paroissiale". Ces notes historiques sont le fruit des recherches consciencieuses de votre concitoyen estimé, monsieur le Notaire Marcel Larue, et de la collaboration fraternelle avec lui de mes dévoués Vicaires. Je suis certain de traduire l'unanimité de vos sentiments en leur offrant l'expression de notre vive et profonde gratitude.

Il était impossible de mentionner dans ce livre tous les événements et tous les noms qui ont quelque importance dans notre vie centenaire. Mais je suis sûr que vous prendrez grand intérêt à parcourir les pages glorieuses et vivantes de "Cent Ans de Vie Paroissiale".

Puisse le Seigneur, qui a visiblement béni les fondateurs de notre paroisse et tous leurs descendants, vous conduire et vous garder toujours, en suivant l'exemple de vos ancêtres, dans les voies de la paix, de la justice et de la charité, qui font pour la terre et le Ciel le bonheur d'une paroisse catholique.

J.-E. PICHET, procureur, V. F.

---

Nihil obstat :

Paulus BERNIER, Censor ex officio.

Imprimatur :

Ulricus PERRON, V. G.

Quebeci, die 25 maii 1942.

“La sève du présent s'élabore dans les racines profondes du passé. Du passé fécondé par la sueur et le sang montent les végétations vigoureuses. Du passé surgissent des leçons et des exemples, des expériences et des lumières”.

Mgr L.-A. Paquet.

## *Cent ans de vie paroissiale*

### PREMIÈRE PARTIE

#### CHAPITRE PREMIER

### NOS ORIGINES PAROISSIALES

1741-1842

#### La Seigneurie de Bourg Louis

C'est un premier titre de fierté pour notre paroisse centenaire de découvrir une racine profonde de son passé dans l'histoire glorieuse *du temps des Français*. En effet, le territoire qu'occupe aujourd'hui la populeuse paroisse de St-Raymond entra dans l'histoire sous le nom plein de noblesse de Seigneurie de Bourg Louis. Ce nom, vieux de deux siècles, a été conservé précieusement et désigné de nos jours la gare du chemin de fer Canadien National, aux extrémités de la paroisse, sur le rang St-Thomas.

Le 14 mai 1741, le marquis de Beauharnois, Gouverneur de la Nouvelle-France, et Gilles Hocquart, intendant, concédaient à sieur Louis Fornel, négociant à Québec, la Seigneurie Bourg Louis; elle comprenait un territoire “de deux lieues trois quarts ou environ de front sur trois lieues de profondeur, derrière la Seigneurie de Neuville, appartenant au sieur Demeloise; borné sur le front par la ligne qui sépare la dite Seigneurie de Neuville des terres non concédées, au nord-est par la ligne de profondeur du fief St-Augustin prolongé, au sud-ouest par une ligne parallèle à la précédente, à prendre sur la ligne du fief de Belair aussi prolongé, et par derrière aux terres non concédées, pour, par lui, la tenir de fief et Seigneurie”.

Cette description, quoique très incomplète, localise le terrain concédé, comme étant situé au nord de St-Augustin et de Neuville. L'année suivante, le 27 avril 1742, Sa Majesté le Roi de France ratifie la concession de sieur Louis Fornel “à la charge de porter foi et hommages au Château St-Louis de Québec” et aussi “de la mettre en valeur et d'y tenir et faire tenir feu et lieu par les tenanciers, à faute de quoi, elle sera réunie au domaine de Sa Majesté”.

Cette concession du Roi de France comportait certaines restrictions, maintenant passées aux droits de la Couronne britannique, et dont voici la teneur : “Et en cas que, dans la suite, Sa Majesté ait besoin d'aucune partie du dit terrain pour y faire construire des forts, batteries, places d'armes, magasins et autres ouvrages publics, elle pourra les prendre aussi bien que les arbres qui seront nécessaires pour les dits ouvrages publics et les bois de chauffage pour la garnison des dits forts, sans être tenue d'aucun dédommagement”. Telles furent les origines territoriales de notre paroisse, qui prennent racines, comme nous venons de l'indiquer, dans la féodalité de la Nouvelle-France.

#### Le Seigneur Antoine Panet

Trente-cinq ans après sa concession, la Seigneurie de Bourg Louis n'avait pas encore été visitée ou explorée par aucun homme civilisé; le sieur Fornel avait négligé de coloniser, d'ouvrir des chemins, d'établir des tenanciers sur son domaine. Ce que voyant, la Cour des plaidoyers communs du district de Québec rendait jugement contre le sieur Fornel, le 18 avril 1777, et adjugeait la Seigneurie à monsieur Antoine Panet. Ce dernier, pour se conformer aux exigences de la loi, se rendit au Château St-Louis pour faire “acte de foi et hommage”, mettait un genou en terre devant le Gouverneur, lui donnait un louis d'or et jurait pour lui et ses sujets d'être toujours bien et fidèlement soumis à Sa Majesté le Roi.

#### Les Premiers Habitants de la Seigneurie

Lorsqu'Antoine Panet devint seigneur de Bourg Louis, ce terrain était encore pays neuf, connu seulement des sauvages et de

quelques rares coureurs des bois qui avaient dirigé vers cette forêt vierge leurs courses aventureuses. Aucun blanc n'avait tenté d'expédition colonisatrice dans cette région; personne n'osait sonder les mystères de cette riche contrée qui dormait aux pieds des Laurentides. Mais les sauvages connaissaient depuis longtemps ce vaste terrain de leurs chasses et de leurs pêches. Les Hurons de Lorette avaient parcouru en tout sens ce magnifique territoire riche en rivières, en lacs, en plaines et montagnes giboyeuses. Nous en trouvons une preuve intéressante dans le premier rapport sur l'établissement des terres de la Couronne, publié en 1821, par le témoignage de André Thonahissan, deuxième chef des sauvages de Lorette, qui fut interrogé par le Comité :

Q. Connaissez-vous les terres de l'autre côté de la rivière Jacques-Cartier, au nord-est de la Seigneurie Fossambault ? Quelle en est la qualité ?

R. Oui, je connais ces terres: elles sont susceptibles de culture jusqu'à la rivière aux Pins; et même sur la rivière aux Pins jusqu'à une certaine distance, on pourrait faire une concession sur chaque bord de cette rivière, et même plus loin sur la rivière Ste-Anne.

Q. Vous faites la chasse dans ces endroits-là ? Quelle espèce de chasse y faites-vous ?

R. Nous faisons la chasse jusqu'aux sources des rivières Ste-Anne et Basticaan; nous y prenons du castor, des loutres, des martres . . . , etc.

Q. Quelles sont les rivières que vous rencontrez ?

R. La première que nous rencontrons est la rivière Ste-Anne, ensuite celle de Basticaan et leurs différentes branches.

Il est donc évident que les sauvages connaissaient dans ce temps-là toute la région de la rivière Ste-Anne. Ces Hurons de l'Ancienne-Lorette, vestiges sympathiques d'une nation nombreuse d'aborigènes, dispersée et presque anéantie à la suite de combats acharnés contre les Iroquois, parcouraient toute cette région du Nord, jusqu'au Lac St-Jean; c'était le terrain de chasse de la tribu, vrai paradis de la chasse et de la pêche d'où la nation huronne tirait sa subsistance, lieu qui enchante encore la multitude des

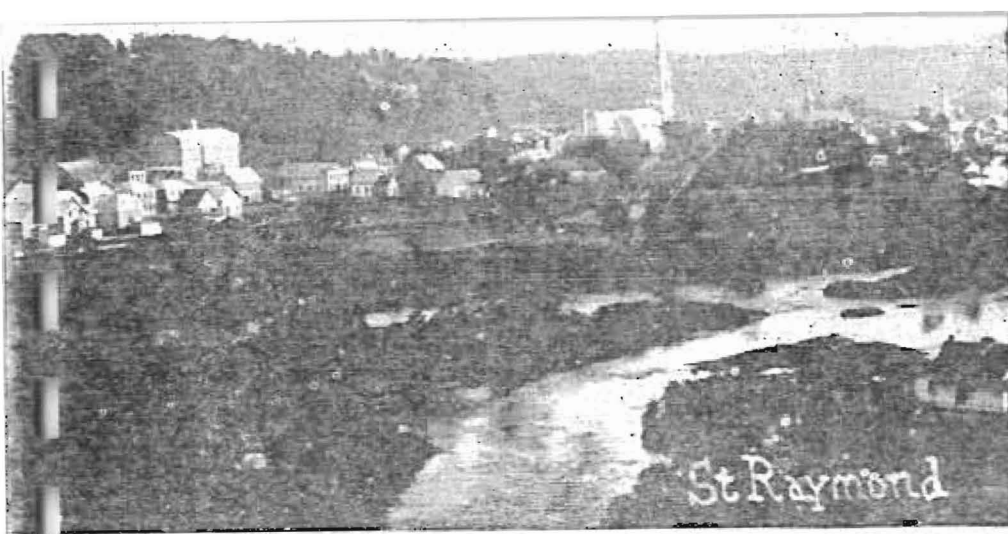
chasseurs et des pêcheurs modernes, qui fascine aussi la hardiesse pleine de ruses des braconniers, descendants des coureurs des bois de jadis.

### La Cabane Ronde

Au centre de cet immense terrain de chasse, au pied d'une montagne, près de la rivière où les castors construisaient le village de leurs mystérieuses cabanes, les Hurons avaient établi un lieu de ralliement, où ils venaient se rencontrer au retour de leurs courses vagabondes à travers lacs et forêts. Ils avaient baptisé la montagne près de laquelle les ramenaient leurs expéditions, du nom pittoresque et gracieux de *Montagne Joyeuse*, nom précieusement conservé à la côte qui descend du Grand Rang au village de St-Raymond.

Ce boulevard indien, jardin des chercheurs de gibier, abondait en troupeaux d'orignaux et de caribous; la rivière Ste-Anne fourmillait de carpes et de truites; n'était-ce pas suffisant pour attirer à cet endroit ces hommes des bois, qui fondaient leur subsistance sur la chasse et la pêche ? Aussi l'Indien, comprenant toute la valeur de ce poste situé au cœur même de ses chasses, y avait érigé la célèbre *Cabane Ronde*. C'était une bâtisse de forme oblongue, de huit pieds par dix, construite en billots de sapin fendus, fichés en terre et attachés par le haut avec des lianes de merisier, et couverte en écorce de bouleau. Cette *Cabane Ronde*, construite il y a deux siècles, s'élevait sur le bord de la rivière Ste-Anne, au point le plus haut de la rive, à peu près à l'endroit même où veille actuellement la petite chapelle de l'ancien cimetière, en arrière du Couvent. Les voyageurs qui s'arrêtaient dans ce temps-là à la Cabane Ronde auraient été bien étonnés si un sorcier de leur tribu leur avait annoncé que dans deux cents ans, leur cabane de sapin serait remplacée par une immense église, autour de laquelle viendrait se grouper un des plus populeux villages canadiens-français.





La rivière Ste-Anne et le village de St-Raymond, en 1930, vus du Cap-Rond.

### La Vallée de la Rivière Sainte-Anne.

Cette station, où se rencontraient les chasseurs indiens, se trouvait au centre d'une charmante vallée à travers laquelle serpentaient les capricieux détours de la rivière Ste-Anne. Cette rivière aux eaux limpides, au lit rocailleux, où les truites ont établi leurs cachettes, roule ses ondes fugitives sur une longueur de cent vingt-cinq milles, de sa source à son embouchure. Du côté nord, les Laurentides aux cimes majestueuses forment un demi-cercle de fiers contre-forts recouverts d'épaisses forêts, gardiens fidèles et immuables, qui protègent toute la vallée, en veillant du haut de leurs promontoires sur les richesses de son sol et la limpidité de ses cours d'eau enchanteurs. Au sud de la Ste-Anne, s'échelonnent des collines sablonneuses aux pentes abruptes et dont les sommets échancrés prennent un air humilié en face de la majesté des montagnes du Nord. Presque au centre de la vallée s'avance un promontoire, qui porte le nom significatif de Cap Rond, et dont le flanc sablonneux plonge à pic dans la rivière: le Cap Rond, métamorphosé en *coqueron* par les paroissiens de St-Raymond, a du, dans les temps pré-historiques, se faire arracher une partie des pieds par les glaciers dont parlent les savants et les torrents qui essayaient d'élargir leur lit trop étroit. À l'ouest de la vallée, le terrain s'abaisse presque au niveau de la rivière; un affluent, qui porte le nom de Bras du Nord, vient à cet endroit se jeter dans la Ste-Anne et augmenter le volume des eaux au point que chaque

printemps toute cette partie de la vallée se paye une majestueuse inondation. Le Bras du Nord va prendre sa source à une trentaine de milles plus haut, où se réunissent trois rivières alimentées par un grand nombre de lacs poissonneux. Toutes ces ondes serpentent à travers les montagnes escarpées, s'élancent en torrents vers la vallée, pour aller se jeter dans la Ste-Anne d'un cours plus tranquille et continuer leur route vagabonde à travers tout le comté de Portneuf et une partie du comté de Champlain.

La vallée de la Montagne Joyeuse était à cette époque richement boisée de pins, d'épinettes grises et rouges, de morisiers, de sapins et de cèdres; mais dominaient toute cette forêt, des ormes puissants et magnifiques, fièrement campés sur les rives de la Ste-Anne, et que la civilisation n'a pas osé brutaliser, parce qu'ils sont les vaillants boucliers qui modèrent l'intrépidité des eaux printanières impatientes de se débarrasser des glaces de la débâcle.

En arrière du plateau aboutissant à la Côte Joyeuse, vers le sud-est, une immense savane, paradis des orignaux et des castors, recevait aussi la visite des chasseurs aborigènes. Après leurs longues courses à travers bois, les Indiens aimaient à aller s'asseoir autour du foyer de la Cabane Ronde, goûter quelques heures de repos, déguster les prémices de la chasse et fumer le cabinet de la paix, en racontant leurs aventureuses expéditions et en chantant dans leur langage imagé les beautés dont le Grand Esprit avait paré la nature, en cette région prédestinée, qui devait être le berceau de la paroisse de Saint-Raymond.

### Division de la Seigneurie

Au commencement du dix-neuvième siècle, la Seigneurie de Bourg Louis devait être mutilée. Le 17 août 1829, à la suite d'un jugement rendu contre sieur Bernard Antoine Panet, le shérif du district de Québec vendait à l'enchère publique à monsieur Daniel Arnoldi, médecin-chirurgien de la ville de Montréal, la moitié nord-est de la Seigneurie, située dans le comté de Hampshire, ainsi appelé à cette époque avant d'être le comté de Portneuf. Deux ans plus tard, le 14 avril 1831, le docteur Arnoldi vendait sa part de Seigneurie à monsieur Peter Langlois pour la somme

de neuf cents livres (\$4,374.00). Cette Seigneurie encore inexplorée appartenait donc en fin de compte, moitié à monsieur Peter Langlois, moitié à la famille Panet.



## CHAPITRE SECOND

### COLONISATION DE LA SEIGNEURIE

#### Héroïsme des Conquérents du Sol

Nous connaissons maintenant le territoire que la divine Providence dans sa largesse a préparé magnifique à nos ancêtres, ces héroïques conquérants du sol, qui viendront y plonger d'un geste à la fois simple et sublime les premières racines extrêmement vigoureuses de la future paroisse de St-Raymond.

On ne peut se retenir d'une vive émotion à la pensée qu'on va rencontrer l'âme de ces héros obscurs qui devaient, au prix de leurs immortels sacrifices, préparer le berceau de notre famille paroissiale. En les reconnaissant dans la modestie de ces notes historiques, vous aimerez à saluer avec votre cœur ces hommes aussi humbles que grands, vrais modèles de la vaillance, nobles chevaliers du sol, qui, laissant à d'autres races les fragiles conquêtes de l'épée ou celles moins nobles de la piastre, voudront, troupes de braves qui sont sages et chrétiens, suivre les sentiers modestes mais féconds tracés par la Providence à tout un peuple, et s'élan- cer aux conquêtes plus humbles et plus humaines de la hache et de la charrue. Ce sont les fils des colons venus de France, ces fiers ancêtres enracinés dans le sol de la patrie avec autant de solidité que les chênes, les ormes et les érables du pays; ils sentent, sans trop se l'expliquer, qu'ils ont une vocation de terriens, de vainqueurs de la forêt, et gardent au cœur le devoir sacré de la transmettre à leurs descendants. Ignorant leur propre héroïsme, tellement ils sont simples, ces fils des paysans-soldats, comme les grands arbres canadiens, veulent retiger pour couvrir peu à peu le domaine légué par la Providence; ils n'aspireront souvent qu'à

êtres d'humbles graines, qui, détachées des arbres géants, veulent se laisser porter docilement sur les ailes d'un vent providentiel, vers de nouveaux terrains, qui attendent leur venue, leur enfouissement et leur mort dans la profondeur du sol, pour faire surgir de leur germe fécond une nouvelle forêt de foyers débordant de vie catholique, canadienne et française.

Ce serait une grande lâcheté envers nos ancêtres d'oublier ce qu'il fallait de courage à la jeunesse, à cette époque lointaine de 1830, pour quitter la terre paternelle, s'élan- cer à l'aventure à travers la forêt mystérieuse, en n'ayant pour s'orienter que les récits des chasseurs, courir les bois avec ses provisions sur le dos, pour y chercher une nouvelle terre à défricher. Mais ce courage germait avec la richesse vitale du foyer. Le canadien, fixé sur la terre qu'il avait défrichée avec son père, n'avait pas peur des enfants. La mère canadienne avait au cœur l'héroïsme de son époux. Bénis du Seigneur, les enfants poussaient drus dans l'hum- ble berceau de l'habitant. Bientôt, cette marmaille, riche de santé et de vertus morales, grandissait au milieu des champs et des abat- tis, dure à l'ouvrage comme le père et la mère, vaillante et chré- tienne comme les ancêtres, avide comme eux du bonheur simple des champs et de la grande nature qui parle de Dieu. Durant la saison d'hiver, les grands garçons et ceux qu'on appelait les *marveux* de quinze ans n'avaient pas peur de courir bois et chan- tiers pour aider à la subsistance familiale, dociles à l'appel mysté- rieux de la grande forêt.

Mais quand l'aîné, héritier présomptif du bien paternel, mariait sa robuste canadienne, ou quand le père, usé par le travail et les multiples sacrifices de sa vie besogneuse, se couchait pour toujours au coin du cimetière paroissial, les grandes *jeunesses* de la famille devaient songer au départ. L'aîné, devenu maître de la terre an- cestrale, consentait bien volontiers à aider encore les frères plus jeunes, en les gardant quelques années avec lui, pour leur ensei- gner, comme le père le faisait, par son exemple comme par la pa- role, comment il faut avoir le courage d'en *arracher* pour faire vivre une famille d'habitants, comment il faut s'attacher au sol de toute son âme, pour chasser de sa pensée le mirage trompeur des Etats, et garder, solides et toujours neuves, les puissantes ver-

tus de la race. Et bientôt les grands garçons, habitués au dur labeur, qui donne moins d'argent que de bonheur vrai, et comprenant que la nouvelle famille de l'aîné va prendre leur place au foyer paternel, auront le courage de s'arracher, le cœur gros, à leur vieille mère, pour aller se chercher une nouvelle terre, en suivant instinctivement la trace des ancêtres et de Dieu vers la conquête pacifique du sol canadien.

### L'Expédition des Quatre JEUNESSES

Tels étaient les sentiments et le courage de quatre jeunes gens de l'Ancienne-Lorette, qui, ne trouvant plus de bonnes terres dans leur paroisse, organisèrent le premier voyage vers le pays de la *Montagne Joyeuse* et de la *Cabane Ronde*. Saluons chapeau bas ces vaillantes *jeunesses*, Joson Déry, Alexis Cayer, Pierre Plamondon et Ignace Déry, qui, dans la vallée de la rivière Ste-Anne, donneront la noblesse de leur nom aux premières familles de St-Raymond. Renseignés par les Indiens sur le pays merveilleux de la grande vallée, les quatre aventuriers, chercheurs de terre, quittent l'Ancienne-Lorette au cours de l'été 1830, et, guidés par quelques jeunes Hurons, qui ont suivi les chasses de leurs pères, se plongent hardiment dans la forêt sans fin, décidés à se trouver un nouveau bien avant de revenir dire adieu au foyer paternel.

Suivons par la pensée ces intrépides marcheurs, qui, hache en main, sac au dos, vieux fusil en bandoulière, s'enfoncent hardiment dans la forêt par un sentier embarrasé, sautent ruisseaux et rivières, franchissent collines, montagnes ou ravins, longent le lac Ontarietsi, (le futur lac St-Joseph), traversent la Seigneurie Fos-sambault, côtoient le lac Sergent, ne s'arrêtant que pour tirer sur un gibier fugitif, pour s'orienter avec la sagacité des coureurs de bois, prendre un repas frugal, boire à une source immaculée, ou allumer le foyer du soir, qui chassera les loups, et près duquel on s'étendra, brisé de fatigues, dans la mousse accueillante, abandonné à la garde vigilante d'un compagnon, sous le regard protecteur des étoiles, pour s'endormir bientôt, bercé par la musique des grands arbres qui se chantent dans la nuit sereine le *cantique de la paix* des forêts canadiennes. Au point du jour, on repart

à travers bois, avec un courage renouvelé, qui vaincra toutes les fatigues et toutes les difficultés; c'est ainsi que nos vaillantes *jeunesses* parcourent les rudes stations de l'intrépide pèlerinage qui les conduit vers une nouvelle *terre promise*, au pied de la *Montagne Joyeuse*, sous le toit rustique de la *Cabane Ronde*.

Imaginons-nous les émotions profondes et les exclamations joyeuses, les mille réflexions enthousiastes et les silences recueillis de ces quatre jeunes gens qui découvrent la terre de leur rêve, qui sondent, en parcourant la vallée sous les arbres séculaires, la richesse d'un sol couvert de l'humus des siècles et que n'a jamais brisé la charrue, ou qui, du haut de la Montagne Joyeuse, contemplent la magnifique vallée de la rivière Ste-Anne, en songeant au travail gigantesque qui vaincra la forêt vierge et la refoulera jusqu'aux pieds des montagnes du Nord, qui découvrent enfin le site enchanteur où viendront plus tard les rejoindre de vaillants colons canadiens, pour grouper avec eux les cabanes de bois rond, berceau rustique et providentiel d'une paroisse catholique.

On comprend facilement l'accueil émerveillé que regurent nos quatre découvreurs, à leur retour à l'Ancienne-Lorette, quand ils racontèrent aux vieux de la paroisse et à la jeunesse avide d'exploits et de terres neuves les multiples aventures de leur voyage et leur merveilleuse découverte. On fut tout ému d'apprendre que, dans la vallée de la rivière Ste-Anne, il y avait de la place pour plus de cent terres de colons.

### La Cabane Joyeuse

Nos quatre *jeunesses* font un nouveau voyage vers la *Montagne Joyeuse*, non plus en découvreurs, mais en vrais pionniers, sûrs de l'avenir et de la victoire promise à leur courage. A coup de hache, ils s'ouvrent un modeste sentier vers la future patrie, jettent sur les ruisseaux des troncs d'arbres en guise de ponts, contournent savanes et ravins, et, parvenus à la rivière Ste-Anne, se choisissent au milieu de la forêt où il n'y a ni bornes ni arpentage, un morceau de terre qu'ils commencent à défricher, preuve sérieuse de propriété. Joson Déry, qui s'était choisi un lot près de la Montagne Joyeuse, y construit avec ses compagnons une ca-



bane en bois rond de vingt pieds par vingt-quatre, recouverte d'écorces, à la mode indienne, et qu'il baptise du nom désormais historique de *Cabane Joyeuse*, nom qui ravirait encore les touristes modernes, admirateurs passionnés du pittoresque canadien-français.

Le nom de Cabane Joyeuse vit encore. C'est celui que porte, en souvenir de la première habitation de St-Raymond, le camp du club Roquemont au Lac Brûlé.

Remarquons en passant que cette habitation rustique gardera dans l'histoire de St-Raymond la gloire émouvante d'avoir été la première maison canadienne bâtie sur le territoire de notre paroisse et d'avoir abrité nos vaillants pionniers.

Pendant les quatre premières années de leur prise de possession, nos jeunes colons n'hivernaient pas à la Rivière Ste-Anne. Ils passaient l'été à travailler sur leurs nouvelles terres, défrichant avec courage les lots qu'ils s'étaient choisis, les arrosant de leurs sueurs et de leurs fatigues, au milieu des moustiques et des maringouins, qui ne s'étaient pas encore exilés dans le rang de *Pique-Mouche*; ils retournaient passer l'hiver dans leur paroisse d'origine, puis revenaient l'été suivant reprendre leur héroïque besogne de défricheurs solidaires.

### Querelle avec les Hurons

Comme nos jeunes colons ne pouvaient apporter du foyer paternel des provisions pour la saison, il leur arrivait souvent, durant leur séjour à la rivière Ste-Anne, de visiter les environs pour y chasser le gibier ou pêcher une truite délicieuse. Les Indiens ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'on tuait orignaux et caribous dans ce qu'ils croyaient être leur domaine. Ils tièrent donc conseil dans la *Cabane ronde* et envoyèrent aux *jeunesses* un de leurs chefs, ambassadeur de la tribu, qui revendiquait pour les sauvages le droit de chasse et de pêche reconnu de tout temps aux indigènes, qui ne vivaient qu'au milieu des expéditions aventureuses, en refusant de s'astreindre à la besogne trop captivante de terriens.

Ils établirent leurs réclamations sur le fait qu'ils avaient toujours été bienveillants pour les Canadiens, que la chasse était

leur seul moyen de subsistance, qu'aucun Huron ne s'était jamais avisé d'entrer dans les champs des Canadiens pour y tuer les animaux, que si on voulait la paix, il fallait que chacun restât chez soi, le colon canadien occupé à défricher sa terre, le chasseur huron libre de courir les forêts pour y chasser selon la tradition approuvée par le Grand Ononchio, sans que les Canadiens viennent piller le gibier réservé aux sauvages.

Les *jeunesses* ne comprenaient point de la même façon que les sauvages les droits de chasse et de pêche et prétendaient bien avoir pour eux le droit de ne point crever de faim, quand le gibier venait rôder jusque sur les frontières de leurs lots et dans toute la vallée de la rivière Ste-Anne. L'ambassadeur indien retourna auprès des siens sans avoir conclu la paix. Par une vengeance digne de leur race, les sauvages saccagèrent les jardins, pillèrent tout le gibier qu'ils purent atteindre dans la vallée, sans épargner les laborieux castors, et s'éloignèrent ensuite de la colonie qui leur avait refusé le monopole de la chasse, pour aller courir le gibier dans les montagnes du nord de la région.

On sent percer en-dessous de cette petite querelle nationale le regret tardif des pauvres Sauvages, qui avaient vanté aux Canadiens la valeur cultivable de la vallée de la Ste-Anne, et qui se voyaient maintenant privés de leur terrain de chasse par les colons que leurs récits avaient attirés dans cette partie de la province. La race des Hurons devait presque s'éteindre ainsi, chassée d'abord par les Iroquois, puis enfin par les conquérants du sol, qui privaient peu à peu les chasseurs indiens de leur liberté séculaire, en les forçant, à l'ouverture de chaque nouvelle colonie, à se sauver toujours plus loin dans les profondeurs de la forêt, s'ils refusaient toujours de s'enraciner dans le sol de la patrie.

### La Colonie Irlandaise du Grand-Rang

Le seigneur Peter Langlois, pour favoriser la colonisation de son territoire, avait fait ouvrir un chemin au *Cap Sa*, dans la paroisse de Pont-Rouge, jusqu'à Bourg Louis, c'est-à-dire à environ huit milles au sud de la rivière Ste-Anne, à l'endroit où se trouve la chapelle anglicane actuelle. Après des démarches fructueuses,

il pouvait diriger vers cet endroit, en 1833, un groupe d'Irlandais qui venaient d'arriver au pays, chassés de leur patrie par la persécution. Il encouragea généreusement ces nouveaux colons, leur construisit sans tarder, aidé qu'il était par la charité protestante, une chapelle en bois autour de laquelle se groupa la colonie irlandaise, et se chargea lui-même de la fonction religieuse de missionnaire auprès de ses colons. Ces premiers établissements se trouvaient ouverts au Grand-Rang, en direction de la montagne des Irlandais.

### Colonie protestante de Bourg-Louis

Monsieur Bernard-Antoine Panet, avocat, major de la milice canadienne et coroner du district de Québec, seigneur de la partie nord-est de Bourg-Louis, voulut suivre l'exemple de Peter Langlois et mettre en valeur sa part de territoire en la colonisant. Sieur Antoine Panet avait épousé, le 13 juin 1814, dame Harriett Antill, veuve du docteur Charles Blake. C'était une femme entendue aux affaires, laborieuse et entreprenante: c'est elle qui se chargea d'organiser le mouvement de colonisation. Pour recruter des colons parmi les émigrés Anglais et Irlandais, elle se rendait même au port de Québec pour surveiller les arrivages de navires et inviter les Anglais qui en descendaient à venir à Bourg-Louis. Les deux seigneurs, grâce à une étroite collaboration, réussirent rapidement à peupler leurs colonies d'éléments complètement anglais. Dès l'automne de 1833, il y avait donc plusieurs familles Irlandaises et Anglaises qui tenaient feu et lieu dans cette région qu'ils appelèrent New-Guernesey, probablement en souvenir de leur pays d'origine.

Les registres de la mission "Westleyan Methodist Congregation in the Seigneurie of Bourg-Louis ad adjacents Townships", s'ouvrent le premier janvier 1834 avec les noms de Gray, Garvin, Davidson, Keough; les inscriptions aux registres de même que les titres de concession mentionnent par exemple: "Robert Gray, of New-Guernesey", ou "un lot de terre situé dans la Seigneurie Bourg-Louis à l'endroit appelé New-Guernesey". Le territoire de la colonie irlandaise s'appellera donc *New-Guernesey* et celui des Ca-

nadiens *La Rivière Ste-Anne*. On utilisera même le nom de Bourg-Louis pour désigner l'une ou l'autre colonie, parce qu'elles se trouvent toutes les deux dans la Seigneurie qui porte ce nom.

Remarquons qu'en ce temps-là, il n'y avait aucune voie de communication entre les deux colonies de langue et de race différentes; les colons anglais étaient venus par les chemins de Neuville et Pont-Rouge, tandis que les colons de la *Rivière Ste-Anne* avaient gagné leur colonie par Ste-Catherine et le Lac-Sergent, ce qui explique que toutes deux aient pu se fixer à la même époque dans la Seigneurie de Bourg-Louis sans se connaître ou se voisiner.

Malgré les faveurs de leurs compatriotes, les Irlandais de cette partie de Bourg-Louis ne semblent pas avoir fait de solides progrès dans la colonisation. A la mort des premiers colons qui avaient vieilli en défrichant leurs terres, les jeunes préféraient émigrer en des endroits où la vie est plus facile que sur les terres neuves de leurs ancêtres; peu à peu les Canadiens envahirent cette colonie; leurs familles nombreuses, comme dans les cantons de l'Est, opéraient doucement la conquête pacifique du sol québécois.



### CHAPITRE TROISIÈME

## LA COLONIE DE LA RIVIÈRE SAINTE-ANNE

### Quatre Familles de Pionniers

En 1834, le Seigneur Bernard-Antoine Panet concédait à Jossion Déry trois lots de terre de trois arpents de large chacun, sans bornes ni délimitations, puisqu'aucun arpentage n'avait encore été fait.

A l'automne de cette même année, Alexis Cayer, accompagné de sa femme et de ses deux enfants, prenait possession d'une terre dans la nouvelle colonie; il n'avait alors que vingt-quatre ans. Ce vénérable ancêtre de la famille Cayer devait voir durant soixante-sept ans les progrès continuels de la colonie croissante, et

mourir à l'âge de quatre-vingt-sept ans, après avoir profité du ministère pastoral des six premiers curés de St-Raymond.

Quelques jours après l'arrivée du père Cayer, le capitaine Pierre Plamondon de l'Ancienne-Lorette, un vétéran de la campagne de 1812, arrivait avec sa famille chez Joson Déry, à la *Cabane Joyeuse*, et, dès le lendemain, prenait possession de sa terre.

Pierre Duplain avec sa famille arriva vers le même temps pour coloniser un lot à la *Rivière Ste-Anne* et devenir lui aussi la souche d'une nombreuse famille.

Voilà donc en 1834 quatre familles de colons, les familles Déry, Cayer, Plamondon et Duplain qui viennent se fixer dans la colonie, y passer le premier hiver, défricher les premières terres et fonder sur leur héroïsme et leurs incalculables sacrifices le premier noyau de la paroisse de St-Raymond. Honneur à ces braves ancêtres de notre paroisse, qui furent assez vaillants pour dominer toutes les souffrances, assez héroïques pour se séparer de leurs familles, assez courageux pour entreprendre dans la forêt vierge la fondation d'une nouvelle paroisse, assez patriotes pour donner au pays de Québec une nouvelle conquête du sol, assez chrétiens pour enraciner dans la terre de St-Raymond la vie catholique reçue de leurs ancêtres.

### Colonie Grandissante

Au cours du printemps 1835, le jeune Ignace Déry, fils de l'arpenteur Pierre Déry, de l'Ancienne-Lorette, quittait secrètement le toit paternel un beau dimanche matin, avec une hache et un sac sur l'épaule; prenant le sentier des premiers découvreurs et marchant de toute l'ardeur de sa jeunesse, il arriva le soir même à la rivière Ste-Anne, chez le Capitaine Pierre Plamondon. Le jeune Déry oublia les fatigues de son pénible voyage en apercevant Louise, la fille du capitaine, à laquelle il avait déjà donné son cœur. Cinq ans plus tard, il épousait sa bien-aimée, ajoutant une nouvelle famille à la colonie qui ne demandait qu'à grandir.

C'est à cette époque que la route primitive de Pont-Rouge à Bourg-Louis, ouverte par le seigneur Peter Langlois, fut continuée jusqu'à la Rivière Ste-Anne par les colons canadiens, qui esti-

maient cette voie de communication plus courte et plus facile; on négligera désormais le chemin montagneux et difficile de Ste-Catherine, pour voyager des vieilles paroisses à la colonie de la Ste-Anne par le Grand-Rang.

Le sol de la nouvelle localité était très fertile; un minot de seigle rendait jusqu'à 36 minots à la récolte; même rendement généreux pour les légumes. Cette grande fertilité, due à la richesse des terres neuves, excitait l'admiration des cultivateurs établis dans les vieilles paroisses; la jeunesse surtout, fascinée par les merveilles qu'on racontait sur la fertilité extraordinaire de la nouvelle colonie, n'hésitait pas à quitter les foyers surpeuplés des vieilles paroisses, pour gagner le pays neuf de la *Rivière Ste-Anne*; elle allait vers la nouvelle colonie, un modeste bagage sur le dos pour tout héritage matériel, mais au cœur un invincible courage, dans les veines un sang vigoureux et dur au travail, dans l'âme l'espoir assuré de continuer là-bas les solides vertus acquises sous le toit paternel.

### L'Arpentage de la Colonie

Il ne suffisait point de bûcher, d'essoucher les terres, de faire de l'abattis, de construire une habitation rustique, il devenait nécessaire, à mesure que la colonie grandissait, de donner des bornes aux terres de chaque colon. Déjà des querelles, toujours funestes dans une nouvelle colonie, commençaient à s'élever au sujet de la limite des terres. Pourtant, aucune loi civile ou municipale n'existait encore dans ce pays neuf, pour fixer à chacun les frontières de son lot et de la justice; chacun se réglait de son mieux sur les lois de sa conscience et de l'équité. Il fallait cependant quelque chose de plus concret pour limiter les petites ambitions et les grandes entreprises des premiers colons et définir légalement les bornes de la propriété privée.

Il n'y avait pour tout cadastre qu'un misérable vieux plan territorial déposé par le seigneur entre les mains du père Joson Déry, à la *Cabane Joyeuse*, et qui servait de base au mesurage des terres. Dans les cas ambigus ou difficiles, on se soumettait à la



décision du capitaine Pierre Plamondon, le sage de la colonie, qui prononçait la sentence finale, acceptée sans appel.

Pour mettre fin à toutes les difficultés les plus importantes, on trouva sur place un mesureur consciencieux dont on accepta les tracés. C'était le jeune Ignace Déry, fils d'arpenteur.

Muni d'une vieille boussole, qu'il fit réparer par son beau-frère, François Béland, le seul forgeron de la colonie, fort des quelques leçons d'arpentage reçues de son père, le jeune homme réussit sans trop de difficultés à fixer la frontière de chaque lot et à établir un cadastre sommaire de la colonie de la *Rivière Ste-Anne*. Quelques années plus tard, Ignace Déry devait recevoir un diplôme d'arpenteur provincial. Le registre de ses procès-verbaux d'arpentage est déposé aux archives du Palais de Justice de Québec.

Admirons en passant cet esprit de conciliation de la colonie naissante, qui, malgré les petites querelles inévitables dues à l'humaine nature et à la richesse quelquefois débordante du tempérament canadien, savait cependant accepter sans trop grogner les jugements du *père Plamondon* ou les tracés du jeune Ignace Déry. Réjouissons-nous de voir la colonie, malgré les privations, malgré les difficultés de tout genre, malgré les fatigues qui brisent quelquefois les muscles et les caractères les plus solides, se suffire presque à elle-même, trouver dans son sein le remède à tous les maux, grandir et s'épanouir peu à peu sous l'œil de Dieu, dans l'ordre, la justice et la charité.

### La Mission de la Rivière Ste-Anne

Malgré leur courage à toute épreuve, les colons de la rivière Ste-Anne, profondément chrétiens, souffraient de ne pouvoir remplir au gré de leurs désirs leurs devoirs religieux. Il est vrai que le Révérend Hugh Paisley, curé de Ste-Catherine, venait une fois l'an faire la mission aux colons de la rivière Ste-Anne, chez Joson Déry, à la Cabane Joyeuse. C'est là que la messe fut célébrée de 1835 à 1844. Mais il n'y avait aucun ministre du culte pour administrer les malades, pour encourager les rudes travailleurs dans leurs efforts, calmer leurs soucis, bénir leurs sacrifices tout en les instruisant de la doctrine chrétienne. Il fallait transpor-

ter les défunts à Ste-Catherine pour les funérailles et attendre les chemins favorables pour porter les nouveaux-nés au baptême. Les registres de la paroisse de Ste-Catherine mentionnent le baptême de "William Love, enfant de Patrick Love et d'Elisabeth Beaty de Bourg-Louis". On comprendra les difficultés de transport, puisque l'enfant, baptisé le 16 août, était âgé de sept mois.

Le premier canadien à naître sur les bords de la Rivière Ste-Anne fut Ignace Déry, fils de Michel Déry et de Thérèse Plamondon, qui vit le jour le 21 décembre 1837. Son parrain fut Ignace Déry, la marraine Louise Plamondon, que le parrain devait épouser le 24 novembre 1840. Ce nouveau-né, première fleur éclose dans la nouvelle colonie, devait être magnifiquement beau et déjà solide, puisqu'on le porta au baptême le jour même de sa naissance.

Les colons déjà nombreux désiraient ardemment avoir au milieu d'eux un prêtre qui viendrait leur donner les bienfaits de la religion et faire descendre les bénédictions divines sur la paroisse naissante. Si le sol était fertile, les foyers de colons ne l'étaient pas moins. Il fallait de toute nécessité que la vie chrétienne fût assurée par les Sacrements et que fût donnée l'éducation religieuse à la nouvelle génération.

### Démarches en vue de l'Erection Canonique de la Paroisse

Le 9 octobre 1841, une requête, signée par les colons, demande une assemblée publique aux fins de considérer l'opportunité de fonder canoniquement une paroisse à la Rivière Ste-Anne. Copies de cette requête sont affichées à l'église de Ste-Catherine et de St-Ambroise. Les deux curés de ces paroisses, les Révérends Louis-Philippe Fortier et Hugh Paisley, se rendent, le 24 février 1842, chez Joson Déry "à la Rivière Ste-Anne, au lieu où l'on dit la messe". Tous les colons réunis à la *Cabane Joyeuse* demandent l'érection canonique de la paroisse; on dresse immédiatement un procès-verbal fixant l'emplacement d'une chapelle. Chose remarquable, on convient unanimement que l'endroit le plus accessible à tous et le plus convenable comme site est précisément le voisinage

de la Cabane Ronde des sauvages, construite depuis plus de 80 ans. Qui aurait pu prévoir que cette cabane des Hurons, entre des pérégrinations indiennes, deviendrait le cœur de la nouvelle paroisse? Mystère providentiel que cette succession dans les faits historiques! La Cabane Ronde, demeure passagère des Sauvages, devait être remplacée par une chapelle, où Dieu établirait sa demeure perpétuelle, au centre même de la colonie déjà vigoureuse de la Rivière Ste-Anne!

Joson Déry, qui avait défriché une bonne partie de sa terre, fait don séance tenante de quatre arpents de terre pour le site de la future chapelle. Le premier colon de St-Raymond aura l'honneur de donner une part de son bien au Seigneur Dieu, qui doit venir habiter pour les siècles la vallée de la Rivière Ste-Anne, sur la première terre défrichée. Bénédiction évidente d'un effort colonisateur et assurance providentielle de son succès. Cette donation de Joson Déry fut ratifiée à titre gratuit par le seigneur Peter Langlois le premier juillet 1843. Le Révérend Hugh Paisley, qui présidait l'assemblée de février 1842, procède à la nomination des premiers syndics: Pierre Plamondon, Michel Déry, Michel Morasse, Jean Lamothe, Louis Leclerc, Michael Walsh. (Originaux conservés dans les archives de la fabrique de St-Raymond).

Les humbles chevaliers du sol, dont l'héroïsme caché avait fait surgir une colonie florissante aux pieds de la Montagne Joyeuse, allaient enfin recevoir l'émouvante récompense de leurs immortels sacrifices. Dieu lui-même allait demeurer au milieu des siens avec son prêtre; par Sa présence permanente, Il allait faire comprendre à la postérité des premiers défricheurs que la fondation de St-Raymond était une œuvre voulue de Lui, puisqu'Il se donnait Lui-même en récompense à ces humbles pionniers, en venant habiter parmi eux. Puissent désormais les paroissiens de St-Raymond marcher sur les traces de leurs fondateurs; puissent les fils des colons de la Rivière Ste-Anne se souvenir toujours, dans les années futures, que c'est dans l'ordre, dans la paix, dans la justice, dans la charité la plus fraternelle et la fidélité aux solides vertus reçues des anciens, que se fonde et se perpétue le bonheur d'une paroisse catholique.

## DEUXIÈME PARTIE

### CHAPITRE PREMIER

## COMMENCEMENT DE VIE PAROISSIALE

### Organisation religieuse et civile.

#### Erection canonique de Saint-Raymond.

La Mission de la Rivière Ste-Anne, qui comprenait déjà 180 familles et une population de plus de six cents âmes, fut érigée en paroisse au mois de mai 1842. C'est le 30 mai que l'archevêque de Québec, Mgr Signay, publie le décret d'érection canonique de la nouvelle paroisse sous le vocable de Saint-Raymond Nonnat. La nouvelle cure ne devait cependant posséder un pasteur résident que deux ans plus tard. L'immense diocèse de Québec manquait de prêtres pour diriger sur place les nombreuses paroisses naissantes; ce fut donc le curé de Ste-Catherine, le Révérend Hugh Paisley, qui vint de temps en temps desservir la jeune paroisse.

#### Première chapelle

Quand les habitants de la nouvelle paroisse eurent l'assurance d'avoir bientôt un curé résident, ils se mirent activement à la construction d'une chapelle en bois de quatre-vingt pieds de longueur sur quarante de largeur. Le directeur des travaux était le célèbre Capitaine Pierre Plamondon, l'âme de la colonie naissante, homme aussi sage qu'énergique, d'une activité débordante, qui fut durant toute sa vie un des conseillers les plus écoutés, un des directeurs les plus sages de la jeune paroisse. La première chapelle, bénite le 27 août 1844 par M. l'abbé Paisley, s'élevait sur le bord de la rivière Ste-Anne, dans les alentours de l'ancienne Cabane Ronde, à peu près vis-à-vis l'église actuelle, mais sur le bord de la rive. La première messe fut célébrée dans cette chapelle au mois d'octobre suivant.

### Le premier Curé résident

Le premier curé qui vint résider dans la paroisse de St-Raymond fut le Révérend Hugh Robson, auparavant curé de Kingsay dans les cantons de l'Est. Son arrivée, au soir du 23 octobre 1844, provoqua une émotion et un enthousiasme difficiles à décrire. Tous les paroissiens des plus vieux jusqu'aux plus jeunes quittèrent les demeures encore rustiques, pour saluer, les larmes aux yeux, le pasteur qu'ils attendaient depuis si longtemps, l'homme de Dieu qui venait vivre au milieu d'eux, pour leur distribuer les grâces des Sacrements, le pain de la doctrine chrétienne, partager leurs soucis, leurs fatigues, raviver le courage de tous et les stimuler de ses conseils paternels.

Aussi, ce fut grande fête à St-Raymond le dimanche suivant, 27 octobre 1844, date mémorable, qui marquait la célébration de la première messe dans la nouvelle chapelle.

### Les premiers registres

Les registres de l'état civil, conservés dans les archives de la Fabrique, s'ouvrent avec l'arrivée du premier curé résidant, le 24 octobre, par le mariage de Hubert Beaupré et Louise Langevin. Le premier baptême, à la même date, fut celui de Marie Huot, fille de Thomas Huot et de Marie Julien. La première sépulture fut celle de Marie Déry, fille de Michel Déry et de Thérèse Plamondon, le 5 novembre de la même année. Du 23 octobre 1844 au 1er janvier 1845, les registres nous révèlent qu'il y eut 20 baptêmes, un mariage et 4 sépultures.

### L'œuvre du Révérend Hugh Robson

En acceptant la cure de St-Raymond, le Révérend Hugh Robson faisait un acte de générosité qui a dû lui mériter une fameuse récompense dans l'Au-Delà. Il devait présider à toute l'organisation paroissiale d'une colonie déjà peuplée. Il entreprend donc sans tarder la visite à domicile de tous ses paroissiens, pour bénir les foyers, porter à tous les encouragements surnaturels et

se rendre compte dans le détail des besoins les plus urgents. Cette visite lui fit comprendre que la situation de la paroisse était pénible et qu'il fallait aux colons un courage au-dessus de tout éloge pour s'enraciner chaque jour davantage dans la terre de St-Raymond, malgré la pauvreté, les privations de toute sorte, la rareté des communications avec les paroisses organisées, le travail surhumain des défricheurs, qui peinaient sans arrêt, de l'aube au crépuscule, pour obtenir du sol la subsistance familiale. Ajoutons à tout cela le manque d'instruction religieuse et profane, et nous pourrions nous faire une idée du travail qui attendait le nouveau pasteur.

Il n'y avait alors dans la jeune paroisse aucune organisation civile, aucune école, de sorte que la plus grande partie des paroissiens ne connaissaient même pas les lettres de l'alphabet. La terre à défricher et à cultiver réclamait tous les bras valides et ne laissait pas une minute aux jeunes ménages pour l'instruction de leurs enfants. La visite du missionnaire qui desservait la colonie était trop rapide pour donner aux jeunes l'instruction religieuse qu'il leur aurait fallu. Le curé devait donc pourvoir à l'instruction comme à la vie religieuse de la jeune paroisse. Ses efforts furent toutefois couronnés de rapides succès, grâce au zèle de citoyens généreux, aussi intelligents que dévoués, tels que Pierre Plamondon, Ignace Déry, Alexis Cayer, Jacques Parent, Michel Morasse, Josée Déry, Joseph Cantin, etc.

### Première communion des enfants

Le nombre des enfants en âge de faire leur première communion est considérable. Aux premiers jours de mai 1845, environ deux cents enfants se préparent à suivre les exercices de la première communion. Toutefois la plupart ne savent pas lire, ignorent les principales notions du catéchisme et défigurent les principales prières au point d'embarrasser les anges gardiens chargés de transmettre les prières au Seigneur. Et pourtant, parmi ces enfants, il y a de grands garçons de seize ans. Mais n'allons pas mépriser ces jeunes, qui pouvaient ignorer sans honte les premières notions de grammaire à une époque où personne ne leur enseignait la lan-

gue écrite. Les facilités de s'instruire ne feront pas défaut cent ans plus tard . . . et les jeunes ne seront peut-être pas tous des savants. Chose certaine, c'est que les jeunes de 1845 avaient au cœur une vaillance digne d'être imitée par les jeunes qu'amollit le confort moderne; surtout ils savaient lire dans un livre émouvant: l'exemple vivant de leurs héroïques parents, qui se tuaient à la peine pour fonder une paroisse prospère et assurer aux familles futures, avec la noblesse d'un nom sans tache, une riche moisson de vertus ancestrales.

Toutefois, le Curé était fort embarrassé. Avec une patience digne d'un saint, il les instruit de son mieux: muni de l'approbation de l'Ordinaire, il accepte à la Table sainte, au mois de juillet suivant, les communians qui connaissent les principales vérités de la religion et peuvent réciter le Pater, l'Ave, le Credo et le Confiteor, sans trop les estropier.

Faute de communications convenables, Mgr l'Evêque ne peut se rendre à St-Raymond pour la Confirmation. Les jeunes vont recevoir ce Sacrement dans la paroisse d'origine de leurs parents, soit à Cap Santé, à Neuville, à Pointe-aux-Trembles, à St-Augustin, à l'Ancienne-Lorette et à Ste-Catherine. En nous remettant à l'esprit tous ces détails, comment oublier qu'on est encore à l'époque Héroïque !

A noter encore la bénédiction, par le Révérend Robson, de la première *Croix du Chemin*, sur la terre de Jean-Baptiste Jobin, à un demi-mille de l'église, sur le chemin du Roi. Cette bénédiction, qui fut faite le 24 juin 1845, indique que les premiers paroissiens de St-Raymond fêtaient de religieuse façon la Saint-Jean-Baptiste. Cette croix de Tempérance marquait la fondation à St-Raymond de l'association de l'Abstinence totale. Tous les paroissiens ne devaient pas persévérer dans l'abstinence totale de leurs ancêtres !

Quand il eut assuré à sa paroisse une solide organisation religieuse, le Curé Robson, brisé par les fatigues et les privations, remit sa cure à l'Evêque, au mois d'octobre 1845.

Rendons un juste hommage au courage surhumain et aux héroïques vertus de ce premier pasteur, dont le zèle sacerdotal donna à la vie religieuse de la paroisse un premier élan digne de ses émi-

nentes qualités, dont les sacrifices incalculables, mêlés à ceux de ses paroissiens, ont assuré la prospérité religieuse et matérielle de St-Raymond.

### Un Laïque fait Office de Pasteur

Durant une année entière, la jeune paroisse devait être privée d'un curé résident. Le Révérend Paisley, curé de Ste-Catherine, venait le plus souvent possible visiter les paroissiens de St-Raymond, mais il ne pouvait leur donner la saint ministère les jours de fêtes et les dimanches, car il était retenu à Ste-Catherine. Cependant la chapelle de St-Raymond se remplissait de fidèles chaque dimanche et chaque fête d'obligation. Un pasteur improvisé, Joseph Cantin, le grand chrétien de la paroisse, un des plus anciens et des plus instruits, récitait le chapelet, lisait un chapitre de l'Evangile, qu'il commentait, faisait chanter quelques cantiques et terminait l'office par la prière suivante: "Trois Pater et trois Ave pour avoir un curé résident".

L'office de l'avant-midi terminé, on s'occupait du dîner champêtre que les familles les plus éloignées de la chapelle emportaient, sans cérémonie ni respect humain, dans un sac ou une serviette. Le repas terminé, on procédait aux Vêpres par la récitation du chapelet, quelques invocations, quelques cantiques chantés par toute la foule; on terminait les vêpres par le chant obligatoire du Magnificat. Sans doute le latin de ce cantique recevait bien quelques accros, mais on peut être certain que du haut du Ciel, Marie et son divin Fils, penchés avec un immense amour vers l'humble chapelle de St-Raymond, n'entendaient monter de ce petit coin de la terre, qu'un concert aussi émouvant qu'harmonieux: c'était une pauvre paroisse sans pasteur qui trouvait dans la solidité de sa foi une liturgie rustique pour offrir à Jésus-Christ, en la faisant passer par la Vierge-Mère, la messe profondément émouvante de son âme et de son cœur.

Quelle touchante leçon nous préparait, il y a 97 ans, la foi profonde et vivante des anciens de notre paroisse !



### Le sculpteur Jean-Baptiste Jobin

Lors de sa visite du 4 décembre 1845, l'abbé Paisley baptisait Louis-Jean-Baptiste Jobin, fils de Jean-Baptiste Jobin et de Luce Dion. Le fils de celui qui avait planté à St-Raymond la première Croix du Chemin, devait être un des plus grands sculpteurs de la Province de Québec et du Canada. Il a sculpté sur bois de magnifiques statues de St-Joseph, de la Ste-Vierge et de St-Jean L'Evangéliste, qui sont dans le cimetière de Montmagny. Parmi ses œuvres les plus célèbres, on compte "L'Ange à la Lyre", exposée à la plus belle salle de sculpture du Canada, la Galerie des Arts de Toronto, "Notre-Dame des Sept Douleurs", à la Galerie Nationale du Canada, une "Tête d'Enfant", chez Lord Wellington, et plusieurs autres au Musée National du Canada. Le sculpteur Jobin devait mourir à Ste-Anne-de-Beaupré en 1928. A la paroisse naissante de St-Raymond revient la gloire d'avoir donné au pays une de ses grandes célébrités dans l'art de la sculpture.

### Organisation civile de la Paroisse

Le 11 décembre 1845, la paroisse de St-Raymond, érigée civilement, se choisit comme premier magistrat monsieur Jacques La-branche, commerçant. Le territoire de la paroisse comprend la Seigneurie de Bourg-Louis, les cantons Colbeitt, Gosford et Roquemont, représentant une superficie totale de 325 milles carrés, dont voici les bornes: au nord-est, partie par la Seigneurie St-Gabriel et partie par la Seigneurie de Fossambault; au sud-est, partie par la Seigneurie de Fossambault et partie par la Seigneurie de Neuville; au sud-ouest par la Seigneurie d'Auteuil et au nord-ouest par les terres vacantes de la Couronne.

L'érection légale de la municipalité scolaire se fait le 18 juin de la même année, mais la proclamation n'est publiée officiellement que le 11 décembre.

### Mort des deux premiers pasteurs

Au cours de l'été 1846, les deux premiers pasteurs de la paroisse, les Révérends Robson et Paisley étaient victimes de leur dé-

vouement et de leur charité apostolique. Ils s'étaient portés au secours de leurs compatriotes, les malheureux Irlandais atteints du typhus et relégués en quarantaine à la Grosse Ile. Cette maladie avait pris connaissance à bord d'un navire d'émigrés; on les avait parqués dans la cale infecte et sordide du vaisseau comme de véritables animaux. Comme nos deux premiers pasteurs connaissaient plusieurs des malheureuses victimes, ils s'offrirent à leur porter les secours et les consolations de la religion, et après avoir préparé les âmes au Grand Départ, ils succombèrent eux-mêmes à la maladie, martyrs de l'abnégation sacerdotale. Les paroissiens de St-Raymond ne sauraient oublier les deux premiers pasteurs dont la grande âme, si riche de dévouement, avait semé l'héroïsme sur son passage.

L'un des pionniers de notre colonie, monsieur Jacques Parent, avait assisté les deux pasteurs dans l'organisation religieuse de la paroisse; il avait travaillé vigoureusement à la construction de la chapelle, tout en aidant de son dévouement et de sa robuste sagesse les ministres de Dieu. Il devait mourir le 1er février 1847, quelques mois à peine après les deux prêtres dont il avait été le bras droit et le confident le plus intime, dans sa fonction de premier marguillier en charge de la paroisse.

## CHAPITRE DEUXIÈME

### LE RÈGNE DE L'ABBÉ CYPRIEN TANGUAY

1846-1850

La jeune paroisse de St-Raymond, semée en bonne terre, poussait avec ardeur; il lui fallait un prêtre d'expérience pour la diriger judicieusement vers la belle destinée que lui avaient préparée ses fondateurs. Mgr Signay choisit donc le jeune vicaire de Rimouski, monsieur l'abbé Cyprien Tanguay, qui devait prendre charge de la Cure le 9 octobre 1846.

Le nouveau curé, d'une robuste jeunesse, d'une grande énergie de volonté gouvernée par un jugement solide, d'un zèle sacerdotal irrésistible, se mit tout de suite à la besogne, sans peur des obstacles, rebelle au découragement, infatigable au travail, superbe d'activité, pour assurer à ses paroissiens tous les secours religieux et matériels dont ils avaient un pressant besoin.

Ce qui importait le plus, c'était la vie religieuse de ses fidèles. Monsieur le Curé Tanguay leur distribua les enseignements de la religion, les encouragea à fréquenter assidûment les Sacrements, leur aidant de tout son zèle à prendre de solides habitudes religieuses, que chaque famille pourrait transmettre, avec une conviction fortifiée par l'exemple, aux enfants, et, par eux, aux générations futures. Et n'est-ce pas par ce zèle des familles chrétiennes à suivre les conseils surnaturels de leur Curé, que se sont conservées jusqu'à nos jours les traditions religieuses de la paroisse ? Ne vivons-nous pas encore dans le rayonnement de la foi profonde et généreuse de nos ancêtres paroissiaux !

### Le problème de l'instruction et des écoles

Au début du ministère pastoral de l'abbé Tanguay, il n'y avait pas une seule école dans sa paroisse. C'était une immense lacune, que le zèle du prêtre canadien-français voulait combler à tout prix, même s'il fallait, avec tact et discrétion, mais aussi avec un courage indomptable, lutter contre les idées en cours.

La plus grande partie des paroissiens ne sentait pas beaucoup la nécessité de l'instruction. Sous prétexte que leur pauvreté de colons ou de défricheurs ne leur permettait pas ce luxe, les paroissiens, au milieu de toutes leurs difficultés matérielles et des travaux pénibles qu'il fallait faire pour gagner à la famille le pain de chaque jour, exprimaient leurs regrettables préjugés, faciles à comprendre et à excuser à cette époque, par des phrases comme celle-ci : "Les écoles, ça donne rien ; les enfants qui vont à l'école font rien que des paresseux et il faut payer pour ça par-dessus le marché !" Il fallait au Curé toute sa bonté sacerdotale et toute son influence d'homme intelligent pour faire disparaître d'abord pareils préjugés, pour lutter ensuite courageusement jusqu'à la victoire de l'instruction sur l'ignorance.

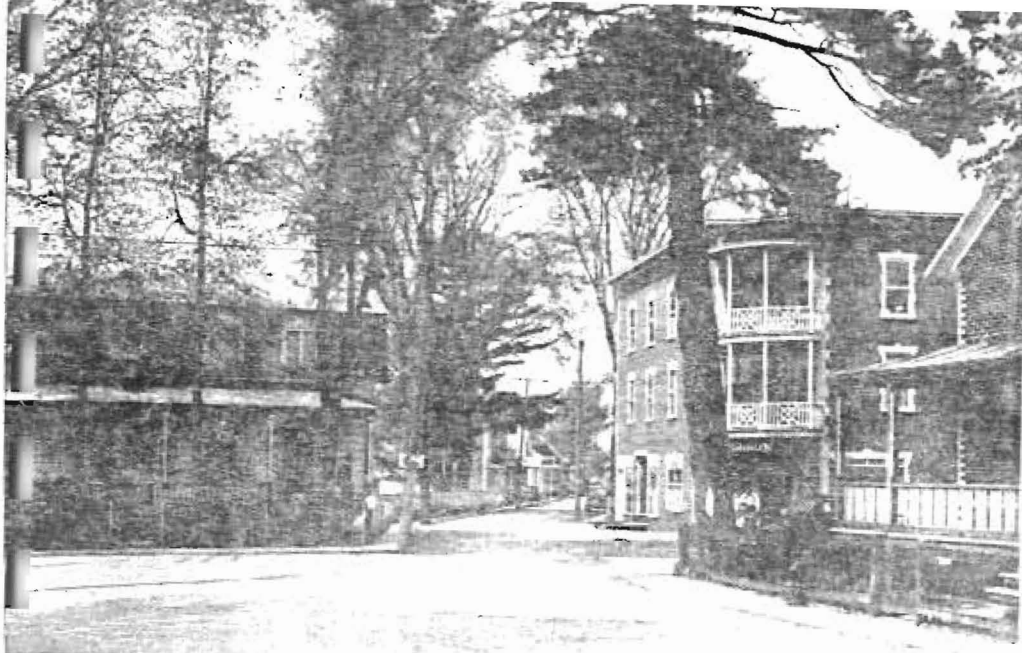
Secondé par quelques citoyens sages et clairvoyants auxquels il avait communiqué sa conviction, il met d'abord en application les dispositions de la loi scolaire en faisant élire un corps de commissaires ; il accepte de remplir lui-même sans aucune rémunération la charge de secrétaire. Et dès 1847, on travaillait à la construction de cinq ou six écoles, où des institutrices bénévoles enseigneraient les rudiments du savoir.

### La querelle des taxes

Il y avait déjà à cette époque bon nombre de familles irlandaises catholiques dans la Seigneurie de Bourg-Louis. Lorsque la commission scolaire entreprit l'imposition des taxes pour subvenir à l'entretien des écoles et des institutrices, il s'éleva une protestation violente contre les impôts. Les émigrés de langue anglaise, surtout les Irlandais catholiques, encouragés par leurs compatriotes protestants, refusaient de verser les impôts, prétextant qu'ils avaient justement quitté leurs pays à cause des taxes injustes et onéreuses dont on les avait chargés ; ils ne voulaient pas voir se répéter la même chose dans le pays qui leur avait ouvert ses portes. Pour mettre fin aux divisions qui menaçaient de paralyser son œuvre d'éducation, l'abbé Tanguay convoqua une assemblée, au printemps de 1848, à l'issue de la Grand'Messe. Après avoir longuement argumenté de part et d'autre, les deux partis finirent par s'entendre et le calme se rétablit. L'abbé Tanguay avait remporté la victoire contre toutes les difficultés : des écoles assuraient maintenant l'instruction indispensable à tous les enfants. On dit même qu'il réussit à entraîner à l'école du soir quelques grandes *jeunesses*, qui pourraient ensuite être de *cérémonie* au baptême, sans devoir avouer qu'ils ne savaient pas signer.

### Ferdinand Savary, élève de l'abbé Tanguay

L'apôtre du savoir trouva même le temps, au milieu de ses occupations de toutes sortes, de se faire lui-même maître d'école et de préparer aux études supérieures les jeunes gens les mieux doués de sa paroisse. Au nombre de ces jeunes protégés, il faut



Un coin pittoresque du village. A gauche, résidence de la famille Savary.

citer monsieur Ferdinand Savary, qui se glorifiait avec un sentiment de vive reconnaissance d'avoir été l'ancien élève de l'abbé Tanguay.

Rappelons que nous devons à Ferdinand Savary plusieurs détails de ce travail. Il nous a laissé des notes abondantes sur l'histoire de St-Raymond, où nous avons largement puisé. Avec un désintéressement qui le caractérise, monsieur Savary a écrit pour nous les observations suivantes: "Le modeste auteur de ces présentes mémoires a ramassé les matériaux indispensables à l'histoire de la paroisse de St-Raymond. Nous espérons qu'une plume plus habile pourra facilement rédiger plus tard cette histoire en temps opportun". Grâce au travail précieux de monsieur Savary, nous avons pu vérifier quantité de faits, de dates, d'événements, qui auraient été à jamais ensevelis dans l'oubli du passé, si le chercheur trop modeste n'avait pas recueilli tous ces détails. Qu'il daigne recevoir par delà la tombe l'hommage de notre profonde reconnaissance. Nous savons d'ailleurs que la génération actuelle, au souvenir de Ferdinand Savary, aimera à se raconter les anecdotes savoureuses dont il était le héros. Désormais, plusieurs voudront sans doute imiter la plume de Ferdinand Savary, en préparant des notes précieuses pour le deuxième centenaire de St-Raymond !

## L'abbé Tanguay et la Voirie de St-Raymond

Il n'y avait à cette époque aucun chemin vraiment praticable ouvert à la circulation. Le Curé obtint du conseil de Comté la nomination d'un certain nombre d'hommes déterminés et intelligents comme sous-voyers, (inspecteurs des chemins, routes et ponts publics). L'officier supérieur des voies publiques, sous l'ancien système municipal, portait le nom de Grand Voyeur. Le Grand Voyeur du comté demeurait à Québec. C'était un Anglais, affublé d'un nom qui ne court pas les chemins: Edouard William Homère Antrobus! Avec un nom pareil, on n'aime pas à se déranger trop souvent, de peur d'en acrocher l'alphabet aux aspérités d'une route pénible et *"caillouteuse"*. C'était dans son bureau de Québec que le Grand Voyeur, qu'on s'imagine assez bedonnant, dressait les procès-verbaux des chemins, routes et ponts, sur le simple rapport des personnes qui prétendaient connaître la *"voirie"* concernée: le plus pénible, pour ceux qui devaient se servir des chemins, c'est qu'il fallait se conformer, bon gré mal gré, aux décisions souveraines du Grand Voyeur; c'était le fonctionnement prévu par la Loi avant l'ère de 1855.

Après avoir obtenu des sous-voyers une collaboration admirable, qui contribua grandement à l'amélioration des principales voies de communications sur le territoire de la paroisse, le Curé songea à organiser un système postal; il obtint, après de fructueuses démarches, la création officielle d'un service postal, se chargeant lui-même de remplir l'office de *Maître de Poste*. Un postillon spécial, subventionné par le Gouvernement, transportait deux fois par semaine le courrier de St-Raymond à Québec, faisant en cours de route la distribution postale à Ste-Catherine, Valcartier et St-Ambroise, qui devaient à l'abbé Tanguay un service des Postes fort régulier, malgré l'état de la voirie de Maître Antrobus!

## Le Curé, Agent des Terres

La colonisation prenait à St-Raymond une extension continue; le grand nombre des familles déjà installées sur des terres forçait les nouveaux colons à se chercher des terres neuves à une

bonne distance de la chapelle paroissiale; mais les cantons Gosford, Colbert et Roquemont, partiellement habités déjà, n'étaient ni divisés, ni arpentés; le Département des Terres ne connaissait ces territoires que de nom seulement. Le jeune Curé se charge d'instruire l'Administration sur la nature de sa paroisse et les besoins des colons, se fait nommer *Agent des Terres*, fait arpenter les cantons de sa région, fait ouvrir des chemins et accorde aux nouveaux foyers des concessions de lots sous forme de billets de location, encourage les conquérants du sol dans tous leurs travaux. Si les colons ne s'occupaient pas beaucoup des conditions indiquées sur leurs billets de location et des redevances dues, le Gouvernement de son côté ne s'en occupait pas davantage; il se contentait tout au plus de laisser aux colons le soin d'ouvrir des chemins et la charge de les entretenir. Aussi, la sagesse paresseuse du Grand Voyer Antrobus, qui restait dans son fauteuil de bureaucrate pour arpenter les chemins de colonisation, était-elle bien inspirée! Le redondant personnage se serait fait rudement secouer la *Corporation*, s'il avait osé parcourir en *quatre poteaux* les boulevards éventrés de nos colons!

### Derniers travaux de l'abbé Tanguay

La petite chapelle de 1844 ne suffisait plus à loger le nombre croissant des paroissiens; il fallait agrandir. Le Curé, qui avait logés en arrière de sa sacristie, convertit son logement en nouvelle sacristie, pour donner l'ancienne à la nef de l'église et la rendre ainsi plus spacieuse. Au printemps de 1848, le pasteur érige un modeste presbytère de 40 pieds par 30, d'un seul étage, et l'occupe au mois de novembre. Il s'était chargé de mettre en valeur le terrain de la Fabrique, donné par Joson Déry, terrain qui jusqu'alors avait religieusement conservé toutes ses souches. Ajoutons à toutes les entreprises de l'abbé Tanguay, à son ministère sacerdotal, la mission de la future paroisse de St-Basile, et nous aurons une idée du travail vraiment extraordinaire de cet homme de Dieu, qui comprenait déjà, sans peut-être pouvoir l'exprimer en termes appropriés, que les chrétiens ont besoin d'une certaine somme de biens matériels pour pratiquer généreusement la vertu.

Tout en voyant de près au bien des âmes, il s'était occupé, avec un dévouement que tous reconnaissaient, de l'avancement matériel de sa paroisse déjà populeuse.

Mais les forces de l'homme ont une limite qu'il n'est pas prudent de dépasser. Quatre années de travail écrasant avaient ébranlé la constitution du jeune curé; il méritait un repos qui referait ses forces dépensées, une promotion qui récompenserait son activité intelligente, son grand esprit surnaturel, son art plein de charité à développer la paix dans la population dont il était chargé, son esprit d'entreprise, ses succès administratifs. Après sa démission à la cure de St-Raymond, il fut promu à la cure de la grande paroisse de Rimouski, où il avait déjà exercé la fonction de vicaire. Il laissait à St-Raymond les restes de sa vieille mère, Reine Bertill, veuve de Pierre Tanguay, décédée le 17 janvier 1848 et inhumée dans la crypte de la chapelle; il laissait aussi une partie de son cœur à sa première paroisse et les regrets unanimes de toute la population.



### CHAPITRE TROISIÈME

## LE CURÉ P.-J. BEDARD

1850-1864

Au départ du curé Tanguay, Mgr Baillargeon confie la cure de St-Raymond au Révérend P.-J. Bédard, ci-devant curé de Kingsay; il prit charge de sa nouvelle paroisse le 5 octobre 1850. Le nouveau pasteur était un homme entreprenant, tout dévoué au progrès de la colonisation; il devait trouver dans son nouveau champ d'activités de quoi satisfaire son ardeur colonisatrice.

### Le Petit Saguenay

C'est à cette époque qu'eut lieu le grand mouvement d'exploration vers le Grand Saguenay, sous la direction du curé Boucher,



de St-Ambroise, qui y conduisit un certain nombre de ses paroissiens. Stimulé par cette entreprise, le curé Bédard organise un grand mouvement de colonisation vers le canton Roquemont, dont les terres paraissaient particulièrement propices à de nouveaux établissements. Après avoir visité lui-même ce canton, dont le pittoresque et la majesté rappellent le Saguenay, il s'empresse de faire arpenter et diviser cette région qu'on appellera désormais du nom très juste de Petit Saguenay. Ces terres nouvelles sont situées au pied de montagnes majestueuses, assises solennellement autour d'un vaste vallon dont elles avaient jusque là gardé jalousement les mystères.

C'est dans ce vallon que les premiers défricheurs trouvèrent les restes d'une époque ancienne: des haches de pierre, des instruments de chasse rustiques, des fusils rongés par la rouille, de vieux pistolets, voire des ossements humains, vestiges irréfutables du passage de la race indienne. On suppose que les sauvages, avant même d'être obligés de fuir les bords de la *Rivière Ste-Anne* devant les conquérants de la terre, avaient choisi cet endroit reculé comme un autre point de ralliement, comme une nouvelle étape dans leurs courses vers le Lac St-Jean. C'était d'ailleurs par cette immense entrée formée par la nature, que les chercheurs de terre ou de gibier s'engouffraient dans le dédale des Laurentides, pour gagner les hauteurs mystérieuses du Nord. Les hauteurs mêmes du canton Roquemont sont d'ailleurs fort pittoresques et abondent en lacs de toutes grandeurs; c'est le paradis convoité des sportifs modernes, amateurs de chasse, de pêche et de grandiose solitude.

Le Petit Saguenay se trouve situé à plus de quinze milles de l'église: il fallait une route pour y rattacher les nouveaux colons à la vie paroissiale. Monsieur l'abbé Bédard intéresse à son projet le député du comté, J.-D. Brousseau. Grâce à leurs démarches mutuelles, le Gouvernement accorde des subsides pour la construction d'un chemin de colonisation.

Les nouveaux colons ne pouvaient utiliser convenablement leur bois, parce que les scieries étaient trop éloignées; ils exposent leur situation au curé colonisateur. Le hardi pionnier fit construire lui-même un moulin à scie sur les bords d'une petite rivière torrentueuse, qui descend des lacs dispersés au sommet des montagnes

voisines, et qui s'appellera désormais la rivière Bédard. Mais le moulin ne fonctionnera pas longtemps; et le Curé généreux et entreprenant y engloutit une grande partie de ses économies; mais cet échec ne le rebuta point. Comme les colons du Petit Saguenay ne pouvaient que difficilement assister aux offices paroissiaux, l'abbé Bédard organisa le canton en mission dont la desserte devait se continuer jusqu'à nos jours par le clergé de St-Raymond. Il construit une chapelle de 30 pieds par 25, sur un plateau, à gauche du pont qui franchit la rivière Bédard. Cette chapelle, confiée au patronage de St-Agricola, fut bénite par le curé Bédard le 21 août 1863.

### Les Colons Irlandais Catholiques

Parmi les colons du Petit Saguenay, on reconnaît un bon nombre d'Irlandais catholiques, qui avaient reçu à St-Raymond une hospitalité fraternelle, et dont nous rappelons quelques noms: Andrew Mooney, Antony Boonany, William Reason, Andrew Graham, Bernard Mullins, Richard Shanahan, Joseph Gilchrist, Andrew Delaney.

Il y avait aussi des familles d'Irlandais catholiques dans la colonie de Bourg-Louis et du Grand Rang; ces colons étaient venus de Ste-Catherine où des Iles Britanniques s'établir dans notre région pacifique et accueillante. On comptait aussi plusieurs familles anglo-protestantes qui étaient passées au catholicisme et avaient prononcé leur abjuration devant l'abbé Paisley, Robson ou leurs successeurs. Toute cette population de race différente de la nôtre contribua elle aussi pour une grande part à la prospérité matérielle et religieuse de notre paroisse. Nos compatriotes aimeront à reconnaître, dans les premières années de St-Raymond, des ancêtres aux noms bien connus de Dane, Edleston, Kennedy, Heeler, Corcoran, Walsh, Clary, Love, Driscoll, Burns, Shanahan, Gaffney, Cameron, McCarthy, McKinnon, Burke, Power, Delaney, Cambell.

Toutes ces familles, dont plusieurs sont restées enracinées dans le sol paroissial, habitaient soit la colonie de Bourg-Louis, soit celle du Grand Rang, soit le Petit Saguenay.

L'histoire de cette époque, qui passerait pour légendaire, si

elle était vieille de plusieurs siècles, nous raconte qu'il s'élevait parfois dans ce temps-là de chaudes discussions entre les deux races, lors des élections municipales. C'est d'ailleurs un fait patent que nos ancêtres ont presque enraciné dans les traditions paroissiales le goût des contestations chaudement disputées, des élections mouvementées, des luttes politiques pleines d'élan et de pittoresque. Nos ancêtres paroissiaux ont eux-mêmes tellement lutté contre la forêt, les privations, la pauvreté et les difficultés de toutes sortes, qu'ils ont laissé en héritage à leurs descendants comme un besoin atavique d'arènes, de controverses, de luttes et d'adversaires. Quoi qu'il en soit, on raconte qu'à certains jours de ces temps anciens, Canadiens et Irlandais organisaient subitement de mutuels voyages épiques entre la vallée de la Ste-Anne et le Grand Rang; le sommet de la Montagne Joyeuse a vu, paraît-il, des champions des deux races se mesurer de la langue, et parfois du coudé, voire même du poignet, sous les grands arbres bienveillants qui bordaient la route. C'était dans ces grands arbres que les oiseaux ébahis venaient s'installer comme au théâtre, pour mieux suivre et goûter les émotions de la lutte et applaudir, de leur chantante voix comme de leurs ailes, les prouesses de leurs athlètes favoris. Mais ces olympiades, jamais tragiques, ne sont que de l'histoire ancienne. Nous n'avons conservé de ces tournois anciens que de rares chevaliers, qui, entrant dans l'arène pour la Dame de leurs pensées, frappent un peu d'estoc et de taille, rompent quelques lances en champ clos, pour charmer les gentils porteurs d'ailes, qui viennent alors trépigner de joie dans les gradins aériens de nos grands ormes.

Depuis longtemps, les deux races qui ont contribué à faire de St-Raymond une paroisse grande et prospère s'entendent comme frères et s'appliquent à travailler tous ensemble au bonheur de leur patrie commune. Ajoutons que si, dans notre grand pays, toutes les races s'entendaient comme s'entendent Canadiens-Français et Anglais de St-Raymond, nous serions assurés de voir partout une paix durable et profonde.

### Echec de la colonie du Petit Saguenay

Le mouvement de colonisation du Petit Saguenay ne fut pas

un succès: les terres, qui paraissaient de prime abord bonnes à la culture, furent vite fatiguées; les richesses d'humus accumulées par les siècles ne devaient pas durer, puisque seule la couche supérieure du sol était productrice; un fond de sable vite mis à nu montra aux colons que leur avenir serait passablement risqué, s'ils persistaient sur leurs terres; ajoutons que la distance qui les séparait du reste du monde civilisé fut aussi un facteur important de la désertion du sol saguenéen. Quelques années suffirent pour amener les colons à abandonner leurs lots, les vendre à vil prix, pour chercher fortune ailleurs. Et bientôt le grand plateau de la ferme devint désert et silencieux pour plusieurs années.

### Le Commerce du Bois

Les paroissiens de St-Raymond commencèrent à cette époque à s'intéresser au commerce du bois. Auparavant on ne songeait qu'à abattre les arbres pour les faire brûler en de vastes abattis. Lorsque les marchands de Québec connurent les richesses forestières de notre paroisse, ils ne furent pas lents à mettre en branle toute une organisation pour obtenir le bois de notre région. Le transport en voitures jusqu'à Pont-Rouge n'offrait que de minces avantages; le prix du transport paralysait les profits; on jugea plus économique de flotter le bois dans le lit de la Rivière Ste-Anne jusqu'à Ste-Anne de la Pérade, d'où on le ramenait à Québec en *goélettes*.

Ce commerce du bois, qui dure encore, avec une recrudescence continue de prospérité, assura à la jeune paroisse des revenus suffisants pour la tirer désormais de la pauvreté et des privations passées. Les grandes misères sont à peu près finies.

### Jean Cantin dévoré par un ours

Le 29 mai 1854, un des premiers défricheurs du troisième rang du canton Gosford, monsieur Jean Cantin fut victime d'un ours. Il y avait alors une quantité considérable de ces plantigrades dans nos immenses forêts. Certains arpenteurs de la rivière Talayarde prétendirent n'avoir jamais vu ailleurs de si nombreux représentants de la famille "*oursonne*". Aussi, rien d'étonnant

si Jean Cantin ait trouvé un jour sur sa route un de ces animaux qui n'ont pas toujours peur des humains. Le Sieur Cantin s'empresse donc de lui donner la chasse avec un vieux fusil à baguette. Il réussit à le blesser; sans prendre le temps de recharger son arme, il se lance sur lui pour lui donner le coup de grâce en l'assommant d'un coup de crosse. Mais la bête blessée résolut de vendre chèrement sa vie, comme on dit dans les livres d'aventures. On ne sait au juste quelles furent les différentes péripéties de la lutte: tout ce qu'on sait c'est qu'on retrouva sur la terre de Michel Grégoire, près de la rivière, Jean Cantin baignant dans son sang; un peu plus loin, dans un fourré, on trouva l'ours sans vie à quelques mètres du champ de bataille. Cette mort violente d'un citoyen provoqua un grand deuil dans toute la paroisse. L'extrait des registres paroissiaux relate que "Jean Cantin a été trouvé mort avec des marques de violence sur son corps et est mort dans le susdit endroit par la volonté de Dieu, et que sa mort est arrivée par la violence d'un ours que le dit Jean Cantin poursuivait et non autrement". Cet animal était si remarquable de taille qu'on le transporta à Québec, où il émerveilla pendant vingt ans les citadins qui s'arrêtaient pour le contempler dans la montre du magasin Holt-Renfrew.

### L'année de la tempête

Le 9 juillet 1855, à l'heure du midi, pendant que les paroissiens étaient à table, un terrible cyclone s'abattit sur la paroisse, accompagné d'éclairs et de tonnerre; en moins d'une demi-heure, un grand nombre d'habitations et de granges étaient renversées, la forêt terriblement fauchée. Trois personnes, parmi les nombreux blessés, succombèrent dans la journée. Cette catastrophe fit subir à la paroisse des pertes terribles. Mais les courageux habitants de St-Raymond, au lieu de se lamenter et de s'abîmer dans l'abattement, se mirent tout de suite à reconstruire les bâtisses démolies, pour loger leurs familles et préparer un grenier pour les récoltes prochaines. Le désastre prolongera son souvenir dans l'histoire de la paroisse: longtemps après, les vieux parleront encore, avec une certaine angoisse dans la voix, de *l'année de la tempête*.

### Incendie de la chapelle

Les dommages causés par la fameuse tempête étaient à peine effacés, qu'un nouveau malheur vint fondre sur St-Raymond. Le Curé avait récemment terminé d'importantes réparations à la chapelle, en y faisant construire des *galeries latérales*. Or, le dix janvier 1858, vers minuit, le feu éclate dans le toit de la chapelle, causé par le mauvais état d'une cheminée en terre. Au bout d'une heure à peine toute la chapelle était en cendres. Cette épreuve, arrivée en plein hiver, jeta les paroissiens dans une consternation impossible à traduire. Mais il fallait bien préparer un endroit où l'on pourrait célébrer la messe en attendant la reconstruction. On dut se contenter d'une maison de 30 pieds par 35, appartenant à David Savary, qui servit d'église temporaire. Dès le dimanche suivant, les offices religieux furent célébrés comme à l'ordinaire. On peut comprendre le courage du pasteur, dont ce n'était pas la première épreuve, quand on sait qu'il réussit à surmonter sa douleur et à décider ses paroissiens à se mettre immédiatement à la besogne avec un entrain digne des premiers colons, pour construire une grande église. Aussi, dès le printemps suivant, tout le bois, toute la pierre était déjà sur place, grâce à la générosité et au dévouement extraordinaire des paroissiens, qui ne s'arrêtèrent de faire des *corvées pour l'église* que quand tout le matériel fut en place.

Cette fois, on construirait une église de 120 pieds par 50 et une sacristie de 40 pieds par 30, sous les ordres de deux entrepreneurs de Québec, David Dussault pour la maçonnerie et Toussaint Vézina pour la menuiserie. Le 16 juin 1858 avait lieu la bénédiction de la pierre angulaire: le 15 août, la grand'messe se chantait dans la nouvelle sacristie en pierre; le 10 octobre, le nouveau temple, aux lignes sobres et harmonieuses, s'ouvrait aux paroissiens par la bénédiction solennelle. Il avait coûté 3,753 livres aux 450 familles de la paroisse.

La cloche de l'ancienne chapelle, refondue par Louis Dupuis, de Trois-Rivières, et apesantie au poids de 535 livres, fut bénite à Noël 1858; elle eut comme parrain Pierre Jobin, cultivateur de Lorette, qui avait laissé dans la tasse un billet de cent piastres.

### Difficultés Politiques

Pendant la construction de la nouvelle église, le curé Bédard eut quelques démêlés avec ses bouillants paroissiens, lors d'une élection qui fit longtemps du bruit. Un certain docteur Alsopp, seigneur de Cap-Santé, protestant libéral, avait posé sa candidature contre l'ancien député, Elie Thibaudeau, qui, au dire de l'histoire impartiale, avait bien rempli son mandat. Concours d'éloquence entre les deux héros d'un jour; cabale ardente et assemblées contradictoires houleuses. Nos ancêtres en oubliaient presque la construction de leur église, se croyant obligés de veiller en tout premier lieu à la construction de l'Assemblée Législative. On ne sait trop par quel sentiment de couleur ou d'enthousiasme le bonhomme Alsopp avait réussi à attirer vers lui les flots populaires, mais il arriva que lors du scrutin, la grande majorité des paroissiens avait voté pour le protestant libéral, contre l'ancien député catholique qui représentait le comté. L'événement était gros de conséquences et invitait à la méditation au sujet des sentiments religieux et français des paroissiens. Les habitants de St-Raymond aimaient-ils mieux se voir représentés par un protestant de langue anglaise, pourvu qu'il fut *rouge*, que par un canadien-français catholique, même s'il était *bleu*? C'est ce que le bon Curé se demanda en chaire, en faisant sa méditation tout haut, avec des vocables qui ne manquèrent pas de chatouiller l'épiderme sensible des chauds partisans. L'incident fit sensation. La chaleur des sentiments politiques faillit de nouveau mettre le feu à l'église en construction.

Mais l'automne avec ses froidures réussit à rafraîchir les sentiments populaires: on rapporte même qu'avant la fin de l'année, les partisans du seigneur Alsopp avouèrent loyalement leurs torts. La paix revint entre curé et paroissiens, qui s'étaient mieux compris. On ne peut tout de même s'empêcher de frissonner un peu quand on songe que nos ancêtres, dont les ardeurs politiques égalaient le patriotisme, avaient failli, dans un geste héroïque de partisans convaincus, immoler à l'avenir du pays l'amitié qui les unissait à leur pasteur et l'église qu'ils élevaient au Seigneur.

### Premier Prêtre de St-Raymond

Le 18 mai 1868 naissait dans notre paroisse Louis-Jérôme-Marie, fils de Jérôme Beaupré et de Odile Pagé; le nouveau-né devait donner à ses parents la gloire d'offrir au Seigneur le premier enfant de St-Raymond. Le Père Jérôme Beaupré fut ordonné prêtre à Ottawa le 17 mai 1896, dans la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée. Fait très remarquable, deux sœurs du Père Oblat devinrent religieuses, et sa vénérable mère entra, après la mort de son époux, dans la Communauté des Sœurs Franciscaines de Ste-Anne-de-Beaupré, où elle termina saintement ses jours. Des deux autres religieuses, une seule survit, qui doit se trouver actuellement en France occupée.

Le Père Beaupré fut le premier des vingt-cinq prêtres fournis à l'Église par notre paroisse au cours des quarante-cinq dernières années. Espérons que nos nombreuses familles continueront la tradition; il n'est pas téméraire de croire qu'un avenir prochain permettra à une immense paroisse de plus de 5,000 âmes, qui a tant reçu de la Providence, de donner chaque année quelque nouveau prêtre à l'Église de Dieu.

Le Curé Bédard exerçait son ministère à St-Raymond depuis quatorze ans; il avait subi de rudes épreuves, supportées avec courage; il avait fait, pour stimuler la colonisation, de nombreuses démarches, d'épuisantes expéditions, de grandes dépenses financières; sa mission du Petit Saguenay lui avait causé bien des ennuis; la construction de la nouvelle église avait épuisé ses vigoureuses énergies: comme il souffrait d'un rhumatisme douloureux qui alourdissait ses épreuves déjà grandes, il se sentit incapable de continuer efficacement son rôle de pasteur. Il donna donc sa démission et alla mourir au cours de son ministère aux États-Unis. D'une générosité sans limites, il emportait de sa paroisse, comme un unique bagage, les regrets mérités de tous ses paroissiens. Il eut au delà de la tombe la suprême consolation de venir dormir son dernier sommeil dans la crypte de la chère église qu'il avait édifiée, assuré de la reconnaissance pieuse des habitants de St-Raymond.



## CHAPITRE QUATRIÈME

## RÉVÉREND WALSTON BLAIS

1864-1881

## Le premier Vicaire de St-Raymond

La paroisse déjà prospère avait besoin d'un homme énergique pour en prendre la direction et assurer la continuité des efforts dans la vie religieuse, après les rudes épreuves subies. L'Ordinaire nomma curé le Révérend Walston Blais, autrefois Procureur au collège Sainte-Anne de la Pocatière. Le jeune curé prit charge de son ministère à la fin de janvier 1864. Favorisé d'une excellente santé, d'un caractère énergique, d'habitudes financières précieuses et d'un zèle sacerdotal rempli de surnaturel, il entreprend tout de suite de mettre ordre aux affaires de la Fabrique, un peu délabrées par les épreuves précédentes. Malgré son courage et sa bonne volonté, il constate bientôt qu'il ne peut suffire à la tâche. Les familles sont nombreuses, le ministère sacerdotal des âmes, le plus important de toutes les fonctions pastorales, l'étendue même de la paroisse, tout réclame un second prêtre. Mgr l'Archevêque, venant au secours de l'abbé Blais et de ses nombreux paroissiens, lui envoie, quelques années après son arrivée, un jeune vicaire, l'abbé François-Xavier Guay.

## L'Instruction Primaire

Monsieur l'abbé Blais s'occupe immédiatement de multiplier le nombre des écoles et de les doter d'institutrices diplômées, qui ont l'expérience de l'enseignement. Il secoue la nonchalance des commissaires d'écoles, peu habitués aux questions d'enseignement, obtient pour les institutrices, qui donnent leur dévouement et leur science aux enfants de la paroisse, un salaire plus en rapport avec leur travail et leurs importantes fonctions. Il fait lui-même la

visite de toutes les écoles, pour se rendre compte du degré d'instruction des enfants et de l'état des salles de classe. Les écoles construites précédemment sont dans un état presque lamentable; le Curé décide la commission scolaire à faire les réparations les plus urgentes, fait remplacer de vieux manuels usés et presque illisibles, donne lui-même des séries d'instructions religieuses et profanes aux enfants, afin d'augmenter leur bagage de doctrine chrétienne et d'éveiller leur intelligence en les mettant sur la route du savoir. Les jeunes de ce temps-là devront beaucoup à monsieur l'abbé Blais dans le domaine de l'instruction. Il aura donné à la commission scolaire un heureux élan vers le progrès.

## Ignace Déry, préfet du Comté

Un des plus célèbres, parmi les fondateurs de St-Raymond, Ignace-Pierre Déry, maire de la paroisse depuis plusieurs années, devait recevoir une récompense publique de ses longues années de dévouement. Il fut nommé au poste, alors jalousement conservé par les vieilles paroisses, de Préfet du Comté de Portneuf. Les maires du Comté honoraient en même temps la jeune paroisse de St-Raymond, dont les habitants, par leurs initiatives comme par leur courage et leur dévouement à la petite patrie, avaient assuré la réputation solide et la prospérité. Le nouveau chef du comté de Portneuf se voyait aussi récompensé pour tout son dévouement comme arpenteur et sa généreuse activité dans les affaires paroissiales.

Sous son administration, le développement industriel s'accroît, le commerce du bois prend un essor considérable, au point de faire désirer ardemment des moyens de communication plus faciles.

C'est alors que le conseil municipal eut à considérer une résolution du conseil de Comté, demandant de "souscrire cent mille piastres au fonds capital du fameux *Chemin de fer de la rive Nord*", aujourd'hui le C. P. R. Mais nos administrateurs, comprenant que ce nouveau chemin de fer n'apporterait aucun avantage à la paroisse, puisqu'il devait desservir les riverains du St-Laurent, refusèrent de donner suite à la demande de fonds. Qui oserait les blâmer !

## Le Pont de la Rivière Ste-Anne

Nous sommes à une époque de l'histoire de St-Raymond où les facilités de communication n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui. Pour passer d'une rive à l'autre de la Ste-Anne, il n'y avait d'autre moyen pratique que la traversée en *bac*; trois bacs reliaient les deux rives, l'un au bout de la terre de monsieur Homède Déry, l'autre au *fer-à-cheval*, le troisième à la *Pointe-Basse*, sur la terre de monsieur Curtis Clark; vestige d'une époque déjà lointaine, ce dernier bac est encore en service, rappelant les moyens primitifs mais fort utiles que nos pères avaient utilisés durant toute leur vie. Mais la circulation devenait plus intense; les bacs ne suffisaient plus; leur lenteur ancienne ne pouvait plus satisfaire la population et les activités voyageuses des paroissiens.

On construisit donc, à l'endroit même où se trouve le pont actuel, un pont en bois de deux arches appuyées à un même pilier au centre de la rivière; c'était alors le modèle architectural le plus pratique et le plus solide. Comme on était pratique dans ce temps-là, on crut inutile de se fatiguer les méninges pour trouver un grand nom à ce nouveau pont; il était peint en rouge; on l'appela tout simplement le Pont-Rouge. Comme les voyageurs n'étaient pas encore astreints aux lois modernes de la circulation, le conseil de la paroisse se contenta de donner à ceux qui utilisaient le pont l'exhortation suivante, le 1er septembre 1879: "Il est résolu de donner avis à la porte de l'église, que chaque voiture devra porter à sa droite pour donner au Pont-Rouge, près de l'église catholique de St-Raymond, (pour éviter la confusion avec celui de Ste-Jeanne de Neuville), une usure égale". Ce pont devait dans la suite exiger de fréquentes et dispendieuses réparations; on eut même recours à une répartition légale, pour obtenir des contribuables les fonds nécessaires à son entretien.

Cette répartition eut un épilogue pittoresque. Comme les conseillers accomplissaient souvent des besognes ingrates et fort ennuyeuses, on savait parfois reconnaître publiquement leurs œuvres et leur dévouement à la chose publique. À preuve, la résolution suivante: "Le trois janvier 1876, il est proposé par le conseiller Edouard Burke et unanimement résolu que, comme il reste

une somme de \$2.00 entre les mains du secrétaire-trésorier provenant de la répartition du Pont-Rouge, et que monsieur James Davidson sort de charge, qu'un diner soit payé à même ce fonds aux conseillers présents comme marque de sympathie". On n'oserait point dire que les conseillers municipaux de ce temps-là dépensaient les fonds publics en banquets, car si le geste était délicat, le repas ne dut pas être bien somptueux!

## Le Chemin de Gosford

On parle encore de nos jours du fameux *Chemin de Gosford*. Ce chemin date de 1876. Au cours de cette année-là, la population de la paroisse suivait avec curiosité la construction d'un *chemin à lisses* qui devait passer par le canton Gosford, pour se diriger vers le Lac St-Jean. On n'était pas encore au règne de l'acier; c'est pourquoi les entrepreneurs décidèrent de faire voyager leurs locomotives sur des lisses de bois. Le *chemin de fer sur bois*, comme on disait, fut même entièrement construit de Québec au *Lac à l'Île*, et devait traverser la rivière Ste-Anne, les cantons Gosford et Roquemont, pour gagner le Lac St-Jean par une passe, encore indiquée sur les cartes géographiques, et située sur le *Bras de Garry*, où se trouve actuellement le pont du club Tourilli.

Ce voyage de Québec au *Lac à l'Île* devait être très pittoresque. On voit encore en imagination le chauffeur de la locomotive, dans les montées ou les détours un peu prononcés, sauter lestement sur le bord de la voie, ramasser quelques quartiers de bois pour alimenter la vapeur et regagner d'un bond son poste de chaleur; on voit aussi les "travailleurs", friands des douceurs canadiennes, sauter *en bas des chars* pour cueillir quelques framboises ou des fruits sauvages. C'était le bon temps! Arrivé au Lac à l'Île, le train repartait pour Québec à reculons, poussé cette fois par la locomotive essoufflée et *tousseuse*, qui refaisait en sens contraire le même chemin, de son galop de tortue, en gringant de toute sa ferraille.

Le Gouvernement provincial avait concédé à cette Compagnie de Chemin de Fer tous les lots du sixième, septième et huitième rangs de Gosford, à l'est de la rivière Ste-Anne, "à titre de sub-



Le village de St-Raymond vers 1890.

sides pour l'encouragement de la construction du dit chemin de fer Québec & Gosford Railway".

On peut voir encore des traces de l'ancien chemin sur lisse; c'est une des reliques anciennes de cette région, un souvenir des moyens primitifs de locomotion à vapeur.

### Le Chemin de Fer Québec Lac Saint-Jean

Un bon matin, on se rendit compte que le Chemin de Gosford ne *marchait* plus. La compagnie avait cessé subitement ses activités et vendu tous ses droits à la Québec Lake St-John Railway Company, au mois de novembre 1879. Ce n'était point la neige, mais la finance, qui avait bloqué le chemin de Gosford. La Compagnie du Lac St-Jean, comme on disait, demanda au conseil municipal de St-Raymond un octroi de \$11,000.00, payable trois mille piastres par terme, suivant les étapes de la construction. Le conseil municipal accepta la proposition, car ce chemin de fer devait grandement favoriser le commerce de la paroisse, mais ajouta de nouvelles conditions au paiement de l'octroi. Or, il paraît que le président de la Compagnie, un monsieur Baby, avait la malice facile! Mécontent de ce que la municipalité veuille payer son octroi selon ses propres conditions, le président annule la proposition faite, refusant ainsi l'aide demandé, probablement parce que la Compagnie n'en avait plus besoin! Au bout de deux ans, les travaux de construction approchaient du village.

### Décadence temporaire des mœurs paroissiales

En l'année 1880, comme l'activité était intense à St-Raymond, à cause de la construction du Chemin de Fer, comme aussi l'argent roulait à flots, répandu sans penser au lendemain par les employés de la compagnie, des étrangers pour la plupart, il y eut à St-Raymond une tourmente morale qui faillit compromettre l'avenir paroissial et le salut des âmes. Tous ces étrangers, Polonais ou Italiens pour la plupart, sans mœurs comme sans religion, répandaient leur dévergondage dans la paroisse, semant partout le mauvais exemple au milieu d'une population jusque-là bien conservée. Le Curé dut sévir souvent du haut de la chaire contre les mœurs scandaleuses des "poloeks" et contre ceux de nos canadiens qui tentaient de les imiter. La boisson, les danses, les crimes de toute sorte menaçaient de noyer la paroisse dans le vice. Ce qui aurait dû amener la prospérité matérielle de la place fut en train de gaspiller pour toujours la prospérité morale. La perversion se répandait en bouleversant l'ordre social et ralentissait l'ardeur des meilleurs, affaiblissait la piété, déracinait peu à peu la foi. Le Curé Blais, découragé de voir l'évolution bien triste de ses paroissiens, ne se sentant plus de taille à lutter efficacement contre le libertinage et l'immoralité des étrangers qui venaient gâter sa paroisse, donna sa démission, pour se retirer chez les Siens du Bon-Pasteur.

Le Curé Blais avait fait de sa paroisse une population paisible, religieuse; il voyait sur la fin de son règne l'Ennemi envahir sa grande famille, après tant de dévouement envers une paroisse qu'il avait rétablie financièrement et qu'il avait entretenue dans une vie religieuse solide. Il ne méritait certes pas les tristesses morales dont il fut accablé par la frénésie du progrès.



## CHAPITRE CINQUIÈME

## LE RÉVÉREND FRANÇOIS BERGERON

1881-1899

## Retour à la ferveur

Le nouveau curé de St-Raymond, l'abbé François Bergeron, prenait une succession difficile, quand il arriva en notre paroisse, quelques jours après le départ de son prédécesseur. Homme prudent, prêtre d'un riche caractère, d'une vie surnaturelle intense, il commença par observer froidement la situation. Il ne voyait pas sans une grande inquiétude cette affluence d'étrangers dans sa paroisse; s'il désirait comme tous ses paroissiens de grandes facilités de communication entre St-Raymond et les centres les plus importants, il ne voulait pas que ses fidèles sacrifient leurs vertus morales aux avantages du progrès. Suivant la recommandation de l'Apôtre, il *prêcha fort*, comme on disait dans le temps. Sa prédication solide remit peu à peu les âmes d'aplomb et donna à la vie religieuse un regain de ferveur nécessaire et fort encourageant. La victoire morale était à peu près certaine, mais il fallut au pasteur lutter courageusement pour vaincre les dernières résistances. Plusieurs citoyens qui vivent encore pourraient raconter les efforts de l'abbé Bergeron pour donner à la vie religieuse de sa paroisse une ferveur d'autant plus nécessaire que le progrès matériel tendait à faire oublier les préceptes évangéliques.

## Progrès matériel

Les employés du chemin de fer recevaient un salaire très élevé pour dix heures d'ouvrage, tandis que les employés des cultivateurs recevaient à peine cinquante sous pour une journée de quatorze ou quinze heures. Aussi, les cultivateurs eux-mêmes négligeaient leurs terres pour travailler au Chemin de Fer, et *gagner de l'argent*. Cette frénésie de devenir journalier était un danger qu'il fallait combattre chez une population avant tout terrienne.

Le Curé s'y employa de toute son influence, aidé par quelques citoyens plus clairvoyants, qui comprenaient que le bonheur d'une paroisse ne vient pas seulement de l'argent sonnante qu'on peut gagner. Heureusement qu'un grand nombre de familles, rebelles à ce progrès turbulent, réussirent à conserver intactes leurs traditions familiales.

La construction du chemin de fer avait augmenté considérablement le commerce local. Plusieurs familles de journaliers s'établissaient dans le village, se bâtissaient maison et dépendances; la Compagnie elle-même avait fait construire de grandes bâtisses, comme usines temporaires; un train spécial faisait chaque jour le voyage de Québec à St-Raymond; des marchands nouveaux ouvraient leurs établissements; toute cette activité trépidante augmenta considérablement les ressources financières de la population, et le village de St-Raymond progressait à l'allure des jeunes villes américaines. Il fallut même agrandir l'église paroissiale devenue incapable de recevoir toute la population. Le Curé, de concert avec ses marguilliers, fit donc construire de grandes galeries latérales, qui furent terminées le 15 juillet 1883.

## Affaires Scolaires

Au milieu des progrès matériels considérables, le Curé ne perdait pas de vue le bien intellectuel et religieux de ses paroissiens. Il voulut que l'enseignement le plus solide fut assuré aux enfants; les foyers se multipliaient; le nombre des enfants augmentait sans cesse; il fallait de nouvelles écoles, que la municipalité scolaire construisait rapidement.

Rappelons ici que trois institutrices de l'année 1883 sont encore au milieu de nous; ce sont: Dame Alix Plamondon, veuve Tancrede Marcotte, dame Elodie Angers, veuve Napoléon Moisan, et demoiselle Joséphine Parent.

A cette époque, les institutrices recevaient un salaire qui ne dépassait pas \$100.00 par année. C'était peu, en considération des salaires qui se gagnaient *sur le chemin de fer*. La cotisation des contribuables n'était pas plus élevée; elle consistait, pour chaque propriétaire, à donner une corde de bois par année; si le propriétaire n'allait pas porter sa corde de bois à l'endroit indiqué,



il était obligé dans ce cas de payer dix sous par mois par enfant qui fréquentait la classe, soit quatre-vingt sous par année. Ce mode de paiement persévéra jusqu'à la nomination de monsieur Emile-L. Plamondon, en 1901, comme secrétaire-trésorier de la Commission Scolaire. Administrateur clairvoyant des deniers scolaires, monsieur Plamondon réussit à convaincre les Commissaires que des institutrices, ça ne se paye pas avec du bois de chauffage, et que le secrétaire ne doit pas avoir comme fonction principale celle de marchand de bois. On résolut donc d'exiger le paiement de la contribution scolaire en argent.

Notons en passant que monsieur Emile Plamondon détient le record des années de service comme officier public de notre paroisse. Il fut secrétaire-trésorier durant 41 ans: son inaltérable jeunesse lui promet de le laisser plusieurs années encore au service de ses concitoyens.

### L'Aqueduc Perreault

La paroisse de St-Raymond n'avait encore à cette époque que cinquante ans; son organisation religieuse est complète, mais son organisation civile laisse encore à désirer: aucun service public contre l'incendie, aucun aqueduc. Cela nuisait au développement industriel de la place et n'assurait qu'une bien maigre protection en cas de feu. Le Conseil municipal, qui pouvait à peine équilibrer son budget, n'osait entreprendre des travaux publics de grande envergure. Il accorda cependant à monsieur Zéphirin Perreault, le 12 novembre 1887, la permission exclusive de construire un aqueduc, à condition de placer trois hydrans dans le centre du village. Cette permission comportait l'extraordinaire privilège d'une exemption de taxe pour trente ans.

Monsieur Perreault construisit un réservoir sur le coteau près de chez Michel Grégoire, pour emmagasiner les eaux et desservit les propriétaires du village par une conduite formée de tuyaux de bois. Ce service, qui apportait une grande amélioration à la population, fut vendu plus tard au docteur Homère Millot.

### Le Moulin de la Chûte

C'est vers cette époque que le développement économique de notre paroisse vit naître une nouvelle industrie qui assurera du travail et des revenus à la population besogneuse de notre paroisse. Le 12 février 1888, monsieur Eugène Mouliérat vendait à J. L. Jackson, "paper manufacturer" un terrain situé à la Chûte Panet, où était construit un *moulin à scie* et un *moulin à farine*, avec le "droit d'utiliser les eaux de la rivière Ste-Anne".

Au mois de mars suivant, demande fut faite au conseil municipal d'une exemption de taxe pour un "moulin de pulpe à Chûte Panet". On devait y construire une écluse et un moulin. L'année suivante, monsieur Moïse Brugère construisait un pont sur la rivière Ste-Anne, près du moulin nouveau.

Au mois de mai 1891, le moulin fut incendié. Monsieur Antoine Genois, entrepreneur, construisit un nouveau moulin de 90 pieds par 60, terminé le 15 janvier 1892.

Moulin, machineries et écluse furent ensuite vendus à Thomas Logan, de Windsor Mills, qui le revendit au bout de cinq ans, en avril 1897, à la Canada Paper Company.

Depuis sa fondation, ce moulin à pulpe a toujours donné du travail aux journaliers de St-Raymond, en temps de crise comme dans la prospérité; les ouvriers du moulin, les bûcherons et les entrepreneurs forestiers y trouvèrent d'ordinaire des revenus plus que satisfaisants. Le moulin prendra le nom de News Pulp & Paper, pour s'appeler de nos jours la "St-Raymond Paper Company". La Canada Paper vendit ses propriétés vers 1904 à la St-Raymond Paper Company, dont l'honorable Trefflé Berthiaume était le *Grand Manitou*. Cette compagnie construisit vers 1906 le moulin à papier qui existe encore aujourd'hui. Cette industrie est une des plus florissantes de la région et possède dans les limites de notre paroisse, comme sur les terres voisines de la Couronne, de grandes limites forestières, où se font chaque hiver de nombreux *chantiers*.

### Reconstruction du Pont

Toute la population rurale du nord de la rivière Ste-Anne n'avait que le Pont-Rouge de 1875 pour trouver accès au grand village et à la gare du chemin de fer. Ce pont nécessitait de continuelles réparations; ennuyé de ces dépenses répétées, le Conseil municipal demanda au Gouvernement, par l'entremise du député, Jules Tessier, des secours pécuniers pour la reconstruction du pont. Notre représentant provincial obtint les fonds nécessaires pour la construction d'un Pont de Fer, à condition de payer l'évaluation du pont en bois, estimé à \$1,740.00.

Le 21 janvier 1889, le vieux pont est vendu publiquement à l'enchère, à la porte de l'église, et adjugé au plus haut enchérisseur, monsieur James Nortorn, au prix fabuleux de \$46.00.

La Dominion Bridge construisit rapidement le nouveau pont, qui fut béni et inauguré solennellement le 15 octobre de la même année, avec un accompagnement obligato de discours de circonstances par le Premier Ministre, l'Honorable Honoré Mercier, (venu par train spécial conduit par monsieur Michel Marcoux), le Député, monsieur Jules Tessier et le Maire, Joseph Linteau. Le cadeau était remarquable et valait les nombreux applaudissements prodigués aux orateurs. On peut comprendre par ces derniers détails, que l'usage politique d'inaugurer un Pont par de grandes envolées oratoires ne date point d'hier!

### Fondation de Ste-Christine et St-Léonard

La paroisse de St-Raymond formait un territoire immense; la colonisation de ce territoire groupa la population en certaines régions plus fertiles, en les éloignant du village où se trouvait le centre des affaires; quand il fut possible de former des paroisses distinctes avec les groupements les plus éloignés et les plus nombreux, l'Archevêque de Québec, n'hésita point à multiplier les paroisses, afin d'assurer aux catholiques tous les secours religieux. C'est ainsi que fut fondée la paroisse de Ste-Catherine, le 26 août 1895, formée d'une partie de la paroisse de St-Raymond, de St-Basile et de Notre-Dame de Portneuf.

Deux ans plus tard, l'Evêque accordait l'érection canonique de la paroisse de St-Léonard de Port-Mauricie, le 14 décembre 1897. Cette nouvelle paroisse, située entre le Lac Simon et le sommet des côtes du Pont-Noir, comptait déjà 250 familles et pouvait se suffire à elle-même.

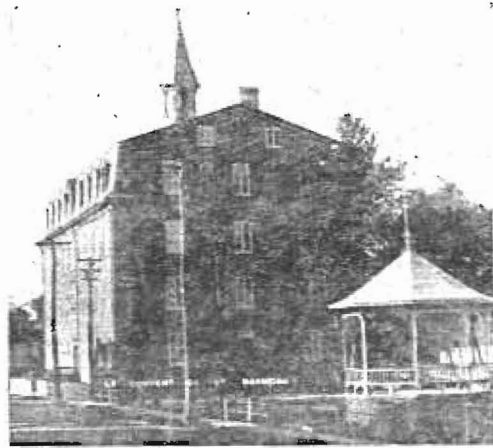
Pour ceux qui aiment les vieux noms, il est intéressant d'apprendre que les cinq concessions de St-Léonard, avant la fondation de cette paroisse, s'appelaient du nom étrange et baroque de Chapamanoine, nom déjà disparu, et qui était en train de se faire enterrer pour toujours. Nous n'osons pas commettre ce crime, même si nous n'avons pu trouver l'origine de ce vocable rare.

La paroisse-mère de St-Raymond se trouve donc morcelée en trois parties civilement et religieusement organisées. Le curé Bergeron, qui aimait tous ses paroissiens, n'a point vu partir ses enfants sans un serrement de cœur; mais il s'en consolera en songeant qu'ils auront une nouvelle église plus à portée de leur dévotion, et qu'ils reviendront souvent vers la paroisse-mère, qui restera jusqu'à nos jours le centre incontesté des activités commerciales et industrielles de la région. Dans son coin enchanteur, St-Raymond aimera d'un légitime orgueil à demeurer la *Reine des Laurentides*.

### Fondation du Couvent

L'abbé Bergeron constatant avec regret l'insuffisance du système scolaire pour une population aussi nombreuse que celle de notre paroisse, réussit après maintes démarches à assurer à la jeunesse écolière une nouvelle fondation qui devait lui fournir une instruction et une éducation vraiment remarquables.

Le 28 décembre 1894, la Fabrique signait un engagement avec les révérendes Sœurs de la Charité de Québec, en vertu duquel cette institution religieuse convenait de construire un couvent dans le village et d'assumer les responsabilités de l'enseignement primaire et de préparer même de futures institutrices. La première supérieure, la révérende Mère Marie de la Providence, vint le 21 août 1896 avec deux compagnes prendre possession de la nouvelle Maison. Deux jours après avait lieu la bénédiction du Couvent par



Le couvent, dirigé par les Soeurs de la Charité.

Mgr Louis-Nazaire Bégin. Monsieur l'abbé Walston Blais, ancien curé de la paroisse, célébra la première messe dans la chapelle des Sœurs le lendemain. Au mois de septembre de la même année, 215 enfants s'inscrivaient à la nouvelle institution.

Avec une charité vraiment apostolique, avec un dévouement inlassable et une fidélité de chaque instant et de chaque jour, les Religieuses de la Charité continuèrent jusqu'à nos jours leur œuvre d'enseignement et d'apostolat et méritent à juste titre l'admiration et la reconnaissance la plus entière de tous les citoyens de St-Raymond.

### Deux municipalités

La paroisse de St-Raymond fut une des premières à essayer de se gouverner par deux corps de Conseillers distincts: les cultivateurs et les gens du village avaient des besoins et des intérêts souvent divergeants. Une proclamation officielle sépara civilement le village de la paroisse au mois de décembre 1898. Désormais, Paroisse et Village conduiront séparément leurs propres affaires en marchant chacun de leur mieux vers leur propre destinée, tout en



Partie du village incendiée le 25 juin 1899.

conservant entre eux une amitié que rien ne pourra complètement séparer. Monsieur Napoléon Lafrance deviendra le premier Maire de la Municipalité du Village.

### L'Incendie de 1899

Le 25 juin 1899, les paroissiens de St-Raymond se préparaient à une grande procession de la St-Jean-Baptiste, lorsque le feu éclata au centre du village, dans la partie commerciale. Les flammes poussées par un léger vent du nord-ouest, se propageaient rapidement. Au bout de trois heures, 40 maisons étaient réduites en cendres, malgré l'arrivée par train spécial d'un détachement de la brigade de Québec. On réussit cependant avec l'aide précieuse des pompiers de la ville à sauver le Couvent d'une destruction complète.

Cette conflagration avait mis un grand nombre de familles sur le pavé. Elles furent encouragées dans leur épreuve par la sympathie agissante de la population; les administrateurs municipaux, dont la sagesse et l'énergie furent admirables, prirent sans tarder les mesures les plus urgentes et aidèrent même par des secours temporaires les plus éprouvés. Grâce au courage de toute la paroisse, l'incendie ne devait pas laisser de traces trop cuisantes. Bientôt s'élevèrent de nouvelles constructions en brique; trois mois après l'incendie un village neuf avait surgi des ruines. De-

puis cette date, il se fait à chaque fête de l'Assomption une grande procession de la Sainte-Vierge dans ce qu'on appelle *le carré*, pour assurer désormais la protection de Marie sur cette partie du village si rudement éprouvée.

La leçon avait été dure pour la municipalité, qui décida l'achat d'une pompe à incendie et la formation d'un corps de vingt pompiers volontaires soumis à des exercices réguliers et prêts à répondre au premier appel du tocsin.

### Première Banque à St-Raymond

L'incendie et la reconstruction avaient provoqué de considérables mouvements d'argent, conséquences des prêts et des contrats d'entreprises; c'est alors que s'ouvrit dans notre paroisse la première Banque appelée "Peoples Bank of Halifax". Cette Banque sera plus tard absorbée par la Banque de Montréal qui cédera elle-même la place à la Banque d'Hochelega.

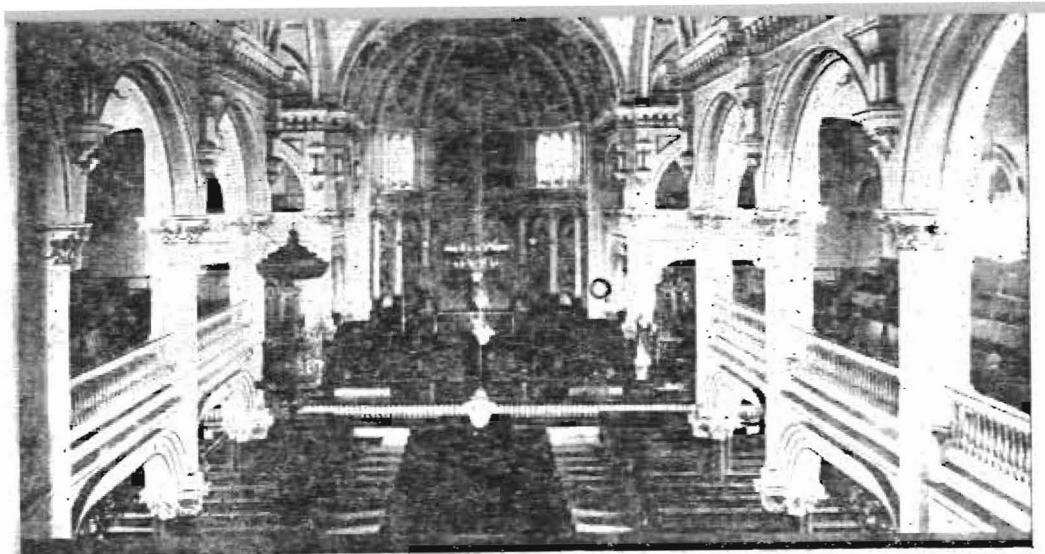
La première succursale de la Banque Nationale fut ouverte à St-Raymond le 12 juin 1906; elle eut comme premier gérant monsieur R.-A. Bradley; son gérant actuel est monsieur J.-A. Lauzier, assisté de plusieurs employés, qui, sous sa direction, font ensemble de notre succursale bancaire une des plus importantes de la région.

### Reconstruction de l'Eglise

L'ancienne église, érigée en 1858, après l'incendie de la première chapelle, réclamait de grandes réparations. Comme on l'avait construite un peu à la hâte et sans plan d'architecte, elle contenait des défauts irréparables, qui rendaient sa restauration impossible; elle était d'ailleurs trop petite pour recevoir la population sans cesse croissante. Il fallait reconstruire.

Une grande *assemblée de paroisse*, tenue à la fin de l'été 1899, décide la construction d'un nouveau temple de 180 pieds par 80, avec sacristie du côté nord du Chœur, selon les plans de l'architecte Tanguay.

Mais une grande déception attendait alors les paroissiens.



L'intérieur de l'église de St-Raymond.

Leur pasteur, l'abbé Bergeron, qui avait présidé à la restauration spirituelle de la paroisse et avait prodigué son dévouement aux âmes pendant dix-huit ans, est nommé à la cure de St-Gervais. Ses œuvres et ses vertus lui avaient conquis l'estime filiale de tous ses paroissiens. Ce n'était pas sans de profonds regrets qu'on le voyait partir, mais on devait avoir la consolation de le voir revenir mourir dans la paroisse, qu'il devait continuer à édifier de ses vertus jusqu'à sa dernière heure.

### Les Moulins à Scie de la Paroisse

Avant de changer de siècle et de vous raconter les principaux faits de notre petite histoire, sous la direction spirituelle d'un nouveau Curé, nous croyons intéresser les paroissiens en leur donnant ici un aperçu de l'activité forestière, qui fut toujours une des grandes ressources pour les travailleurs de St-Raymond.

Durant cette première période de notre existence paroissiale, on comprit assez tôt les revenus que le bois pouvait apporter. Rapidement des scieries se construisent dans presque tous les rangs, offrant aux cultivateurs comme aux ouvriers de la forêt un travail continu et rémunérateur. Voici la liste des principaux *moulins à scie* distribués sur les bords de nos rivières: Les *Moulins* de: Michel Déry, rang Ste-Croix, sur la rivière Mauvaise; Révérend P.-J. Bédard, rang Petit Saguenay, sur la rivière Bédard;

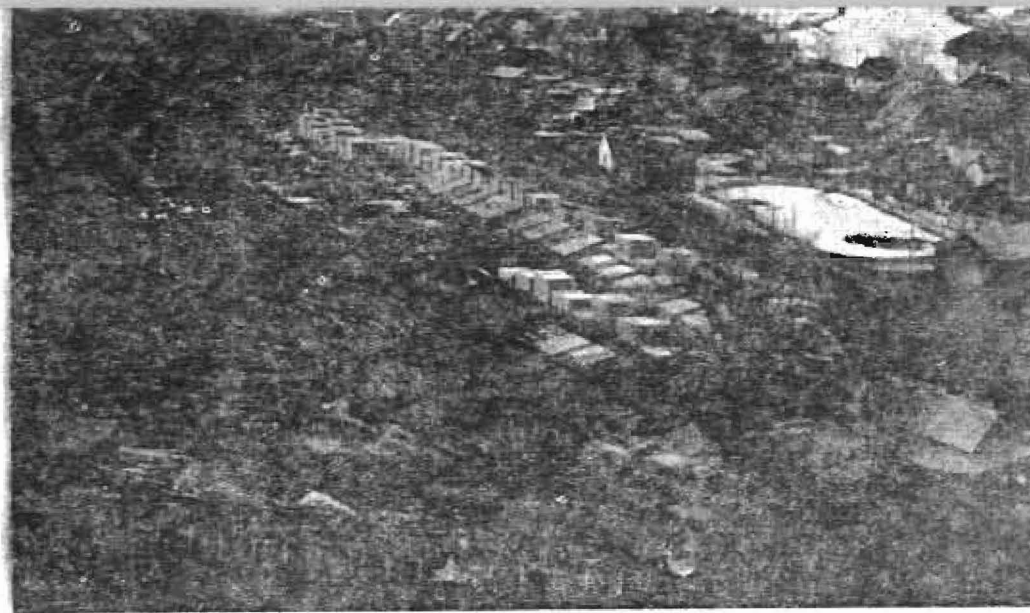


Charles Déry, rang Gosford, à la décharge du Lac à l'Épinette;  
 Pierre Déry, rang Gosford, sur la terre de Maurice Déry;  
 Joseph Gagnon, rang du Lac Sept-Iles, sur la rivière Portneuf;  
 Abraham Cantin, rang St-Mathias;  
 Antoine Alain, sur la rivière Ste-Anne, terre de Michel Grégoire;  
 Pierre Duplain, à l'extrémité ouest du village (Pierre Jobin);  
 John Bornais, au village, sur la propriété Arthur Rochette;  
 Napoléon Genois, sur la rue St-Louis, (moulin Readman);  
 Elisée Pagé, sur la rue St-Cyrille;  
 Joseph Légaré, sur la rue de la station, (Amédée Martel);  
 Johnny Robitaille, rang Notre-Dame, (terre Ignace Plamondon),  
 François Demers, sur le rang du Nord, (terre Alexandre Beaumont);  
 Pierre Girard, au nord de la Rivière, (au pied des côtes);  
 M. Season, moulin des Irlandais, à Bourg-Louis;  
 Augustin et Moïse Martel, dans la Grande Ligne;  
 Louis Leclerc, sur la rivière Portneuf, près du pont P. Dompierre;  
 Napoléon Genois, sur la rivière Ste-Anne, à proximité du pont du  
 Chemin de Fer;  
 Napoléon Piché, sur le chemin de Kennedy;  
 Xavier Voyer, au Petit Saguenay.

Ces vingt-et-un moulins, qui étaient des entreprises privées, ont peu à peu disparu, soit pour faire place aux grandes compagnies, soit pour passer en d'autres mains et se laisser volontiers moderniser. On compte encore les moulins de MM. Adélar Moisan, Rosaire Robitaille, Xavier Voyer, Amédée Martel et Antoine Côte.

La plus importante de ces anciennes entreprises était celle de Napoléon Piché. Son moulin, construit en 1890, fut vendu ensuite à Harry Atkinson puis à Harold Kennedy; une centaine d'ouvriers y avaient de l'emploi jusqu'en 1927, alors qu'il fut vendu à Menjobagues Lumber Co., et démolit deux ans plus tard.

La plupart des moulins à scie de cette première époque étaient de mécanisme ingénieux mais assez primitif; on connaissait alors l'usage de la scie circulaire, mais elle n'était pas à portée de toutes les bourses. Les billes de bois s'avançaient très lentement vers



Moulin à scie et cour à bois de M. Adélar Moisan.

les dents d'une scie de long, fixée à un brancard qui se balançait de haut en bas au moyen d'une bielle actionnée par une roue à palettes; ce procédé était très lent et laissait au scieur le temps de regarder passer les voitures et de *prendre une jasette* avec les amis qui venaient faire un tour au moulin. On dira plus tard avec un petit sourire d'ironie que "le père Louis Leclerc avait le temps d'aller faire ses semences entre deux traits de scie".

Avant de clore ce chapitre, nous avons le devoir de remercier ceux à qui nous devons nos renseignements sur les activités civiles de notre paroisse. Les registres municipaux de la paroisse, depuis sa fondation jusqu'à 1872, ont été détruits par le feu; c'est donc de vive voix que nous avons recueilli tous les principaux détails comme les renseignements les plus importants concernant la municipalité. Nos informateurs bienveillants ont été messieurs Homé Déry, Pierre-John Duplain, Emile-L. Plamondon, Arthur Paquet, Jos-E. Savary et Théophile Cantin. Grâce à eux nous avons pu vérifier ou apprendre du tout au tout une foule de faits intéressants, parmi lesquels nous avons puisé pour rédiger ces notes historiques. Que ces vénérables vieillards daignent accepter l'expression sincère de nos plus chaleureux remerciements.

Rappelons en passant que les deux plus proches descendants

des tout premiers colons de St-Raymond sont monsieur Homède Déry, petit-fils de Ignace-Pierre Déry et monsieur John Duplain, petit-fils de Pierre Duplain.



## CHAPITRE SIXIÈME

### RÉVÉREND JOSEPH-ARTHUR ROY

1899-1904

#### Essai sur la mentalité paroissiale

Il est assez difficile pour un narrateur sans expérience d'écrire les évolutions rapides d'une paroisse qui progresse sans s'arrêter. Mais nous croyons nécessaire, pour l'information de l'histoire, de tenter la description sommaire de la mentalité paroissiale.

Cette paroisse est séparée des autres par la configuration même de son sol, enclavée qu'elle est entre des montagnes, qui la protègent et lui permettent de conserver jalousement ses plus profondes traditions.

Paroisse bâtie sur les sacrifices et les épreuves sans nombre de ses fondateurs, elle garde invinciblement sa considération et son amitié pour ceux qui ont poussé sur sa terre et manifeste spontanément une certaine défiance, un peu de mépris pour ceux qu'on appelle ici des étrangers, des importés. Un jeune peuple est justement fier de ses rudés origines et de l'héroïsme propre à ses ancêtres; il n'est pas surprenant qu'il garde une résistance incorrigible à toute infiltration extérieure et une crainte instinctive de voir son pays envahi et conquis par ce qu'il croit être des réfugiés.

Cependant, une paroisse naissante, c'est comme un jardin neuf; sur les plates-bandes ou les carrés du nouveau jardin, il y a toujours place pour quelques fleurs hétérogènes, pour des plants vigoureux venus d'ailleurs, sans que le jardinier ait à craindre

que ces nouvelles pousses accaparent tout l'humus d'un sol fécond. Il y a des essences faciles d'acclimatation, qui ne peuvent que donner au jardin un charme particulier et compléter l'harmonie de ses fleurs et de son parfum. Au lieu d'épuiser le sol comme des parasites, ces plantes venues d'autres jardins prennent de nouvelles racines dans une terre qui leur convient à merveille, poussent de leur mieux, sans nuire aux fleurs voisines, finissent par se faire admettre sur la plate-bande par les fleurs indigènes, ne manquent pas de répandre un parfum bienfaisant qui se combine harmonieusement avec celui des autres fleurs pour faire de tout le parterre la joie des jardiniers, le paradis des oiseaux-mouches et l'admiration des propriétaires.

Ainsi en est-il de notre paroisse; ceux qui ont pénétré pacifiquement nos frontières ont fini, en donnant le meilleur d'eux-mêmes, par se faire admettre et aimer des naturels du pays et ont enrichi de leur dévouement et de leurs œuvres notre vie paroissiale.

Nos familles paroissiales ont conservé, surtout dans les rangs, mais aussi dans le village, plus moderne pourtant, les meilleures traditions canadiennes-françaises enracinées ici par leurs ancêtres.

On remarque d'abord un grand amour de sol de la petite patrie, une adoration fervente pour la grande forêt, qui appelle chaque hiver nos bûcherons vers son dur travail, un attrait irrésistible vers le calme reposant de nos grands lacs, une prédilection marquée pour les sports robustes et délicats de la chasse et de la pêche, voire même du braconnage.

Dans leur manière de vivre, nos co-paroissiens ont gardé des ancêtres cette simplicité de coutumes, cette bonté accueillante qui font le charme de l'hospitalité canadienne, cette fraternité du bon voisinage, qui pousse chacun à rendre service à ses voisins, une fierté légitime pour les choses de la paroisse, un respect pieux de tout ce qui vient des ancêtres.

Dans la vie religieuse, une des caractéristiques de nos gens c'est la fidélité remarquable au *culte des Morts*, qui passe de génération en génération comme un héritage dont on garde scrupuleusement la richesse; une piété simple et de foi robuste, qui ne connaît pas le respect humain; le culte respectueux pour la *Croix*

du Chemin, autour de laquelle, dans chaque rang, se groupent durant la belle saison les familles voisines pour la *prière du soir*.

A côté de si belles vertus, il peut pousser des défauts, qui, sans mériter l'approbation d'une conscience droite et délicate, font mieux ressortir encore les qualités foncières de nos familles les plus fidèles aux vertus léguées par les ancêtres. On reconnaît même les familles les plus attachées à leurs aïeux, par le soin qu'elles ont de perpétuer les vertus de la race. Mais puisqu'il y a des défauts chez les paroissiens de St-Raymond, avouons-les avec franchise. On y trouve parfois un orgueil trop souvent méprisant pour l'étranger, un besoin irrésistible de luttes politiques, un amour un peu exagéré pour les danses canadiennes; chez pas mal de gens, un faible assez prononcé pour les libations généreuses. Heureusement que la foi profonde héritée des anciens vient corriger autant que faire se peut ce qu'il y a de pas assez chrétien dans nos habitudes paroissiales.

Espérons que nos fêtes du centenaire feront réfléchir tous les paroissiens, qui aimeront aller chercher dans la simplicité de vie, dans le courage héroïque, dans les vertus solides des fondateurs de St-Raymond les exemples d'une vie chrétienne et généreuse, qui préparera pour cent autres années le bonheur de notre vie paroissiale.

### Construction de l'Eglise actuelle

L'abbé Joseph-Arthur Roy arriva à St-Raymond le premier octobre 1899; il assumait la lourde charge de veiller à la construction de l'église, dont les travaux avaient été confiés à monsieur Elisée Pagé. Le nouveau Curé avait une belle expérience acquise dans les paroisses de St-Etienne de Lauzon et St-Elzéar de Beauve. Son voyage en Europe avait agrandi le champ de ses connaissances. La population était heureuse que la Providence leur envoie un homme d'un grand sens surnaturel et dont le talent leur assurait le succès d'une entreprise aussi importante que la construction d'un nouveau temple.

A son arrivée, les fondations de la nouvelle église étaient déjà commencées; le Curé, assisté de monsieur Arthur Paquet,



veilla avec soin sur les travaux, encourageant les ouvriers, stimulant l'ardeur de tous, sans omettre les bienfaits de son ministère sacerdotal. Le 26 août 1900, Mgr Louis-Nazaire Bégin, Archevêque de Québec, bénissait la pierre angulaire. Et rapidement les murs élevèrent leurs rangs de granit provenant des carrières de Rivière-à-Pierre.

Nous nous dispenserons d'apprécier la valeur artistique de la nouvelle église, laissant ce soin à de plus habiles; le nouveau temple est en tout cas d'apparence majestueuse et répond aux besoins de la population. Les travaux d'intérieur furent confiés à monsieur Elisée Pagé, qui suivait plans et devis de l'architecte Georges Bussières. Malgré ses imperfections de style, notre temple paroissial peut rivaliser avantageusement avec les grandes églises construites à cette époque.

Pour assurer aux paroissiens les offices religieux durant la construction de l'église, bâtie sur une partie de l'ancien temple démoli, on avait construit une chapelle temporaire, où "le Saint-Sacrement a été transporté de la sacristie de la vieille église à la chapelle temporaire, escorté de la fanfare de St-Raymond".

### La Lumière Electrique

Au commencement du siècle, notre village fut d'abord éclairé durant la nuit par les rayons de la lune, ensuite par des fanaux à l'huile. Dix-huit fanaux distribuaient ce qu'ils pouvaient de clarté dans nos rues principales, clignaient de l'œil aux passants en allongeant à leurs pieds une ombre mouvante qui les accompagnait en tournant autour des promeneurs. L'entretien de ces lumières primitives était accordé à un citoyen par contrat; la dernière année où l'on usa de cette forme d'éclairage, l'entreprise fut donnée au prix de \$149.00 "pour le nettoyage, l'allumage et la fourniture de l'huile de charbon à dix-huit lampes pendant deux cents nuits de la *brunante* à onze heures du soir".

Mais le village de St-Raymond, désireux de progrès et d'amélioration, n'hésita pas à suivre l'exemple des grandes villes. Le Conseil municipal accorde à monsieur Charles Julien de Pont-Rouge certaines faveurs pour la construction d'un pouvoir électrique sur le Bras-du-Nord de la rivière Ste-Anne, à cet endroit que tous connaissent et qu'on appellera "La Lumière". Monsieur Julien devait poser dans le village cinquante lumières au prix de huit piastres par année chacune. Ce pouvoir électrique assura aussi l'éclairage à domicile. Toutefois, le pouvoir n'avait aucune garantie de permanence; l'écluse du Bras-du-Nord subissait des dommages à chaque *coup d'eau*, de sorte que le service devint bientôt fort irrégulier. Après de fréquentes protestations, le Conseil, pour mettre fin aux difficultés avec le propriétaire, acheta son pouvoir électrique en mai 1914.

C'était un commencement d'étatisation. La Municipalité opérera cette petite usine durant dix années; mais ennuyée d'y faire de constantes réparations, elle vendit son pouvoir en 1924 à la North Shore Power, qui commençait alors à préparer le contrôle des pouvoirs électriques.

### La Chapelle du Petit Saguenay

Nous avons constaté plus haut que la colonisation du Petit Saguenay n'avait pas été un succès; la plupart des colons Irlandais qui s'étaient établis dans cette partie de la paroisse avaient abandonné *la ferme*. La chapelle se trouvait donc passablement éloignée des autres colons, les Canadiens, qui s'étaient fixés au commencement du rang. Monsieur Joseph-Xavier Voyer fit "don à la Fabrique d'un terrain de 75 pieds par 65" pour assurer un nouveau site à la chapelle; monsieur le Curé Roy la fit transporter à cet endroit au cours de l'été 1904. C'est là que depuis cette date les habitants du Petit Saguenay vont à la messe, quand les prêtres de la cure vont leur faire la mission. Depuis l'automobile et les facilités de communication modernes, les saguenéens n'ont que rarement la mission et viennent faire leurs dévotions à l'église paroissiale.

### Construction de l'Hôtel-de-Ville

Les activités paroissiales étaient nombreuses; cependant le Conseil municipal n'avait aucun endroit public pour ses délibérations; il tenait ses séances chez monsieur Elisée Pagé; la Cour des Commissaires se tenait à domicile, faute de salle publique où l'on pouvait rendre la justice; la brigade du feu ne possédait qu'un petit hangar pour son outillage; l'importance de notre village exigeait un local public convenable. Le Conseil accorde donc à monsieur Sigefroi Matte le contrat pour la construction d'un Hôtel-de-Ville avec tour, au prix de \$2,100.00. Le 7 décembre 1903, le Conseil municipal inaugurerait la nouvelle construction en y tenant sa première séance. L'année suivante, on acheta une cloche de 2,000 livres, qui, placée au sommet de la tour, sonnera le tocsin pour appeler les pompiers volontaires . . . en attendant de servir peut-être pour avertir la population d'un prochain bombardement aérien!

En 1909, monsieur Ferdinand Pagé agrandira l'Hôtel-de-Ville de manière à fournir un logement convenable au gardien, une salle spacieuse pour les réceptions et séances publiques, un large bureau pour le secrétaire de la Municipalité.



## CHAPITRE SEPTIÈME

## LE RÉVÉREND MAXIME-I. FILLION

1904-1926

Le 20 octobre 1904, monsieur l'abbé J.-A. Roy quittait la cure de St-Raymond. Il avait présidé à la construction de l'église et avait dépensé son zèle à la sanctification des âmes comme au soin de loger convenablement le bon Dieu dans une paroisse déjà très populeuse. Il a conservé l'estime de ses paroissiens et aimera lui-même à revoir de temps à autre ses ouailles; le bon Dieu doit lui adresser chaque jour depuis 1901 des bénédictions spéciales chaque fois que se célèbre la messe dans le magnifique sanctuaire qu'il lui a élevé.

Son successeur, l'abbé Maxime-I. Fillion, présidera aux destinées paroissiales durant vingt-deux ans. Dès son arrivée, le nouveau Curé s'attira l'affection de tous ses enfants par ses grandes qualités d'âmes, par son zèle surnaturel, par sa grande sagesse et son amour paternel de tous, des plus jeunes jusqu'aux plus âgés.

## La Campagne de Tempérance

Après avoir étudié ses paroissiens, après avoir découvert les grandes qualités et les faiblesses de son nouveau troupeau, l'abbé Fillion entreprit avec un courage, une sagesse, une délicatesse de procédés qu'enrichissait son zèle des âmes, une grande campagne de tempérance. La société de l'Abstinence totale, fondée en 1844 par le Curé Robson, avait perdu son influence. Les travaux de construction du fameux *Chemin de Fer*, comme le penchant de certains paroissiens pour le *brevage*, une licence d'hôtelier qui permettait la vente de la boisson, tous ces facteurs avaient contribué à rendre fort inquiétant pour l'esprit chrétien et la paix paroissiale le fléau de l'alcoolisme.

Le Curé, voyant le malheur qui menaçait les âmes comme les corps, entreprit la guérison de la maladie. Il invita d'abord le

Révérénd Père Etienne Gauvreau, dominicain, à prêcher une grande retraite aux paroissiens. Il profita de cette prédication, qui obtint un merveilleux succès, pour rétablir dans la paroisse la Société de Tempérance. Avec un tact et un doigté digne de ses hautes qualités, l'abbé Fillion réussit à convaincre tous les citoyens que la tempérance ne saurait apporter de bons fruits si ne disparaissait point la licence qui permettait la vente des boissons et offrait une occasion perpétuelle aux libations et aux désordres. Son esprit surnaturel et son habileté jointes ensemble remportèrent la victoire: la licence d'hôtel disparut enfin, sans qu'aucun citoyen ne s'en soit porté plus mal, bien au contraire.

## Le Pèlerinage de Martin Laplanche

*Voici une légende sur la tempérance à St-Raymond; elle a été recueillie par un enfant de la paroisse.*

De Portneuf à Chicoutimi, jusqu'à Batiscan et même aux Trois-Rivières, tout le monde connaissait Martin Laplanche, le forgeron de St-Raymond. Sa réputation était si bien établie et si répandue qu'une fois même, pour un cas difficile, on l'avait demandé à Berthier, quasiment à Montréal.

C'est que c'était un fameux forgeron ce Martin Laplanche. Haut de six pieds et large en proportion, il était d'une force prodigieuse: l'exploit du maréchal de Saxe brisant un fer à cheval avec ses mains n'était qu'un jeu pour notre homme, et, lorsque son marteau frappait sur l'enclume la pièce de métal rougie, les étincelles jaillissaient innombrables, s'envolaient à travers la forge, tourbillonnant autour du forgeron, éclairant d'une lueur rougeâtre sa grosse figure barbue, qui prenait alors un aspect diabolique si effrayant, que l'apprenti, Henri Tremblay, le considérait avec effroi, et, dans l'ombre, se signait dévotement.

Là où Martin excellait, c'était à ferrer les chevaux. Pour cela il n'avait pas son pareil. Quand on lui amenait une bête difficile, il vous avait une façon de lui passer tranquillement la main sur le dos, du garot à la croupe, puis, tout d'un coup, de lui saisir la patte de derrière, qu'il assujettissait sous son bras, et appuyait le sabot sur son genou légèrement replié, si vite et si solidement, que

l'animal s'en rendait à peine compte et, sentant que toute résistance était inutile, prenait le parti de se laisser faire. Pendant ce temps, en un tour de main, notre maréchal avait rogné et paré le pied, posé le fer brûlant sur la corne qui fumait, frappé, retourné et rivé ses six clous; lorsque le cheval rétif libéré, posait le pied à terre et se préparait à repousser une nouvelle tentative, l'opération était achevée.

Avec cela, Martin était honnête, généreux, serviable en toute occasion. Se contentant d'un bénéfice modeste et toujours prêt à aider quiconque avait besoin de lui, car jamais un voyageur ne s'arrêtait chez lui sans être hébergé; jamais un mendiant ne lui tendait la main, sans qu'il y mit une aumône; jamais un cultivateur, un bûcheron, un défricheur dans l'embarras ne s'adressait à Martin, sans en obtenir aussitôt le secours et l'assistance.

Le seul défaut du forgeron, mais un gros défaut par exemple, c'était les "*Petits Coups*" (et même les gros) qu'il prenait de temps à autre et qui lui faisaient faire des sottises, qu'il regrettait ensuite. Lorsqu'il avait ainsi trop longuement causé avec les flacons, il commençait par chanter à tue-tête, puis il devenait irritable, bousculait son apprenti, abandonnait son ouvrage et cherchait querelle à sa femme. Pour un rien, alors, il entrait en des colères terribles, brisait tout le ménage et ne se calmait que lorsqu'après avoir bu de nouveau, il finissait par s'effondrer, endormi pour de longues heures. Au réveil, dégrisé et tout honteux, il allait, tête basse, reprendre ses outils, se jurant de ne pas recommencer. Mais . . . cette belle résolution, prise souvent, n'avait jamais été tenue longtemps.

Or, un jour, le diable en personne passa par St-Raymond.

Il faut vous dire que dans ce temps-là, St-Raymond n'était pas la coquette petite ville qui se mire aujourd'hui dans la rivière Ste-Anne, la localité toute moderne qui possède des manufactures, des garages et des organisations de toutes sortes; il s'en fallait même de beaucoup . . . C'était un petit groupe de maisons bâties à même la forêt et en train de s'y tailler un domaine aux dépens des épinettes et des sapins. Donc le diable un certain jour passa par là. A dire vrai, je me demande ce que le vilain avait à roder dans le bois. Songeait-il à transformer en papier

tous ces arbres, pour faire des journaux dont il pourrait se servir pour sa méchante besogne? C'est bien possible; toujours est-il que, monté sur un cheval noir, messire Satan sortit du bois et s'en vint regarder, du haut du Cap-Rond, la rivière. Justement ce jour-là Martin avait quelque peu oublié ses bonnes résolutions et chantait à pleine voix. Le diable, qui a l'oreille fine, l'entendit.

Oh! Oh! dit-il, je connais cette voix . . . C'est mon ami Martin Laplanche qui s'est encore grisé. J'arrive à point pour le cueillir et l'emmenner dans mon royaume. Qu'en penses-tu camarade, ajouta-t-il, en frappant sur l'enclume de son cheval?

Le camarade interpellé dressa les oreilles et hennit de satisfaction, car, en sa qualité de monture du diable, il était passablement endiablé, si même il n'était pas diable tout-à-fait . . .

C'est bien, reprit Lucifer, je vais te laisser chez lui, en lui recommandant de te ferrer; tu trouveras bien le moyen de lui administrer un bon coup de pied ou une ruade qui l'expédie "*Ad Patres*".

Comme il est en boisson, il va sans doute se fâcher, blasphémer; ainsi il sera à nous.

Un nouveau hennissement fut la réponse et le coursier infernal se lança en avant. Il ne prit pas le temps de faire un détour pour descendre la falaise. En trois ou quatre foulées gigantesques, il franchit le cap, atteignit la forge d'où le chant de Martin, scandé par les coups de marteau sur l'enclume, sortait de plus en plus sonore.

Le diable ayant pris l'aspect d'un voyageur ordinaire, Laplanche n'y prit pas autrement garde, lorsqu'il s'arrêta devant sa boutique. Il s'avança sur le seuil, et, en connaisseur, se mit à regarder le cheval. De son côté, le cheval regardait aussi Laplanche d'un œil luisant, qui ne disait rien de bon.

—C'est bien Martin Laplanche qu'on te nomme, l'ami? fit Satan.

—Oui, c'est moi.

—Ta renommée comme maréchal-ferrant est venue jusqu'à moi. C'est pourquoi je t'ai amené mon cheval, car personne n'a pu encore en venir à bout; je désire faire un long voyage. Je vais

te le laisser quelque temps. Prends-en bien soin et à mon retour tu seras bien payé.

Là-dessus, messire Satan fit un signe d'intelligence à son acolyte à quatre pattes . . . et Martin, lui, l'esprit un peu embrouillé par la boisson, mais repris par la conscience de son métier, avait déjà attaché la bête et préparé les fers, convaincu qu'il aurait raison de ce cheval comme de tous les autres.

Toute la journée il y travailla, suant, soufflant, peinant; il y mit toute sa vigueur et toute son adresse: peine perdue . . . Tout ce qu'il put faire ce fut d'éviter les ruades que la bête maudite lui décochait à toute minute. Quand la nuit vint, il était rendu à bout. Il mit le cheval à l'écurie, lui donna de l'avoine, puis, avant de rentrer à la maison, il s'assit dans la paille, et, pour se donner des forces, reprit l'entretien avec sa bouteille. Il fit si bien que peu après, il dormait profondément. Alors le grand saint Martin, son patron et un peu son compatriote, car les grands parents de Laplanche étaient venus du pays de Tourraine, le grand saint Martin eut pitié de son protégé.

Il lui apparut en songe, et, après lui avoir fait solennellement promettre de ne plus boire, le prévint de ce qui se tramait contre lui . . .

La fraîcheur du matin et les premiers rayons du jour réveillèrent Martin, toujours dans la paille; il se leva, regarda autour de lui, et, apercevant le cheval noir, se rappela tout à la fois son aventure de la veille et le songe de la nuit.

Il renouvela sa résolution de ne plus boire et décida de consacrer cette promesse par un pèleriage à la bonne Sainte-Anne. En même temps il y eut l'idée d'un bon tour à jouer au démon et se prit à rire silencieusement dans sa barbe.

D'abord il fallait ferrer le cheval. Ça c'était une affaire d'amour-propre professionnel; Laplanche ne transigeait pas sur ce chapitre. Toujours avec son sourire énigmatique le forgeron prit les quatre fers préparés la veille; rentrant chez lui, il les arrosa d'eau bénite. Sa femme le vit faire et le crut encore un peu ivre. Le cheval de son côté le crut aussi, car, en retournant à la forge, Martin voulut lui donner le change, et se mit à chanter plus fort que jamais. Tout en chantant, il prépara l'animal, puis, erac . . .

lui saisit un pied, puis l'autre, puis un troisième, si bien qu'en un rien de temps les quatre pieds furent ferrés. La mauvaise bête eut beau se débattre, ruer, chercher à mordre, elle dut en passer par là; lorsque le maréchal rangea ses outils, les quatre fers étaient solidement posés.

Ce premier succès obtenu, le buveur repentant se mit en devoir d'accomplir son vœu et d'aller au sanctuaire de la bonne Sainte-Anne, renouveler la promesse définitive de ne plus toucher à la boisson. Mais c'était là son idée et son projet de vengeance: il prétendait s'y faire porter par le diable. Il sangla fortement le cheval avec une selle à lui, passa également une autre bride dont il vérifia le mors, laissant à dessein la selle et la bride de Bézébuth qui pouvaient bien être ensorcelées (sait-on jamais), monta à cheval et partit à froid de train.

Jusqu'à Québec, tout alla bien. Le diable ferré ne se doutait pas de l'endroit où on le menait et pensait qu'il s'agissait encore d'aller boire; aussi dévorait-il l'espace. Bourg-Louis, Sainte-Catherine, Valcartier, Saint-Michel furent dépassés en peu de temps, les gens de Lorette voyaient les étincelles jaillir à chaque foulée du coursier infernal; sans doute les fers bénits brûlaient les sabots de la bête, qui accélérât toujours son galop échevelé; à Charlesbourg, c'est à peine si on vit passer un tourbillon de poussière.

Mais alors, cela changea de gamme. En approchant de Québec, comme on apercevait déjà dans le soleil les bastions de la citadelle au delà de la rivière Saint-Charles, Martin, qui riait de plus en plus, imprima de la guide une direction à gauche, vers Beauport. Le cheval noir hésita, mais le mors appuyait ferme sur les barres: il fallut obéir; à Beauport il commença à renâcler; à Saint-Grégoire il n'avancait plus qu'à coup d'éperons; mais lorsque, d'un bond vertigineux, le Sault-Montmorency fut franchi, la lutte s'engagea, opiniâtre, entre Martin, qui voulait avancer vers Sainte-Anne et l'animal, qui ne voulait pas. Celui-ci se cabrait, ruait, faisait des écarts brusques, des volte-faces rapides, cherchant à désarçonner son cavalier, qui tenait bon et riait toujours. Devant l'église de l'Ange-Gardien, il eut un saut de mouton si violent, que notre pèlerin crut vider les étriers: il reprit pourtant bien vite son aplomb et poursuivit sa route. Au Château-Richer, les

yeux du cheval flamboyaient et de ses naseaux s'échappait une vapeur sanglante. A la Rivière-au-Chiens, les plaies faites à ses flanes par les éperons se prolongeaient en une trainée de sang qui coulait à goutte sur le chemin.

Il ne galopait plus, il ne trottait, ni même ne marchait régulièrement; mais il se débattait sans cesse, tournait sur lui-même, et, moitié avançant, moitié reculant, il était contraint par l'obstiné forgeron de progresser vers le Saneuaire.

On finit par l'atteindre; avant d'aller faire ses dévotions, Martin força l'animal épuisé et tremblant à se mettre à genoux en face de la porte de l'église. Ensuite il se jeta de côté, pour éviter une dernière ruade et lâcha le cheval, qui détala en trombe. On ne l'a jamais plus revu, bien que des gens de St-Raymond prétendent avoir aperçu, au sommet du Cap-Rond, deux oreilles pointées vers la forge de Martin Laplanche, comme pour écouter s'il chantait encore.

Martin Laplanche n'a plus chanté qu'à l'église; à son atelier, il fredonnait parfois, mais de gaieté; jamais plus il ne prit une goutte de boisson, depuis le jour où il fit un pèlerinage à la bonne Sainte-Anne sur le dos d'un diable.

### Le Nouveau Cimetière

Le vieux cimetière de St-Raymond, situé à l'arrière de l'église, était rempli et n'offrait plus d'espace libre. D'autre part, quand on proposa la construction du Couvent, l'hygiène publique fit de graves objections, à cause de la proximité du cimetière, qui se trouvait voisin de la cour des élèves. Il fallait donc un cimetière plus vaste et plus à l'écart, qui puisse assurer aux morts le respect mérité et aux vivants une protection parfaite.

On délibéra longuement pour trouver un nouveau site; devait-on monter le cimetière au-dessus de la *Côte Joyeuse*, le placer vers le sud-est du village, ou sur la route du Pont-Noir? On résolut finalement de placer le *Champ des Morts* en dehors du village Ste-Marie, pour éviter, surtout en hiver, les ennuis de la fameuse Côte Joyeuse, qui n'avait pas encore amélioré à cette époque la "raideur" tortueuse de sa longue ascension.

Le nouveau cimetière fut béni le premier septembre 1907 par Mgr François-Xavier Faguy, curé de Notre-Dame de Québec. On construira plus tard au milieu du cimetière une chapelle mortuaire, à l'aide de généreuses corvées; ce petit sanctuaire des morts sera béni par Mgr Paul-Eugène Roy, le 23 juillet 1916. C'est dans cette petite chapelle que seront désormais récitées les prières de l'Église avant l'inhumation et que sera chantée, durant les beaux jours de l'été et de l'automne, une messe hebdomadaire pour *les défunts du Cimetière*.

Devant cette chapelle ont été érigées de magnifiques croix de pierre, grâce à la générosité pieuse de chacun des Rangs de la paroisse et des particuliers du village. Quand le temps le permet, les fidèles dévoués à leurs morts s'y rendent en procession chaque dimanche après-midi, en récitant le rosaire; arrivé au cimetière, le cortège offre aux défunts un émouvant *Chemin de Croix* public, en parcourant les stations élevées par les citoyens de St-Raymond à ceux qui dorment leur dernier sommeil. Puissent les descendants de ceux qui forment dans le Champ des Morts une nouvelle paroisse silencieuse, continuer à leurs chers défunts le culte vraiment émouvant qui constitue une de leurs plus belles traditions paroissiales.

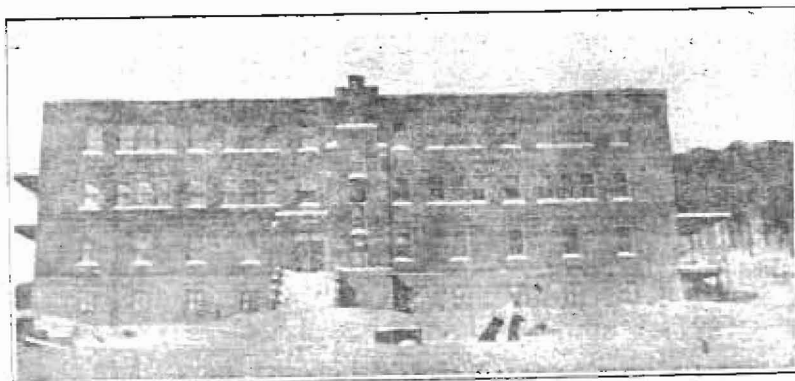
### Le Lac Sergent

Situé à une dizaine de milles de notre grand village, le Lac Sergent compte déjà à cette époque de nombreux établissements et quelques résidences d'été, où les citoyens viennent goûter le calme et la paix sur les bords enchanteurs des eaux tranquilles. Cet endroit pittoresque ne manque pas d'attirer, durant la belle saison, de nombreux touristes, heureux de passer au milieu d'une magnifique nature leurs rapides vacances.

Mais les habitants de cette riante colonie ne pouvaient pas facilement accomplir leurs devoirs religieux à cause de la distance et du mauvais état des routes. Ils obtinrent la permission de construire une chapelle, bénite le 28 juin 1908, où des Pères Franciscains, des Oblats et des Pères du Sacré-Cœur viendraient tour à tour leur donner la mission jusqu'en 1921.



C'est à cette dernière date que fut fondée l'orphelinat St-Jean-Baptiste: l'annoncier de l'orphelinat sera désormais le desservant de la colonie du Lac Sergent. Les abbés Gédéon Shaienks, Lorenzo Perron, Albert Binet et Henri Garant se sont succédé dans ce ministère auprès des orphelins et de la Colonie.



Orphelinat Agricole du Lac Sergent.

En 1933, l'orphelinat sera confié aux Révérends Frères de la Miséricorde. Grâce à la générosité du Gouvernement provincial et de la Fabrique de St-Raymond, un nouvel édifice en briques, spacieux et hygiénique, remplacera l'ancienne bâtisse, pour loger dix religieux et 125 orphelins. L'Institut sera reconnu comme ferme de démonstration et comme Ecole d'apprentissage pour tous les travaux de la ferme.

Pendant la saison estivale, la population moyenne du Lac Sergent est de 700 âmes et constitue une Municipalité distincte, appelée ville du Lac Sergent.

En plus de l'Orphelinat agricole, le Lac Sergent compte deux hôtels, le chalet de l'Association Nautique et la Maison de repos des Pères Oblats. Le maire actuel de la ville du Lac Sergent est un enfant de St-Raymond, monsieur Lucien Plamondon, député provincial du Comté de Portneuf.



Les ruines au lendemain du 12 juin 1907.

### L'Incendie de 1907

La paroisse de St-Raymond marchait d'un pas assuré vers un avenir prometteur, quand une nouvelle épreuve devait fondre sur notre village. Le 12 juin 1907, le feu éclate chez monsieur Siméon Martel, dans l'est de la rue St-Joseph; pendant que la population aide les pompiers volontaires à combattre l'incendie, un nouveau foyer se déclare chez monsieur Napoléon Moisan et se propage rapidement aux constructions voisines. Ce terrible malheur avait mis en ruine une vingtaine de maisons et coûte bien cher aux citoyens. Mais la famille paroissiale s'empressa avec une charité toute fraternelle de faire oublier l'épreuve.

Ce deuxième incendie provoqua les mêmes améliorations que le premier. On procéda à l'élargissement de la rue St-Joseph dans la partie incendiée, tout en appliquant certaines restrictions aux nouvelles constructions. Les églises de l'époque furent sages; nous leur devons une rue principale spacieuse, bordée de beaux édifices, et qui fait les délices des promeneurs durant les belles soirées.

### L'Industriel Napoléon Genois

Nous croyons devoir rappeler ici, pour être fidèle à la vérité historique, le nom d'un citoyen qui a joué un rôle important dans

l'histoire économique de St-Raymond. Homme audacieux et plein de sens, monsieur Napoléon Genois a donné à sa paroisse, par son esprit d'initiative, une remarquable impulsion dans le domaine des affaires. Il dirigea une manufacture d'allumettes, une briquetterie, un moulin à scie, pour édifier ensuite un commerce général dans un des plus grandes édifices de St-Raymond. Il occupa tour à tour les différentes charges civiques de conseiller et de maire.

Le 13 août 1904, il avait acquis du Gouvernement fédéral la *réserve des Sauvages*, territoire boisé de quinze milles carrés, situé au nord du canton Roquemont. Il construisit, pour l'exploitation forestière de cette région, un grand moulin à scie à proximité du *Pont des Chars*. Pour faciliter l'expansion de son commerce, le Conseil municipal lui accorde en 1905 un octroi de cent dollars pour la construction d'une extension de la voie ferrée jusqu'à son moulin. Monsieur Genois exploita cette scierie pendant quatre ans et vendit ensuite la *réserve* et le moulin à la St-Raymond Lumber and Pulp Wood Company, aujourd'hui Brown Corporation.

### Le Collège de St-Raymond

Les paroissiens de St-Raymond, heureux d'avoir un Couvent où le dévouement des Sœurs de la Charité pourvoyait à l'instruction de leurs fillettes, manquaient d'une école spacieuse pour l'instruction de leurs garçons.

Le Curé Fillion, comprenant l'imperfection de notre système d'enseignement, caressait avec d'autres citoyens prévoyants le projet d'un collège pour nos nombreux enfants. Malgré les objections et résistances de vieux citoyens, qui avaient conservé un peu de la mentalité des premiers colons concernant l'instruction, il fait des démarches fructueuses auprès de l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes et des autorités gouvernementales.

Le 15 août 1908, la Commission scolaire, dont le président était alors le docteur Jules Desrochers, accordait à monsieur Ferdinand Pagé le contrat pour la construction d'un collège de 120 pieds par 57, conformément aux plans et devis des architectes Talbot et Dionne. Le nouveau collège s'ouvrit le 18 août 1909 à la communauté des Frères des Ecoles Chrétiennes; le Frère Cyrille en fut le premier directeur.

Cette construction, qui répondait à une grande nécessité, fut partiellement payée par un octroi de mille piastres du Gouvernement provincial et un cadeau de cinq mille piastres de la Fabrique de St-Raymond. Mgr Paul-Eugène Roy en faisait la bénédiction solennelle le 5 septembre 1909, assisté des Révérends François Bergeron et Maxime Fillion. Cette cérémonie, à laquelle furent présents le premier ministre et député du comté, Sir Lomer Gouin, le docteur Jules Desrochers, président des Commissaires, le docteur Omer Milot, maire du village et monsieur Joseph-Georges Moisan, maire de la paroisse, couronnait les efforts généreux des Commissaires et du Curé pour donner à notre jeunesse une instruction religieuse et profane complète et plus en rapport avec les exigences d'une paroisse populeuse. Depuis la fondation du Collège, les Frères des Ecoles Chrétiennes donnent, avec un zèle et un dévouement remarquables, aux jeunes de St-Raymond comme aux pensionnaires venus du d-hors, une culture et un enseignement de premier choix. Le dévouement des Frères ira jusqu'à prendre charge des enfants du Sanctuaire, en les préparant aux cérémonies de l'autel. Que l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes daigne accepter, à l'occasion du Centenaire de notre paroisse, l'expression de l'hommage reconnaissant de la population de St-Raymond.

### Ordination sacerdotale de l'abbé Alexandre Vachon

En écrivant selon l'ordre chronologique nos notes historiques sur la paroisse de St-Raymond, la suite des dates les plus importantes nous conduit à l'ordination sacerdotale de l'abbé Alexandre Vachon, qui, revêtu plus tard de la dignité épiscopale, devait devenir le plus illustre citoyen de notre paroisse.

Alexandre Vachon est né à St-Raymond, le 16 août 1855 du mariage de Alexandre Vachon et de Mary Davidson. Après avoir fait ses premières études à l'école élémentaire de la Pointe-Basse, qu'il appellera avec émotion sa *petite patrie*, il fit ses études classiques au Petit Séminaire de Québec, de 1897 à 1906, et au Grand Séminaire, de 1906 à 1910, en accumulant chaque année les plus heureux succès. Au mois de juin 1907, il était licencié en philo-

sophie avec la mention *très grande distinction*; en juin 1910, il obtenait sa licence en théologie avec la même mention honorifique.

C'est le 22 mai 1910 qu'il reçut l'ordination sacerdotale, conférée par Mgr Louis-Nazaire Bégin, Archevêque de Québec, dans l'église de St-Raymond, devant la foule profondément émue de ses co-paroissiens. L'abbé Vachon montait le lendemain à l'autel de sa première Messe, réalisant dans un ravissement divin le rêve de toute sa jeunesse.

Après son ordination, l'abbé Vachon alla parfaire à l'Université de Boston ses études de Chimie, pour venir ensuite enseigner cette science, de 1911 à 1926, au Petit Séminaire, à l'École Forestière et à la Faculté de Médecine de l'Université Laval. En 1915, il méritait le titre de Maître ès-Arts. De 1918 à 1924, il fut Aumônier des Etudiants de l'Université; en 1924, il devint Directeur spirituel du Petit Séminaire.

C'est l'abbé Vachon qui présida, par son travail comme par son sens d'organisation et sa science, à la fondation de l'École de Chimie de l'Université et de la Maison des Etudiants, dont il fut nommé Directeur en 1926.

L'abbé Vachon fut souvent chargé de représenter l'Université Laval à plusieurs congrès scientifiques dans toutes les parties du monde: il représenta l'Archevêque au Congrès Eucharistique international de Buenos-Ayres en 1934 et de Bucarest en 1938. Son Eminence le Cardinal Villeneuve le chargea de se rendre à Rome, pour conduire à Québec les délégués de la Cour Papale au Congrès Eucharistique de 1938. Le Souverain Pontife lui décerna alors le titre de Protonotaire Apostolique. Le 11 avril 1939, il devenait Recteur de l'Université Laval, Supérieur Général du Séminaire de Québec et en même temps Vicaire Général du diocèse.

Le 11 décembre 1939, celui qui était autrefois l'enfant d'école de la Pointe-Basse devenait Archevêque Coadjuteur d'Ottawa. Il reçoit le 2 février 1940, la consécration épiscopale des mains de Mgr Forbes, son vénérable Archevêque, auquel il devait succéder au siège d'Ottawa quelques mois plus tard.

Son Excellence Monseigneur Vachon vient chanter dans sa paroisse natale sa première Pontificale le 4 février 1940, au milieu d'un immense concours de peuple, qui rendait avec lui grâce

au Seigneur d'avoir choisi un enfant de St-Raymond pour devenir un de Ses plus augustes représentants sur la terre canadienne.

Telle fut la carrière de Son Excellence Monseigneur Alexandre Vachon. Sa grande dignité personnelle, faite de délicatesse, de bonté simple et paternelle, ses grandes vertus sacerdotales, où domine une charité qui gagne tous les cœurs, sa science éminente, qui a fait resplendir le nom canadien à l'étranger, l'éclat de sa dignité épiscopale, son amour filial pour sa petite patrie, font de Son Excellence Monseigneur Vachon le plus illustre citoyen que la paroisse de St-Raymond ait donné à l'Eglise et à la Patrie durant sa vie centenaire. Il fait la gloire de sa paroisse natale, jalousement fière d'avoir fourni à l'Eglise un de ses plus grands Evêques.

Son Excellence, sensible à l'affection et à l'attachement respectueux de ses modestes concitoyens, a accepté avec joie de présider les fêtes de notre Centenaire. Qu'Elle daigne accepter en ces modestes pages les hommages d'admiration, de profond respect, de cordiale affection et de vive reconnaissance de ses cinq mille co-paroissiens.

### Le Curé Fillion et les Jeunes

Le vénérable curé Fillion avait une prédilection visible pour la jeunesse. Il savait comprendre les jeunes et gagner leur confiance: quoique d'aspect un peu sévère, dès qu'il causait avec ses enfants, ses traits se détendaient, son visage exprimait la bonté, l'indulgence, l'intérêt d'un père pour ses fils. Il relevait les courages défaillants, conseillait d'une parole toujours écoutée, dirigeait d'un geste toujours paternel les jeunes âmes qui demandaient leur chemin à ce grand ami. Il encouragea toujours les jeunes de sa paroisse les mieux doués à se rendre jusqu'au cours classique. Il les encourageait ensuite de ses conseils et de sa bourse dans la poursuite de leurs études, allait leur rendre visite, comme un père à ses enfants, pour stimuler leur ardeur au travail, consoler les chagrins d'écoliers et sécher d'un sourire les larmes précieuses, réprimander d'un regard tendrement sévère et d'un mot qui gagne le cœur les espiègleries de jeunesse, guérir avec une

délicatesse de nuancer les âmes endolories, orienter avec une fermeté irrésistible dans les voies tracées par la Providence, dont le paternel Curé se faisait l'écho toujours écouté. Aussi les élèves du Séminaire originaires de St-Raymond se faisaient une joie de la visite de monsieur Fillion; c'était leur père, leur exemple, leur idole.

Le 23 novembre 1913, l'abbé Fillion établissait dans sa paroisse l'*Oeuvre des Vocations*, et le 14 août 1917, il créait la *Fondation Fillion* pour l'instruction des enfants pauvres au Séminaire de Québec, valable jusqu'au 14 août 1977.

Rappelons aussi comme une de ses œuvres, la fondation de la Congrégation des Enfants de Marie en 1914.

### L'Immense Prestige d'un Pasteur

Sa grande bonté se manifestait tout particulièrement envers les malades, qu'il visitait fréquemment, comme s'il voulait s'associer à leurs épreuves. Il savait si bien préparer ceux que la mort guettait, qu'après la visite du saint Curé, les âmes avaient hâte de voir arriver le *Grand Passage* vers l'autre Vie. Il créait même, le 17 juillet 1919, aux intentions des malades de sa paroisse, la *Fondation Fillion* à l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang.

Apôtre infatigable de la paix, le vénérable Pasteur savait apaiser avec un tact surnaturel irrésistible tous les différents entre citoyens, toutes les difficultés dans les foyers, tous les écarts de l'orgueil humain, tous les souffles d'indépendance contre les lois immuables et bienfaisantes de l'Évangile.

Conseiller toujours écouté, il traçait à tous le chemin à suivre dans la vie chrétienne, les frontières apaisantes de la justice, la limite infranchissable des ambitions humaines, les voies pacifiques qui conduisent au bonheur paroissial; il faisait tout cela avec une douceur pleine de simplicité, un amour du prochain si prenant, que personne n'aurait voulu délibérément faire de peine au curé Fillion. Il se faisait d'ailleurs tout à tous, comme saint Paul, avec une générosité de cœur qui faisait fondre toute opposition, qui gagnait les volontés les plus rebelles, qui rapprochait de Dieu toutes les âmes. Il savait même délier les cordons toujours prêts

de sa bourse avec une délicatesse qui sanctifiait les obligés en élevant leurs âmes. Aussi, le vénérable Cardinal Bégin avait-il raison de dire: "Mes deux meilleurs Curés du diocèse, ce sont l'abbé Gosselin de Lévis et l'abbé Fillion de St-Raymond".

Heureuse paroisse qui a mérité un tel pasteur! Noble obligation que l'exemple envers les descendants imposé à ceux qui ont eu le bonheur d'être formés à la vie chrétienne et paroissiale par le paternel curé Fillion!

### Le Sacré-Cœur à l'Hôtel-de-Ville

Voulant attirer les bénédictions divines sur les délibérations de nos Conseils municipaux, le vénérable pasteur avait convoqué une assemblée des citoyens à l'Hôtel-de-Ville; c'est là que fut offert un hommage officiel et public au Sacré-Cœur, par la consécration des deux Municipalités; on installa même une statue du Sacré-Cœur, entourée d'un luminaire, dans la grande salle publique: nos édiles sont catholiques et le prouvent en invitant le Sacré-Cœur à assister à leurs délibérations ou à présider à la justice de la Cour des Commissaires.

### Les Inondations

Il a toujours été proverbial de dire que le feu et l'eau furent les deux plus grands ennemis durant toute l'histoire du monde. Si ces deux éléments se détestent et se font sans cesse la lutte, ils n'en furent pas moins, chacun à son tour, les deux grands fléaux de St-Raymond. Le feu a provoqué de terribles désastres et fait naître de grandes douleurs; mais l'eau prendra sa revanche sur son ennemi implacable et laissera elle aussi des traces pénibles de ses cruelles dévastations.

Jusqu'en l'année 1912, la tradition orale ne nous a relaté aucune malice des eaux de la rivière Ste-Anne contre les habitants de la civilisation nouvelle. Mais les 12 et 13 mai 1912, la fonte rapide des neiges, accompagnée de pluies torrentielles, fit monter le niveau de la rivière, au point que les ondes débordèrent dans les champs voisins, se creusèrent partout des issues dévastatrices, se



précipitant avec violence dans les cours et les jardins, charriant avec colère les arbres, les ponceaux, les clôtures et les galeries des maisons. avant de pénétrer dans les caves et les cuisines. La route du Pont-Noir fut fermée durant quatre jours. Quand les eaux se furent retirées, on put constater que les demeures comme les champs avaient éprouvé la vengeance des ondes, qui laissaient les traces malfaisantes et malpropres de leur passage jusque dans le rez-de-chaussée des maisons.

La seconde grande inondation fut celle du 30 septembre 1924. Le niveau de la rivière Ste-Anne s'éleva de douze pieds; toutes les maisons du village Ste-Marie furent immergées, au point qu'il fallait circuler en chaloupe d'une maison à l'autre; les flots déferlèrent jusqu'au delà de la rue St-Joseph.

A la suite de ce deuxième désastre, on logea des protestations contre la Compagnie du Chemin de Fer, la tenant responsable des dommages, pour la raison que les approches du *Pont des Chars* avancent dans le lit de la rivière, ce qui forme, au temps des grandes eaux, un couloir trop étroit, qui retient une partie des flots. La Commission des Chemins de Fer fit enquête et obligea la Compagnie à démolir une partie du terrassement, pour dégager la rivière, et à ajouter une nouvelle arche au Pont de Fer, de manière à assurer un plus large passage à l'écoulement des eaux.

Le 30 juillet 1931, la rivière déborde encore, massacre les chemins, démolit les clôtures et pénètre dans les maisons. Ces épreuves répétées font comprendre aux citoyens la menace constante des inondations et les décide à se protéger. Grâce à d'importants subsides des deux Gouvernements, de nouveaux quais sont construits en bordure de la rivière, de nouveaux rangs de pierre sont ajoutés aux anciens, afin de mieux protéger le village contre les inondations périodiques.

### Le Charbon de Bois

C'est vers 1912 que prit naissance à St Raymond l'industrie du *Charbon de bois*. Messieurs Maurice Déry et Charles Paradis en furent les deux initiateurs, encouragés et soutenus par la clairvoyance de l'abbé Fillion. Constatant que les cultivateurs con-

paient le bois et saccageaient leurs lots sans se soucier d'utiliser les déchets et le bois impropre au marché, nos deux concitoyens comprirent qu'ils pourraient rendre service à leurs compatriotes. Connaissant déjà l'utilité du charbon de bois, ils firent des études et des recherches, pour trouver le moyen le plus pratique de carboniser les déchets de la forêt, qui pourraient ensuite rapporter de sérieux profits dans le commerce.

Ils furent les deux premiers à construire des *fours à charbon*; ils réussirent en peu de temps à fabriquer un bon produit qu'ils vendaient facilement à Québec. Chez nos gens, une personne qui réussit une entreprise a bientôt un grand nombre d'imitateurs. Quelques années plus tard, il avait poussé des *fours à charbon* dans tous les rangs de la paroisse; on voulait profiter des avantages de ce nouveau commerce. Maintenant que les terres sont devenues moins productrices qu'au début de la paroisse, les cultivateurs se livrent à la production du charbon de bois, ce qui leur assure un revenu constant pendant la saison morte de l'hiver.

### Les Compagnies Forestières

Nous avons mentionné plus haut l'importance du commerce du bois dans la paroisse de St-Raymond. Si la plupart des petites scieries ont disparu des rangs, les grandes Compagnies ont cependant intensifié l'exploitation forestière. La Brown Corporation, qui avait acheté la *réservé des Sauvages* et loué les droits de coupe du fief Hubert, organisa de vastes chantiers en 1917, pour exploiter ce territoire d'où n'était pas encore sortie une seule bille de bois. La Compagnie fit construire un chemin carrossable sur une longueur de quinze milles, le long du Bras du Nord de la rivière Ste-Anne jusqu'au lac Neilson. Durant l'hiver 1917, plus de trois mille hommes travaillèrent à la coupe du bois dans cette immense forêt du fief Hubert.

### Cachette de Conscrits

Notons pour l'histoire que c'est dans cette région que se sont réfugiés la plupart de nos *conscrits* de la Grande Guerre de 1914-

1918. Parmi la population travailleuse du lac Neilson, on comptait des hommes de toutes les parties de la Province, de toutes les couleurs, de tous les métiers, depuis le dentiste jusqu'au barbier, en passant par toute la gamme extrêmement variée des collets blancs et des sans collets. Tout ce monde faisait bon ménage, s'aidait comme frères, recevait de temps en temps la visite du prêtre, qui leur portait les bienfaits et les encouragements de son saint ministère; cette jeunesse s'enracinait pour tout de bon dans le sol de la patrie, comme les grands arbres qui les couvraient de leur ombre tutélaire; ces jeunes gens, qui ne manquaient pas de courage, aimaient mieux peiner sous le poids du jour et de la chaleur dans les forêts canadiennes, confier leur sang aux épinettes et aux marionettes de la patrie, plutôt qu'aux mottes de terre des champs de batailles étrangers.

La Compagnie St-Raymond Paper faisait de son côté d'importantes coupes de bois annuelles, pour alimenter son moulin à papier de la Chute Panet. Ces coupes se feront d'abord sur les terrains que la Compagnie avait achetés du Chemin de fer Québec Lac St-Jean, et ensuite sur les limites louées de la Couronne.

En 1936, la Consolidated Paper ouvre un chemin d'une dizaine de milles pour se rendre à la rivière Cachée, afin d'y couper 70.000 cordes de bois. Ce bois sera *flotté* sur la rivière Ste-Anne jusqu'à St-Casimir, d'où on le transporte par voie ferrée jusqu'aux grands moulins de la Compagnie, à Grand'Mère.

Depuis cette époque, tous les ans, les compagnies forestières continuent leurs activités à St-Raymond, ce qui assure à nos ouvriers de la forêt de sérieux revenus.

### Les Moulins Privés

Il existe encore à St-Raymond des entreprises privées, qui font un important commerce de bois et qui assurent du travail à un bon nombre d'ouvriers: ce sont les moulins de messieurs Adélaré Moisan, Rosaire Robitaille et Barthélémi Bourassa. En plus de faire chaque année des chantiers considérables, ces industriels préparent dans leur grand moulin le bois destiné au commerce. Comme nous l'avons noté plus haut, d'autres moulins de moindre im-

portance préparent le bois pour les usages domestiques de nos cultivateurs. Le bois restera toujours une des principales activités industrielles de notre paroisse. Puisse la Providence préserver du feu nos vastes forêts où tant de nos concitoyens trouvent leur subsistance et leurs revenus. Puisse aussi nos bûcherons mériter par leur vie chrétienne que l'industrie forestière continue à leur apporter des gages de plus en plus favorables.

### L'Aqueduc Municipal

Le vieil aqueduc construit par Zéphirin Perreault ne donnait plus satisfaction: la quantité d'eau qu'elle fournissait au village ne répondait plus aux multiples besoins de la consommation domestique et industrielle, ne pouvait non plus assurer de protection efficace en cas d'incendie, parce que la pression était trop faible. Le Conseil municipal achète donc en 1923 l'aqueduc du docteur Milot avec tous ses droits sur les sources; il décide ensuite la construction d'un aqueduc moderne. Après deux référendums consécutifs, la majorité des citoyens opta pour les sources du rang Ste-Croix, dans la région qu'on appelait anciennement le *beau terrain des Canadiens*. Monsieur Albert Auclair fut chargé de la construction de la conduite d'eau; la bénédiction de l'aqueduc fut faite le 28 octobre 1923 par monsieur le curé Fillion, accompagné du Maire, monsieur Barthélémy Licette. C'est alors que la municipalité, aidée par un octroi provincial, améliore son service des incendies en faisant l'acquisition d'une voiture pour les échelles, d'un extincteur sur roues et d'autres accessoires nécessaires à un corps de pompiers chargé de la protection d'un grand village.

### Le Chanoine Maxime Fillion

Après avoir durant vingt-deux ans exercé une religieuse influence sur tout son peuple, avoir obtenu en particulier la prohibition complète de la vente des alcools, avoir fait régner chez ses paroissiens la paix, la justice et la charité, le vénérable curé Fillion allait recevoir une récompense, qui soulignait la dignité du prêtre, ses innombrables bienfaits, et qui remplit de joie le cœur de tous

ses enfants: il fut créé Chanoine Honoraire, lors d'une imposante cérémonie qui se déroula dans l'église paroissiale, devant un grand nombre de prélats, de prêtres, enfants de St-Raymond, et d'un grand concours de fidèles. C'était le digne couronnement d'une carrière sacerdotale toute dévouée à Dieu et aux âmes de son troupeau infiniment cher. Quelque temps plus tard, le vénérable curé devait quitter sa paroisse, rempli d'années et de mérites, emportant dans son cœur l'amour filial de tous les paroissiens, laissant l'image de sa grande figure surnaturelle et de ses traits ineffables dans le cœur de tous ceux qu'il avait aimés comme ses propres enfants. Il devait mourir chez les Sœurs Dominicaines, après un dernier regard vers les montagnes de St-Raymond, prêt depuis longtemps à recevoir la récompense promise au Bon Pasteur.



#### CHAPITRE HUITIÈME

### RÉVÉREND J.-EMILIEN PICHET

Depuis le 19 octobre 1926, c'est le Révérend J.-Emilien Pichet, autrefois curé de l'Enfant-Jésus de Beauce, qui préside aux destinées spirituelles de la paroisse.

Nous ne voudrions point blesser sa grande humilité par des souvenirs et des éloges qui, dans l'histoire, ne vont d'ordinaire qu'à ceux qui ne sont plus; mais nous croyons de notre devoir de rappeler au moins les principales œuvres de monsieur l'abbé Pichet, digne successeur des vénérables prêtres qui ont tour à tour, durant un siècle, cultivé avec une grande générosité surnaturelle le Champ du Père de Famille confié à leur sacerdoce.

#### Le Grand Bazar

Dès son arrivée, notre nouveau curé manifeste ses grandes qualités d'organisation tant au point de vue spirituel que temporel. La dette de la Fabrique était lourde aux épaules paroissiales. Le Curé, désireux de remédier à un état de choses qui



Le presbytère construit en 1932.



Le collège, dirigé par les Frères des Ecoles Chrétiennes.

pouvait laisser peu à peu la charité des fidèles, lance une grande vente de charité au profit de l'église, qui avait besoin de certaines réparations. Ce Bazar eut lieu du 1er au 17 juillet 1927. Pour stimuler le dévouement et la générosité de ses ouailles, on organise un vaste concours de popularité, dont les candidats furent messieurs Armand-P. Moisan et Alfred Genois. Cette vente de charité restera célèbre dans les annales de notre paroisse, non seulement par la perfection de l'organisation, par le dévouement de tous, par l'originalité des divertissements, mais encore par le résultat des recettes, qui furent de \$13,203.00.

#### Incendie du Collège

A peine les paroissiens de St-Raymond venaient-ils de donner à leur pasteur comme à Dieu la preuve de leur grande charité, qu'ils furent tout de suite éprouvés par le malheur, vérifiant la parole de l'Écriture, qui rappelle que Dieu éprouve ses amis.

Le 3 octobre 1928, un incendie se déclare au Collège, détruisant presque complètement les deux étages supérieurs de l'institution. Cependant, grâce au travail des pompiers volontaires, on réussit à épargner une partie de la bâtisse. Dure épreuve au début d'une année scolaire. Les courageux Frères des Ecoles Chrétiennes, cachant leur douleur dans la générosité de leur dévouement, s'installeront tant bien que mal dans la salle de l'Hôtel-de-Ville, afin de continuer à leurs élèves leur année d'enseignement. Maîtres et élèves durent en cette circonstance élever leur courage au-dessus de l'épreuve, se priver de tout confort et d'espace jusqu'à ce que les réparations, rapidement poussées, eussent effacé les traces du désastre. Au début de l'année 1929, on réintérait le domicile collégial.

Malheureusement cette épreuve n'était pas la dernière. Bien qu'on eût pris toutes les précautions indispensables contre un nou-

veau désastre et exercé une surveillance de jour et de nuit sur l'immeuble, on ne put éviter les desseins insondables de la Providence. Le 29 décembre 1933, le feu se déclare dans la chapelle; les Frères ont à peine le temps d'évacuer la maison, que les flammes tourbillonnent dans le ciel, activées par un fort vent d'ouest. Les pompiers luttent vainement contre l'incendie par un froid de 40 degrés sous zéro, qui fait geler les conduites; au bout de quelques heures la bâtisse calcinée s'écroule dans une rage d'étincelles; il ne restait plus que les débris fûmants d'un Collège qui faisait l'orgueil de St-Raymond. C'était une bien dure épreuve; mais le courage des Révérends Frères, comme celui des paroissiens, fut assez vaillant pour la dominer. On s'installe de nouveau cette fois, avec une simplicité presque héroïque, dans la propriété de monsieur Napoléon Genois; après les vacances du Jour de l'An, la classe recommençait dans des salles temporaires. Après des difficultés matérielles, que n'amoindrit point une pareille épreuve, le Collège renaissait de ses cendres.

Durant le même temps, un nouveau presbytère avait remplacé l'ancien, âgé de plus de soixante-quinze ans; on ferait bénir, dans une même visite de notre Archevêque, le presbytère et le collège nouveaux. Le 23 septembre 1934, Son Eminence le Cardinal Villeneuve, qui présida aux deux bénédictions, félicita les paroissiens, comme l'Institut des Frères, d'avoir construit un collège à l'épreuve du feu et d'avoir prouvé par un tel courage l'intérêt qu'ils portaient à l'instruction de leurs enfants.

### L'Action Catholique

C'est au règne de monsieur le curé Pichet que nous devons l'organisation dans notre paroisse des principaux mouvements d'Action Catholique. La simple énumération des différentes fondations qu'il a faites ou encouragées de toute son influence surnaturelle suffit à montrer le zèle avec lequel notre pasteur suivait les directives pontificales et épiscopales, en s'employant au bien des âmes.

1927, fondation de la Ligue du Sacré-Cœur pour les jeunes gens.

1932, fondation de la Société St-Vincent de Paul.

1933, fondation d'un cercle de L'A. C. J. C.

1934, fondation de la Ligue Catholique Féminine.

1935, fondation de la Croisade Eucharistique au Couvent.

1935, fondation du cercle des Jeunes Agriculteurs.

1937, fondation de la Croisade Eucharistique au Collège.

1937, fondation de la J. E. C. du Couvent.

1938, fondation de la J. E. C. du Collège.

1938, fondation de la J. O. C. et de la J. O. C. F.

1938, fondation du Syndicat National Catholique de la Pulpe et du Papier.

1941, fondation de la J. A. C. et de la J. A. C. F.

Si nous ajoutons à toutes ces fondations celles d'une Caisse Populaire, d'une Coopérative Agricole, d'une Coopérative du Charbon de Bois, d'une Caisse de Prévoyance pour jeunes gens, d'une Caisse de Dotation pour jeunes filles, de l'Oeuvre des Terrains de Jeux, qui furent faites en ces dernières années, nous pouvons nous rendre compte que notre paroisse est fort bien organisée tant au point de vue catholique qu'au point de vue social.

Nous avons donc le devoir de rendre à monsieur le curé Pichet, comme à ses dévoués vicaires, toute la part de mérite qui lui revient, par ses prières, son influence surnaturelle, son travail et ses conseils, dans ces nombreuses organisations qui sont appelées à faire épanouissement de bien aux différents groupements de notre paroisse.

Son Eminence le Cardinal, connaissant les qualités sacerdotales du curé Pichet, le nomma vicaire forain de son arrondissement, les paroisses du nord-est du Comté de Portneuf.

### Hommage aux Vicaires de St-Raymond

Depuis l'arrivée, au temps du curé Walston Blais, du premier vicaire de St-Raymond dans la personne de l'abbé Guay, la population de notre paroisse a toujours vu des prêtres collaborer étroitement à la mission pastorale de ses curés, travaillant avec eux de toute leur générosité sacerdotale au bien des âmes. Si nous n'avons pas cru devoir mentionner à chaque page le nom des vicaires qui se sont succédé dans notre paroisse, c'est que nous étions



assurés que la générosité certaine de tous les lecteurs de ces notes historiques mêlerait spontanément leurs noms à celui des Curés, dans toutes les œuvres où ils ont eu quelque part, et discernerait la part de mérites qui revient à chacun, sans qu'il soit besoin de le mentionner.

Depuis l'abbé Guay, plus de quarante vicaires sont venus collaborer généreusement à notre vie religieuse et paroissiale sous la direction de nos vénérables Curés. On en trouvera la liste aux dernières pages de ce livre. Mais nous avons le devoir de les réunir tous ici dans notre pensée et dans la reconnaissance unanime des paroissiens. Chaque lecteur, selon son âge et selon les noms qu'il rencontrera, voudra se rappeler les bienfaits et les services que messieurs les Vicaires de notre siècle d'histoire ont rendu aux âmes et à la vie paroissiale, comme à leurs Curés, par leurs prières, leur exemple et leur généreux dévouement. Chaque fidèle aimera à se mettre en mémoire les vicaires qu'il a le mieux connus et trouver dans son cœur pour les dire à Dieu ses sentiments particuliers de reconnaissance. Que tous les Vicaires qui ont exercé le saint ministère à St-Raymond soient assurés que les paroissiens qui ont vécu chez nous durant un siècle d'histoire leur adressent l'hommage particulier et universel d'une surnaturelle gratitude.

### La Caisse Populaire

Parmi les œuvres sociales, la plus importante au point de vue de l'économie paroissiale fut sans contredit celle de la Caisse Populaire. Cette institution paroissiale a rendu des services inestimables à nos concitoyens et a déjà été citée en exemple par la Fédération centrale des Caisses Populaires. Son gérant depuis sa fondation est le docteur Lucien-R. Dufresne, dont le zèle et le talent ont rendu aux membres de la Caisse les services les plus heureux. Depuis sa fondation, la Caisse Populaire a fait un chiffre d'affaires de \$2,370,553.25; elle a fait réaliser des profits de \$44,870.78, et finira son année fiscale avec un profit de \$12,000.00. C'est dire les services qu'a rendus à notre population cette forme moderne de coopération.

### Le Congrès Eucharistique

La démonstration religieuse la plus imposante depuis la fondation de St-Raymond fut celle du grand Congrès Eucharistique tenu à St-Raymond dans la semaine du 15 au 22 août 1938. Plus de dix mille personnes prirent part à ce Congrès. On avait érigé dans les diverses rues du village des *arches illuminées*; toutes les demeures étaient pavées d'oriflammes et d'inscriptions pieuses; la procession solennelle fut une apothéose au Roi des Rois; elle se termina dans la cour du Collège, où se dressait un reposoir d'une grande beauté, digne hommage de toute une paroisse à son Dieu!

### La Cour des Commissaires

Parmi toutes les organisations paroissiales, la plus ancienne, qui n'a jamais cessé de fonctionner, est certes la Cour des Commissaires de St-Raymond. Cet organisme judiciaire fut fondé le 2 janvier 1865; les premiers Commissaires furent Georges Price, Ignace-P. Déry et Antill Panet; le premier greffier fut Ferdinand Savary. A remarquer que cette Cour de Justice locale est tenue et administrée depuis sa fondation par la famille Savary.

Nos paroissiens, tous justiciables à cette Cour pour les causes de minime importance, ne dédaignent point d'assister à la *Cour de Justice*; ils suivent parfois nombreux l'instruction des causes et ne manquent pas, lorsque l'occasion leur en est donnée, de s'amuser fort des témoignages pittoresques ou comiques, voire même des petites grelineries de leurs semblables.

### La Société Coopérative Agricole

Notre Coopérative a rendu d'immenses services à notre population agricole et exercé une influence considérable sur les progrès de nos cultivateurs; elle les a entraînés à toutes les méthodes modernes de production; elle a donné le goût des produits de première qualité et l'habitude de leur classification; les cours agricoles et l'assistance précieuse des agronomes régionaux ont aidé

les fermiers à faire de remarquables progrès dans le domaine agricole, malgré la pauvreté relative des terres.

Il convient de rappeler ici les succès les plus signalés de nos cultivateurs. Monsieur Herménégilde Drolet, fils de Hubert Drolet, remportait à l'Exposition Royale de Toronto, en 1931, le premier prix pour la production des pommes de terre; l'année suivante, ce même prix fut décerné à monsieur Lucien Dion; en 1935, monsieur Marcel Duplain remportait le deuxième prix.

Monsieur Cyrille Cantin, après avoir gagné successivement les médaille de bronze et d'argent du Mérite agricole, recevait, le 9 octobre 1938, la médaille d'or, à une séance publique tenue à l'Hôtel-de-Ville, sous la présidence de l'Honorable Bona Dussault, alors ministre de l'Agriculture. Monsieur le Curé, Ministres et Députés rendirent hommage à notre concitoyen, le félicitèrent de ses succès agricoles et soulignèrent en même temps les généreux efforts et les remarquables progrès des cultivateurs de notre paroisse.

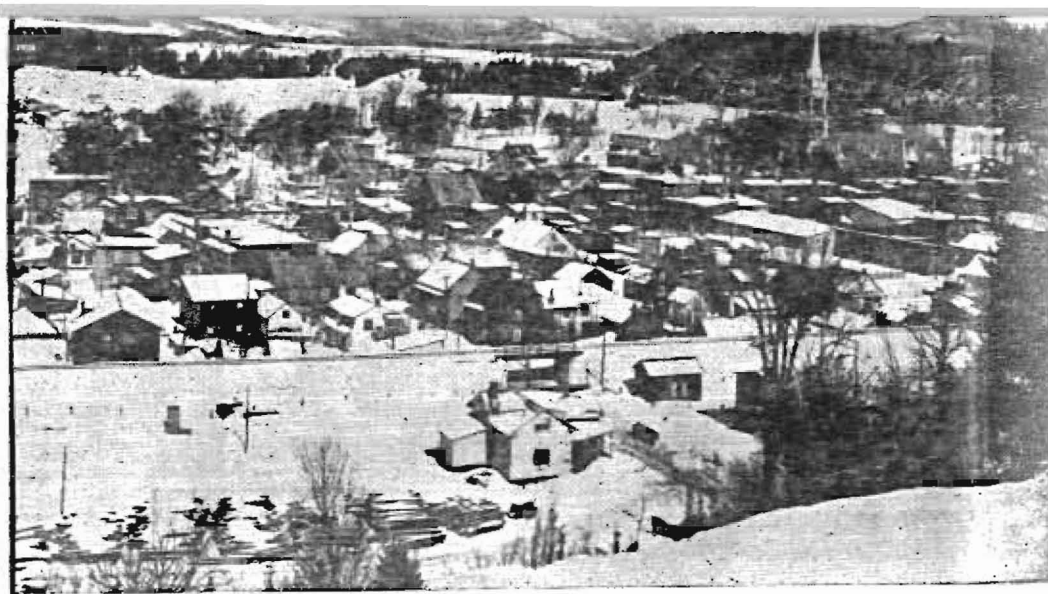
La Coopérative Agricole a rendu à nos terriens de grands services dans l'amélioration de leurs produits, mais elle a de plus fait épargner à notre population des sommes considérables en lui vendant les produits agricoles dont elle a besoin.

Depuis sa fondation, la Coopérative a fait des affaires pour plus de \$695,000.00. Pour l'année 1941, elle a payé à ses membres une ristourne de plus de \$1,000.00.

Nous profitons de l'occasion pour féliciter le Gérant de la Coopérative, monsieur Antonio Plamondon, les membres du bureau de Direction et tous les employés de cette institution paroissiale.

Rappelons encore que la Coopérative possède depuis huit ans un Couvoir Coopératif dont la réputation s'est étendue non seulement à toute la Province, mais jusqu'en Ontario, d'où lui sont venues d'importantes commandes. Au milieu de mai, le Couvoir Coopératif avait déjà vendu depuis le commencement de la saison plus de 73,000 poussins; on devra même remplir des commandes jusqu'au mois d'août. C'est dire le bienfait de la Coopérative de St-Raymond.

Ajoutons enfin que s'est aussi formée chez nos producteurs de charbon de bois une Coopérative prospère, dont le président est



Une partie du village, janvier 1942.

monsieur Gédéon Genois; cette Coopérative rend de grands services aux producteurs et leur assure des bénéfices fort encourageants.

Nous devons donc des hommages particuliers aux officiers, aux employés et à tous les membres de nos Coopératives, qui savent si bien travailler au bien être matériel comme à la paix et au bonheur social de notre population paroissiale.

### Manufacture de Gants

Après de nombreuses démarches monsieur Alexandre Paquet a réussi à attirer à St-Raymond une manufacture de gants et à l'installer dans l'édifice qu'il a construit au coin des rues St-Jacques et St-Pierre. Cette compagnie juive emploie près d'une centaine de jeunes filles de la paroisse, qui trouvent moyen par leur travail d'aider au budget familial.

### L'Hospice St-Jean

Plusieurs Curés avaient déjà manifesté le désir de voir un Hospice ouvrir à St-Raymond ses portes à nos vieillards, qui sont forcément nombreux dans une paroisse de plus de 5,000 âmes. Ces idées semées par l'abbé Maxime Fillion, arrosées par mon-

sieur le curé Pichet, ont enfin produit leurs fruits, grâce à la générosité de monsieur Pierre-John Duplain, petit-fils d'un de nos premiers colons, qui voulut célébrer de charitable façon l'année centenaire de l'arrivée de son ancêtre en notre paroisse. Monsieur Duplain a doté notre village d'un Hospice pour les vieillards, par le don de ses biens et de sa propriété aux Révérendes Sœurs de la Charité. Rappelons ici que monsieur Duplain a donné à l'Eglise son fils Emmanuel, missionnaire chez les Oblats, et deux de ses filles à la Vie religieuse. Il est aussi émouvant de rappeler que cette pensée d'un Hospice pour les vieillards avait pris racine dans l'âme de la digne épouse de monsieur Duplain; à la mort de sa femme bien-aimée, monsieur Duplain n'eut rien de plus à cœur que de réaliser les vœux testamentaires de la défunte, qui doit déjà jouir dans un monde meilleur des récompenses de sa profonde charité.

Grâce à la générosité de monsieur John Duplain, nos vieillards seront heureux de passer leurs dernières années près de Dieu, dans la terre qui les a vus naître, et de respirer encore dans la paix de la vieillesse l'air vivifiant de la petite patrie, qui les a conduits à cet âge vénérable.

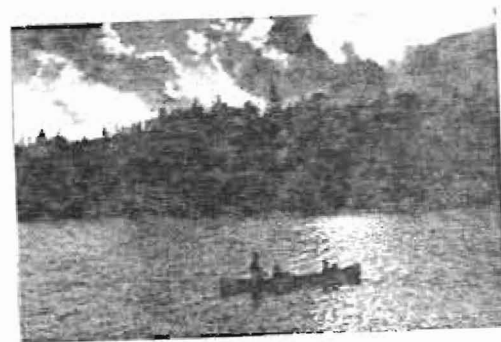
A l'occasion de notre centenaire, et pour honorer comme il le méritait monsieur Duplain, Son Eminence le Cardinal Villeneuve lui a remis le 28 avril dernier la médaille d'honneur du Mérite Diocésain. En descendant sur monsieur Duplain, cet honneur s'amplifie de toute la paternelle bienveillance de Son Eminence le Cardinal pour notre paroisse centenaire; le geste émouvant de l'auguste Prince de l'Eglise décore aussi en monsieur John Duplain, l'ancêtre inoublié, Pierre Duplain, qui venait en 1830, avec ses compagnons, Jason Déry, Alexis Cayer et Pierre Plamondon, ouvrir à la patrie et à l'Eglise la paroisse de St-Raymond.

Puisse notre vénérable curé, que la maladie a tant éprouvé, et qui a présidé ou encouragé de tout son cœur les fondations de son règne pastoral, qui a stimulé l'Action Catholique et les différentes formes de la coopération paroissiale, trouver dans les joies de ce centenaire l'oubli de ses épreuves, un réconfort qui embellira ses dernières années et le bonheur de voir une paroisse à laquelle il a donné son cœur marcher glorieusement et chrétiennement vers

son deuxième centenaire. C'est sans doute ce que demande notre pieux Curé dans l'heure d'adoration qu'il fait chaque jour aux pieds des autels. Si la maladie a affaibli ses forces, on dirait qu'elle ne peut rien sur sa piété, qui, chaque jour, le fait passer des heures devant Dieu pour le profit spirituel de ses chers paroissiens.

### Villégiature du Lac Sept-Iles

Ces notes historiques sur St-Raymond seraient incomplètes si nous ne parlions point du célèbre Lac Sept-Iles. Situé à proximité de St-Raymond, ce lac enchanteur fait les délices de nombreux citadins qui y passent la belle saison. Parmi les soixante-quinze chalets qui se mirent dans ses eaux, mentionnons celui des Frères des Ecoles Chrétiennes, celui des Pères Dominicains et nombre de coquettes villas, séjour de la paix bienfaisante et pittoresque.



Les premiers chalets construits le furent sur les Iles en l'année 1876 par monsieur Ferdinand Savary et Elisée Pagé. Il y eut alors une association de pêche connu sous le nom de "Club du Lac Sept-Iles".

Un des plus fervents admirateurs du Lac Sept-Iles fut l'abbé Jean-Thomas Nadeau, qui construisit sur une île en 1920 une très jolie chapelle de style purement gothique. C'est là qu'il venait passer ses étés pour se reposer de ses soucis et de ses labeurs. Même en hiver, on vit souvent l'abbé Nadeau se rendre en voiture

au Lac Sept-Iles, pour chasser ensuite ses raquettes et entreprendre une fortifiante *randonnée* vers son île et son chalet. Il se plaisait à appeler ce splendide coin de nature "La petite Suisse du Canada".

A noter que la colonie estivale du Lac Sept-Iles termine actuellement la construction d'une chapelle magnifique où les villégiateurs auront leurs offices dominicaux. Ce sont les Pères Dominicains qui remplissent les fonctions de cette desserte de St-Raymond.



Un beau coup de fusil.

### Les Clubs de Chasse et de Pêche

La paroisse de St-Raymond, depuis ses origines, est demeuré un véritable paradis pour les chasseurs et les pêcheurs. Elle compte plusieurs clubs, qui emploient à l'année des gardiens et durant la saison de chasse et de pêche nombre de guides compétents et expérimentés.

Le premier de ces clubs fut le club Tourilli, incorporé le 12 juillet 1889, qui comprend un immense territoire renfermant au delà de cinq cents lacs. Ce club est entièrement formé de membres américains, qui y possèdent de splendides chalets: son président est le célèbre Rockefeller.

Le 24 septembre 1915, monsieur Théodore Roosevelt, ex-pré-

sident des Etats-Unis, faisait un voyage de chasse sur le territoire du club Tourilli; c'est lors de cette excursion qu'il fut obligé de tirer sur un orignal dont le galop précipité menaçait ses jours. Cet événement est consigné dans une déclaration assermentée de monsieur Théodore Roosevelt, document conservé à la bibliothèque du Jardin Zoologique de Charlesbourg.

Voici la liste des principaux clubs formés dans les limites de notre paroisse et sur les domaines voisins de la Couronne: Little Saguenay Fishing Club, président: Charles Frémont, Québec. Tourilli Club, président: W. A. Rockefeller, New-York. Club de la Montagne, président: Paul H. Bisson, Québec. Club Requinot, président: W. Cléhe, Valley-Jonction. Club Albert, président: A. de Goumois, Québec. Club Trémacon, président: Georges Bellet, Québec. Club Adama, président: R. Giguère, Québec.

Cet agréable sport de la pêche et de la chasse procure un excellent moyen d'exploiter les loisirs des habitants: c'est un amusement qui peuvent se permettre même les plus humbles citoyens de St-Raymond. Nos nombreuses rivières sont poissonneuses: les pêcheurs de St-Raymond et même de Québec connaissent les remous de la rivière Ste-Anne où la truite a été domptée, les Mares à Voyer, la Roche Plate, la rivière Bédard, les Mares à Voyer et autres endroits visités, qui ont fourni aux amateurs des *pêches* magnifiques, qu'il n'est pas besoin d'assermenter.

Nombre de chasseurs, amateurs du roi de nos forêts, le majestueux orignal, ne manquent jamais une saison de chasse; plusieurs parmi eux ont déjà eu la joie peu commune d'abattre





un de ces magnifiques quadrupèdes à *panache* qui fournissent au chasseur les plus vives émotions, en illustrant leur gloire et le talent de leurs guides. C'est dire que notre pays de St-Raymond et sa grande nature ont des charmes qui surpassent la plupart des paroisses de notre province. Vraiment la Providence a comblé St-Raymond à tous les points de vue. Sachons la remercier de toutes les beautés qu'elle a mises à notre disposition et nous montrer dignes des richesses qu'elle nous a prodiguées.

### Un Ours en Pèlerinage

Dans le cours de ces notes historiques, nous avons raconté la mort de Jean Cantin dévoré par un ours. Tous les ours qui ont rencontré les citoyens de St-Raymond n'ont pas eu cette gloire éphémère de donner la mort à ceux qui s'opposaient à leurs pérégrinations intempestives. Un des descendants du fameux ours exposé chez Renfrew l'a appris à ses dépens.

En septembre dernier, cet ourson, qui n'avait pas encore plusieurs printemps et qui manquait certes d'expérience, vint jeter un œil indiscret au centre même du village. Sorti de la forêt par besoin d'aventures ou de commérage, il traversa les champs, longea la rivière Ste-Anne jusque vis-à-vis le Cap-Rond, pour déambuler ensuite sur la terre de la Fabrique. Pris d'une dévotion subite, il décida, dans sa liturgie toute animale, de communier aux épis de blé d'inde, dans le jardin de monsieur le Curé.

L'arrivée du regretté monsieur l'abbé Lorenzo Perron le surprit dans son sacrilège. Humilié de s'être fait pincer, mais sans repentance, le petit ours grimpa lentement dans un des ormes majestueux qui entourent le jardinet. Il n'eut point le temps de manquer au respect envers le vénérable Curé, avant de faire la connaissance d'un habile chasseur, le docteur Octave Moisan. Le savant médecin lui administra sans prescription une pilule explosive qui le fit choir de sa branche de salut et lui apprit que le *paradis terrestre* des ours n'est point le jardin d'un presbytère. Pour venger les malheureux chasseurs de La Fontaine, on ne vendit la peau de l'ours qu'après l'avoir tué.



## EPILOGUE

### Reconnaissance des Paroissiens de St-Raymond

Les paroissiens de St-Raymond n'ont pas voulu laisser passer le premier siècle de leur histoire sans manifester aux autorités religieuses et à Dieu les sentiments de reconnaissance qu'ils ont au cœur. Ils ont voulu montrer de façon éloquente qu'ils ont compris et apprécié les sacrifices, le dévouement surnaturel, les innombrables bienfaits des pasteurs et des prêtres qui ont présidé à la naissance et à la vie religieuse de notre paroisse. Aussi, à l'occasion de cette grande fête de la famille paroissiale, ils ont offert à leur église une magnifique Lampe du Sanctuaire. Sa flamme jamais éteinte redira à Dieu, en se consumant perpétuellement devant Lui, et au clergé de notre paroisse, la foi toujours vivante que nous tenons des ancêtres, la reconnaissance permanente des fidèles envers leurs prêtres, la volonté généreuse des âmes à suivre la trace émouvante et courageuse des fondateurs de notre paroisse, la prière continuelle de nos cœurs au Dieu qui a béni avec tant d'amour notre vie centenaire, notre ferme espérance dans les bénédictions providentielles qui nous conduiront par une vie toujours plus chrétienne vers les destinées futures d'un autre centenaire, pour nous réunir un jour en une paroisse immense dans la céleste Patrie.



## APPENDICE

## Familles établies à St-Raymond depuis cent ans

Nous croyons intéresser les paroissiens de St-Raymond en publiant les noms des principales familles déjà établies à St-Raymond lors de la fondation canonique de la paroisse. Nous avons recueilli ces noms dans les archives de notre paroisse et de la paroisse de Ste-Catherine, dont la Mission de la Rivière Ste-Anne fut une desserte jusqu'à l'érection canonique. Nous espérons que la plupart de nos familles aimeront à y découvrir le nom de leurs ancêtres. Nous donnons cette liste en suivant l'ordre alphabétique pour le nom du père, et en y joignant celui de son épouse.

Alain, Antoine à Thérèse Alain.  
 Alain, Edouard à Marie Giroux.  
 Alain, François à Sophie Jobin.  
 Alain, Joseph à Julie Beaumont.  
 Angers, Louis à Julie Trudel.  
 Angers, Pierre à Marguerite Morisset.  
 Angers, Théodore à Claire Jobin.  
 Barbeau, Jean-Baptiste à Marie Chartré.  
 Barrette, Christophe à Marguerite Lachance.  
 Beaumont, Joseph à Josephite Fiset.  
 Beaupré, François à Louise Bêland.  
 Beaupré, Hippolyte à Julie Trudel.  
 Beaupré, Jérôme à Angéline Plamondon.  
 Beaupré, Nicolas à Marie-Anne Julien.  
 Beaupré, Pierre à Luce Rochon.  
 Beaupré, Pierre à Catherine Drolet.  
 Bédard, Laurent à Marie-Louise Pageot.  
 Bédard, Thomas à Marie Morasse.  
 Bêland, François à Charlotte Déry.  
 Bêland, Jean à Louise Moisan.  
 Bêland, Joseph à Marie-Anne Trudel.  
 Bêland, Louis à Théotiste Cantin.

Bêland, Prisque à Marguerite Fiset.  
 Boivin, Louis à Marie-Anne Laeroix.  
 Bornais, François à Marie Touchet.  
 Bornais, Jean-Baptiste à Julie Drolet.  
 Bourgette, Amable à Henriette Dostie.  
 Brousseau, Louis à Geneviève Châteauvert.  
 Bureau, Louis à Josephite Hamel.  
 Cantin, Ignace à Louise Drolet.  
 Cantin, Ignace à Marie-Desanges Gingras.  
 Cantin, Jean à Angéline Plamondon.  
 Cantin, Joseph à Flavie Vézina.  
 Cantin, Mathias à Madeleine Beaupré.  
 Cantin, Pierre à Adélaïde Boivin.  
 Châteauvert, Joseph à Julie Matte.  
 Cayer, Alexis à Jane Skimard.  
 Cayer, Michel à Marie Lépine.  
 Cayer, Michel à Marguerite Pailleur.  
 Darveau, Isidore à Victoire Dubuc.  
 Delisle, Pierre à Thérèse Jeunesse.  
 Déry, Ignace à Louise Plamondon.  
 Déry, Joson à Marguerite Hamel.  
 Déry, Louis à Charlotte Myrand.  
 Déry, Michel à Thérèse Plamondon.  
 Dion, François à Ursule Savard.  
 Dion, Joseph à Julie Mathieu.  
 Dion, Joseph à Louise Allard.  
 Dion, Louis à Thérèse Maranda.  
 Drolet, Charles à Marguerite Trudel.  
 Drolet, Louis à Charlotte Myrand.  
 Drolet, Michel à Esther Leclerc.  
 Dubuc, Charles à Henriette Pépin (Lachance).  
 Duplain, Peter (célibataire) marié, 1851 à Cécile Parent.  
 Duplain, Pierre à Esther Robert.  
 Dupuis, Germain à Adélaïde Sénéchal.  
 Fillion, Olivier à Josephite Savard.

Gagnon, Clément à Marie Cimon.  
 Gauthier deVarennes, Joseph à Marie Alain.  
 Gauvin, Pierre à Josephite Morand.  
 Genois, Thomas à Marie Moisan.  
 Gilbert, Jean à Marguerite Desroches.  
 Gingras, Antoine à Marie Vallières de St-Réal.  
 Gingras, Grégoire à Louise Gosselin.  
 Gingras, Jean-Baptiste à Angélique Rochette.  
 Gingras, Laurent à Ysabelle Gignac.  
 Gingras, Louis à Marguerite Minguy.  
 Girard, Augustin à Euphrosine Gilbert.  
 Girard, Jean-Baptiste à Angélique Moisan.  
 Godin, Edonard à Marie-Anne Martel.  
 Gosselin, Félix à Louise Martineau.  
 Gravel, Stanislas à Louise Gagné.  
 Grenon, Damase à Josephite Filliou.  
 Grenon, Pierre à Thérèse Angers.

Hamel, Etienne à Marie-Anne Moisan.  
 Hamel, François à Sophie Paquet.  
 Houde, Jean-Baptiste à Marie-Desanges Pagé.  
 Huard, Antoine à Julie Barrette.  
 Huot, Thomas à Marie Julien.

Jeunesse, Jacques à Domitille Mercier.  
 Jobin, Jean-Baptiste à Luce Dion.

Lamothe, Jean-Baptiste à Josephite Delisle.  
 Langevin, Joseph à Marie Ouvrard.  
 Langevin, Michel à Marie-Louise Hamel.  
 Langlois, Etienne à Pélagie Hamel.  
 Laperrière, Lazare à Marie Langevin.  
 Lépine, Augustin à Angèle Trépanier.  
 Letarte, Prisque à Louise Valin.  
 Livernois dit Benoît, Antoine à Marie Mathieu.  
 Lortie, Joseph à Marguerite Parent.

Martel, Jean-Baptiste à Louise Paquet.  
 Martel, Joseph à Louise Vendale.

Martel, Pierre à Dosithée Beaupré.  
 Matte, Jean à Geneviève Drolet.  
 Minguy, Joseph à Marie Beaupré.  
 Minguy, Noël à Suzanne Girard.  
 Moisan, Charles à Thérèse Gauvin.  
 Moisan, Etienne à Marie Drolet.  
 Moisan, François-Xavier à Louise Drolet.  
 Moisan, Jean à Marie Paquet.  
 Moisan, Pierre à Rosalie Campagnard.  
 Morasse, Martin à Madeleine Baribault.  
 Morasse, Michel à Marie-Anne Beaumont.  
 Morand, Joseph à Louise Bernier.  
 Morand, Louis à Mathilde Savard.  
 Myrand, Louis à Julie Laberge.

Noreau, Antoine à Marie-Anne Alain.  
 Noreau, Joseph à Marguerite Rochette.

Paquet, Augustin à Zoé Girard.  
 Paquet, François à Marie-Claire Hamel.  
 Paquet, Jean à Marie Moisan.  
 Paquet, Michel à Marie-Anne Ouvrard.  
 Paré, Ambroise à Marie Monette.  
 Paré, François à Penella Papillon.  
 Paré, Olivier à Marie Gauthier de Varennes.  
 Parent, Jacques à Cécile Trudel.  
 Parent, Michel à Elizabeth Dufresne.  
 Petit, Joseph à Anasthasie Trépanier.  
 Petitelere, Louis à Françoise Gagnon.  
 Petitelere, Paul à Louise Leclerc.  
 Piché, Joseph à Christine Huard.  
 Plamondon, André à Cécile Beaupré.  
 Plamondon, André à Françoise Petitelere.  
 Plamondon, André à Josephite Paquet.  
 Plamondon, Ignace à Anasthasie Plamondon.  
 Plamondon, Jean à Angélique Girard.  
 Plamondon, Joseph à Heuriette Cantin.

Plamondon, Pierre à Louise Déry.  
 Plamondon, Pierre à Héroïse Dupuis.  
 Plante, Jacques à Marguerite Morand.  
 Poulin, Jérôme à Emérence Gosselin.  
 Prud'homme dit Failly, Balthasar à Marie Livernois dit Benoît.

Racine, Jean à Marie Paquet.  
 Renaud, Jean-Baptiste à Geneviève Beaulieu.  
 Robitaille, Joseph à Rose Gauvin.  
 Robitaille, Louis à Louise Doré.  
 Rochette, Jean-Baptiste à Victoire Bussières.  
 Rochette, Olivier à Rose Laliberté.  
 Rondeau, Paul à Julie Rousseau.  
 Rousseau, Augustin à Marie-Anne Béland.  
 Rousseau, Louis à Geneviève Châteauvert.  
 Roy, Jean à Julie Larivière.

Savard, Louis à Esther Gagnon.

Tanguay, Pierre à Reine Bertill.  
 Trépanier, Edouard à Julienne Petit.  
 Trépanier, Joseph à Martine Lépine  
 Trudel, Thomas à Marie-Reine Darveau.  
 Trudel, Prisque à Eulalie Cantin.  
 Vachon, Louis à Marie Julien.

Vallières de St-Réal, Georges à Joseph Gosselin.  
 Vallières de St-Réal, Guillaume à Marie Boucher.

Wanness, Joseph à Julie Alain.

### Les Curés de St-Raymond

Révérénd H. Robson .....	1844-1845
Révérénd H. Paisley .....	1845-1846
Révérénd C. Tanguay .....	1846-1850
Révérénd P.-J. Bédard .....	1850-1864
Révérénd J.-B.-W. Blais .....	1864-1881
Révérénd F.-A. Bergeron .....	1881-1899

Révérénd J.-Ed. Roy .....	1899-1904
Chanoine M.-I. Fillion .....	1904-1926
Révérénd J.-B.-E. Pichet .....	1926

### Les Vicaires

Révérénd F.-X. Guay .....	1863
Révérénd F.-X. Delâge .....	1863
Révérénd A.-O. Péliçon .....	1863
Révérénd J. Dion .....	1872-1873
Révérénd B. Demers .....	1873-1874
Révérénd E.-W. Tremblay .....	1874
Révérénd J.-E. Maguire .....	1874-1875
Révérénd F.-L. Pelletier .....	1875-1879
Révérénd G.-B. Dionne .....	1879-1881
Révérénd J.-H. Fréchette .....	1882-1883
Révérénd F. Rouleau .....	1888-1890
Révérénd Em. Poirier .....	1890-1892
Révérénd J.-J.-B. Derome .....	1892-1895
Révérénd C.-Arsène Roy .....	1895
Révérénd J.-O. Guimont .....	1895-1896
Révérénd J.-Hon. Hudon .....	1896-1899
Révérénd A.-E. Paradis .....	1897
Révérénd Chs. Dionne .....	1897-1901
Révérénd Art. Dumais .....	1901-1902
Révérénd J.-V.-E. Bélanger .....	1902
Révérénd A.-C. Dupuis .....	1902-1904
Révérénd Léonidas Lemay .....	1902-1903
Révérénd J.-O.-A. Dion .....	1903-1915
Révérénd C. Labrecque .....	1911
Révérénd J.-E.-T. Proutx .....	1915
Révérénd J.-Ern. Martel .....	1915-1926
Révérénd C. DesLauriers .....	1915-1919
Révérénd Jules Roy .....	1919
Révérénd J.-Chs. Dumas .....	1919-1920
Révérénd Gédéon Matte .....	1920
Révérénd Amédée Fortin .....	1920-1925
Révérénd Jos. Boutin .....	1924



Révérénd Pierre Dumont .....	1924-1926
Révérénd Nap. Martin .....	1925-1927
Révérénd Rosario Pouliot .....	1926-1931
Révérénd Lucien Savard .....	1927
Révérénd Z. Beaulé .....	1927-1928
Révérénd Bernardin Lemay .....	1928-1929
Révérénd Roger Dorval .....	1929-1936
Révérénd Léon. Lachance .....	1931-1941
Révérénd Lauréat Mérette .....	1936
Révérénd L.-P. Gravel .....	1941
Révérénd E. Marotte .....	1941

### Prêtres originaires de St-Raymond

Voici la liste des prêtres que la paroisse de St-Raymond a donnés à l'Eglise, avec la date de leur ordination sacerdotale et leur occupation actuelle:

- 26 mai 1888. Chanoine Pierre Bédard, décédé le 13 janvier 1931, à Ottawa.
- 17 mai 1896. R. P. Louis-M. Beaupré, o.m.i., au Scolasticat St-Joseph d'Ottawa.
- 28 mai 1899. M. l'abbé Joseph Bureau, décédé le 8 février 1907, à St-Raymond.
- 28 mai 1899. M. l'abbé Napoléon Lafrance, retiré à St-Damien.
- 18 janv. 1903. M. l'abbé Raymond Pelletier, décédé le 18 février 1903, à St-Raymond.
- 5 juin 1909. R. P. Octave Paradis, o.m.i., Maison de Retraités Fermées, à Hull.
- 22 mai 1910. MGR ALEXANDRE VACHON, Archevêque d'Ottawa.
- 29 juin 1912. R. P. Théodule Chateaufort, d. P. B., Procure des Pères Blancs, Québec.
- 29 juin 1913. R. P. Léo Plamondon, o.m.i., décédé.
- 25 mai 1918. M. l'abbé Odilon Gauthier, curé de St-Laurent, I. O.
- 29 mai 1920. M. l'abbé Gédéon Matte, curé de Notre-Damo-de-la-Paix, Québec.
- 18 déc. 1921. R. P. Emmanuel Duplain, o.m.i., Scolasticat de Lébret, (Régina).

- 10 fév. 1924. M. l'abbé Armand Déry, aumônier militaire, en Angleterre.
- 28 oct. 1927. M. l'abbé Joseph Côtes, curé de Beauchastel, Timmons. (Ont.)
- 3 juin 1928. M. l'abbé Albert-Ed. Moisan, aumônier des Chantiers de l'Anglo-Pulp.
- 3 juin 1928. M. l'abbé Azarias Papillon, vicaire à St-Jean-Baptiste de Québec.
- 11 mai 1930. M. l'abbé Arthur Papillon, aumônier de l'Orphelinat du Lac-Noir.
- 11 mai 1930. M. l'abbé Armand Plamondon, vicaire à l'Ancienne-Lorette.
- 3 mai 1931. M. l'abbé Paul-Emile Laliberté, vicaire à Bienville.
- 20 juin 1936. M. l'abbé Marc Letarte, au Séminaire de Québec.
- 22 mai 1937. M. l'abbé Marcel Déry, au Séminaire de Québec.
- 11 juin 1938. M. l'abbé Raymond Potvin, vicaire à Pont-Rouge.
- 24 juin 1939. R. P. Alexandre Desrochers, O. P., aumônier militaire, en Angleterre.
- 24 juin 1939. R. P. Bruno Letarte, o.m.i., professeur au Juniorat d'Ottawa.
- 29 juin 1940. R. P. Apollinaire Plamondon, o.m.i., Missionnaire à Fort-Alexandre, (Man.)

### Religieux originaires de St-Raymond

#### Frères des Ecoles Chrétiennes:

- Blondeau, Bruno, Fr. Robert, au Scolasticat, Ste-Foy, Québec.
- Blondeau, René, Fr. Hector, à l'Académie Commerciale, Québec.
- Déry, Borromée, Fr. Norbert-Bruno, décédé au Mont-de-la-Salle en 1917.
- Girard, Arthur, Fr. Damase, professeur à Laval-des-Rapides, Montréal.
- Girard, Ernest, Fr. Alain, Académie-de-la-Salle, Trois-Rivières.
- Lanouette, Jean, Fr. Robert, Académie Saint-Maurice, Thetford-les-Mines.

Plamondon, Joseph, Fr. Révérentien, décédé au Mont-de-la-Salle en 1894.

Vézina, Léonidas, Fr. Camille, directeur à St-Sauveur, Québec.

*Frère du Sacré-Cœur:*

Morasse, Joseph, Fr. Joseph, périt dans l'incendie du Collège de St-Hyacinthe.

*Oblat de Marie-Immaculée:*

Tremblay, Maurice, Fr. Maurice, Pointe Bleue, Lac Saint-Jean.

### Religieuses originaires de St-Raymond

AUGUSTINES HOSPITALIÈRES DE LA MISERICORDE DE JESUS  
HOPITAL-GENERAL DE QUEBEC:

Denis Eulalie, Sr Marie-Dominique

Duplain Imelda, Sr Marie-Emmanuel

Gingras Marie-Anna, Sr St-Joseph (décédée)

Plamondon Angéline, Sr Ste-Agathe

Plamondon Eva, Sr St-Raphaël.

HOTEL-DIEU DE GASPE:

Paradis Alvina, Sr Ste-Geneviève.

HOTEL-DIEU DE LEVIS:

Dion Rose-Aimée, Sr Marie-de-la-Miséricorde

Rochette Lisa, Sr Ste-Monique.

HOTEL-DIEU DU PRECIEUX-SANG DE QUEBEC:

Bourassa Jeanne, Sr Marie-Médiatrice

De Launière Marie-Blanche, Sr St-Anselme (décédée)

Duplain Marie-Anna, Sr St-Jean-de-la-Croix

Dupont Cécile, Sr Marie-de-la-Providence

Proulx Julie-Anna, Sr St-Michel (décédée).

BON-PASTEUR (MONTREAL):

Moisan Elise, Sr Marie-Ange

Paradis Aimée, Sr St-Michel-Archange

Paradis Vitaline, Sr Ste-Octave

Paré Josephine, Sr Marie-de-Ste-Valérie (décédée).

BON-PASTEUR (QUEBEC)

Déry Laura, Sr Ste-Emilienne

Marcotte Georgette, Sr Marie-de-Ste-Alix

Moisan Béatrice, Sr Ste-Angéline

Moisan Cécile, Sr Marie-Laure

Moisan Eva, Sr St-Vincent-de-Paul

Moisan Hélène, Sr St-Raymond-Marie

Moisan Irène, Sr Marie-de-la-Croix (décédée)

Moisan Irma, Sr St-Romain

Moisan Ludvine, Sr Marie-de-la-Rédemption

Moisan Marie-Laure, Sr Marie-de-la-Croix

Vézina Marie-Louise, Sr Ste-Marthe.

CHARITE DE LA PROVIDENCE (MONTREAL):

Cloutier Alice, Sr Ste-Madeleine

Coreoran Annie, Sr Raymond-de-Toulouse

Coreoran Nellie, Sr Catherine

Gingras Eléonore, Sr St-Fortunat

Paradis Marie, Sr Paradis

Voyer, Julie, Sr Voyer (décédée).

CHARITE DE SAINT-LOUIS:

Rochon Cécile, Sr Ste-Agnès.

CONGREGATION DE NOTRE-DAME:

Guimont Berthe, Sr St-Jean-Chrysostôme

Langevin Alice, Sr St-Hyacinthe.

FRANCISCAINES DE MARIE (BAIE ST-PAUL):

Barrette Marguerite, Sr St-Benoît

Bourassa Elmina, Sr Madeleine de Pazzi

Cantin Albertine, Sr Marie-de-la-Présentation

Cantin Alvine, Sr Marie-André-de-la-Croix

Cantin Céline, Sr Marie-Fidèle-de-Jésus.

## FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE:

Beaupré Bernadette, Sr Marie-Bernadette (décédée)  
 Beaupré Maria, Sr Marie-de-la-Nativité  
 Jobin Odiana, Sr Amable-de-la-Passion  
 Pagé Odile, Sr Ste-Claire (décédée).

INSTITUT DES SOEURS DE NOTRE-DAME DU BON CONSEIL  
(CHICOUTIMI):

Savary Alice, Sr St-Vincent-de-Paul

MISSIONNAIRES OBLATES DU SACRE-COEUR  
ET DE MARIE-IMMACULEE (ST-BONIFACE):

Cantin Maria, Sr Josaphat.

## NOTRE-DAME DU PERPETUEL-SECOURS (ST-DAMIEN)

Charland Elisa, Sr Marie du Rédempteur  
 Huard Angéline, Sr Ste-Thérèse-de-la-Providence  
 Julien Florestine, Sr St-Clément  
 Petitclerc Olympie, Sr St-Raymond (décédée)

## RELIGIEUSES DE JESUS-MARIE:

Beaupré Marie-Anna, Sr Ste-Yvonne  
 Beaupré Yvonne, Sr St-Emilien  
 Donais Germaine, Sr Révérende Laura-Maria.

## SACRE-COEUR DE JESUS (OTTAWA):

Girard Marie-Anne, Sr S<sup>te</sup>-Lucile  
 Girard Marie-Louise, Sr Irène-Marie  
 Voyer Julie, Sr Voyer (décédée).

## SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE:

Cayer Elisabeth, Sr Marie-Rodrigue  
 Dion Irène, Sr Ste-Rose-de-Marie  
 Duplain Emérentienne, Sr Ste-Mathilde  
 Gingras Emérentienne, Sr St-Vincent-de-Paul  
 Paquet Odélie, Sr St-Maxime  
 Potvin Marguerite, Sr St-Olivier

Readman Régina, Sr Elisabeth-de-la-Trinité.

## SAINT-JOSEPH DE SAINT-VALIER:

Genest Cécile, Sr St-Jean-Marie-Vianney  
 Genest Noëlla, Sr St-Raymond.

## SOEURS DE NAZARETH (CALIFORNIE):

Moisan Bertha, Sr Marie-Raymond.

## SOEURS DE SERVICE:

Paradis Marie-Anne, Sr Paradis.

## SOEURS GRISES DE LA CHARITE (DE QUEBEC):

Asselin Yvonne, Sr Ste-Ida  
 Beaupré Victoria, Sr St-Ludolphe  
 Cayer Clara, Sr Ste-Dorothée  
 Cayer Ida, Sr Marie-Raymond  
 Cayer Lucienne, Sr Ste-Raymonde  
 Cayer Marguerite, Sr St-Noël-Chabanel  
 Déry Jeanne, Sr St-Urbain  
 Gingras Brenadette, Sr Ste-Amanda  
 Girard Blandine, Sr Ste-Thérèse-des-Roses  
 Jobin Jeannette, Sr Ste-Olympiade  
 Lafrance Aimée, Sr Ste-Blandine  
 Lafrance Eulalie, Sr St-Olivier  
 Langevin Alma, Sr St-Antoine  
 Letarte Diana, Sr St-Gaudiose  
 Matte Antoinette, Sr Ste-Thérèse-Marie  
 Matte Ernestine, Sr Ste-Marguerite-de-Cortonne  
 Pagé Gertrude, Sr Ste-Gertrude-de-L'Eucharistie  
 Paquet Adéline, Sr St-Faustin  
 Parent Marguerite, Sr Ste-Noëlla  
 Pelletier Alice, Sr St-Louis-de-Gonzague  
 Plamondon Marie, Sr St-Urbain (décédée)  
 Plamondon Philomène, Sr Ste-Adéline (décédée)  
 Readman Anne-Marie, Sr Marie-de-L'Espérance  
 Rochette Yvonne, Sr Ste-Bernadette-de-France  
 Vézina Philomène, Sr St-Hilarion.

## TRAPPISTINES (ST-ROMUALD):

Denis Eulalie, Sr St-Dominique  
Dion Célestine, Sr Marie-Bernard.

## URSULINES (QUEBEC):

Martel Antoinette, Sr Ste-Cécile.

## VISITANDINES (LEVIS):

Plamondon Marie-Anna, Sr Marie-Thérèse.  
Denis Eulalie, St St-Dominique

## Directeurs du Collège de St-Raymond

Révérant Frère Cyrille, 1909 à 1913  
" Frère Irénée, 1913 à 1916  
" Frère Fabricien, 1916 à 1922  
" Frère Zoel, 1922 à 1926  
" Frère Honoré, 1926 à 1928  
" Frère Michel, 1928 à 1931  
" Frère Robert, 1931 à 1935  
" Frère Adolphe, 1935 à 1941  
" Frère Pamphile, 1941.

COMMISSION SCOLAIRE DE LA PAROISSE  
DE ST-RAYMOND

<i>Présidents:</i>	<i>Secrétaires:</i>	<i>Années:</i>
Jean-Baptiste Drouin	Joseph Goulet	1874
François Moisan	" "	1877
Adolphe Plamondon	" "	1882
Edouard Plamondon	" "	1883
Elie Frenette	C.-Borromée Marcotte	1886
François Moisan	" "	1894
Jean-Charles Moisan	" "	1896

<i>Présidents:</i>	<i>Secrétaires:</i>	<i>Années:</i>
	Emile-L. Plamondon	1901
Prisque Paquet	" "	1904
Pierre Paradis	" "	1905
François Rochette	" "	
Arthur Dion	" "	1911
Pit Duplain	" "	1912
Gandiose Gingras	" "	
Emile Gaudet	" "	1917
Joseph-O. Cantin	" "	1918
Antoine Côte	" "	1924
Pierre-A. Cantin	" "	1932
Léonidas Alain	" "	1942

PRESIDENTS DE LA COMMISSION SCOLAIRE  
DU VILLAGE DE ST-RAYMOND

<i>Présidents:</i>	<i>Secrétaires:</i>	<i>Années:</i>
Joseph Paquet	Arthur Paquet	1902
Philéas Pelletier	" "	1903-1904
Joseph Jobin	" "	1904-1908
Dr Jules Desrochers	" "	1908-1928
Ulric Rochette	" "	1928-1933
Joseph Letarte	" "	1933-1935
Jean-Marie Turgeon	Emile-L. Plamondon	1935-1937
Barthélémy Lirette	" "	1937-1938
Dr Lucien R. Dufresne	" "	1938-1942



### MAIRES DU VILLAGE DE ST-RAYMOND

<i>Maires:</i>	<i>Sec.-Trés.:</i>	<i>Années:</i>
Napoléon Lafrance	E.-A. Panet	1898
Ferdinand Savary	" "	1900
Elisée Pagé	" "	1904
Abraham Barrette	" "	1906
Napoléon Génois	" "	1907
Omer Milot	" "	1909
	Jos.-E. Savary	1911
Jules Desrochers	" "	1916
Barthélemy Lirette	" "	1921
Apollinaire Morin	" "	1929
Charles Plamondon	" "	1933
Pierre Cantin	Emile-L. Plamondon	1937-1942

### PAROISSE ST-RAYMOND

CONSEILLERS de 1845 à 1855

	<i>Années:</i>
Jacques Labranche	1845
Alexis Cayer	1847
Ignace-P. Déry et Pierre Plamondon	1848-1850
Ignace-P. Déry et Alexis Cayer	1850
Jean Robitaille et Patrick Mooney	1851
Jean Robitaille et Alexis Cayer	1852
Alexis Cayer et Louis Beaupré	1853
Alexis Cayer et Charles Moisan	1854

### MAIRES

<i>Maires:</i>	<i>Sec.-Trés.:</i>	<i>Années:</i>
Ignace-P. Déry	Ferdinand Savary	1855-1857
Pierre-Jean Plamondon	" "	1858-1859
Alexis Cayer	" "	1860-1865
Ignace-P. Déry	Thomas Gendron	1864-1872
	William Sissons	
	L.-C. Bourgeois, N. P.	
	Henri Pelletier	
Pierre-Jean Plamondon	Ferdinand Savary	1873
Pierre Paradis	Evariste Pagé	1875
Pierre-Jean Plamondon	Elisée Pagé	1876
François Moisan	E.-A. Panet, N. P.	1878
Joseph Linteau	" " "	1887
Charles Plamondon	" " "	1890
Evariste Julien	" " "	1891
Cyprien Paré	" " "	1893
Elie Frenette	" " "	1895
Joseph Paquet	" " "	1899
Charles Plamondon	" " "	1902
Joseph-Georges Moisan	" " "	1905
	Arthur Paquet	1908
Jean-Charles Moisan	" "	1912
Joseph-Georges Moisan	" "	1915
Grégoire Plamondon	" "	1925
Johnny Linteau	" "	1929
Joseph-Georges Moisan	" "	1937-1942

## TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Lettre-préface .....	6

### PREMIERE PARTIE

1741-1842

<b>Chapitre premier : Nos origines paroissiales</b>	
La Seigneurie de Bourg-Louis .....	8
Le seigneur Antoine Panet .....	9
Les premiers habitants de la seigneurie .....	9
La Cabane Ronde .....	11
La vallée de la rivière Sainte-Anne .....	12
Division de la seigneurie .....	13
<b>Chapitre second : Colonisation de la seigneurie</b>	
Héroïsme des conquérants du sol .....	14
L'expédition des quatre Jeunesses .....	16
La Cabane Joyeuse .....	17
Querelle avec les Hurons .....	18
La colonie irlandaise du Grand Rang .....	19
Colonie protestante de Bourg-Louis .....	20
<b>Chapitre troisième : La colonie de la rivière Ste-Anne</b>	
Quatre familles de pionniers .....	21
Colonie grandissante .....	22
L'arpentage de la colonie .....	23
La Mission de la rivière Sainte-Anne .....	24
Démarches en vue de l'érection canonique de la paroisse .....	25

### DEUXIEME PARTIE

1842-1942

<b>Chapitre premier : Commencement de vie paroissiale; organisation religieuse et civile.</b>	
Erection canonique de St-Raymond .....	27
Première chapelle .....	27
Le premier curé résident .....	28

Les premiers registres .....	28
L'œuvre du Révérend Hugh Robson .....	28
Première communion des enfants .....	29
Un laïque fait office de pasteur .....	31
Le sculpteur Jean-Baptiste Jobin .....	32
Organisation civile de la paroisse .....	32
Mort des deux premiers pasteurs .....	32
<b>Chapitre second : Le règne de l'abbé Cyprien Tanguay</b>	
Le problème de l'instruction et des écoles .....	34
La querelle des taxes .....	35
Ferdinand Savary, élève de l'abbé Tanguay .....	35
L'abbé Tanguay et la voirie de St-Raymond .....	37
Le curé, agent des terres .....	37
Derniers travaux de l'abbé Tanguay .....	38
<b>Chapitre troisième : Le curé P.-J. Bédard</b>	
Le Petit Saguenay .....	39
Les colons irlandais catholiques .....	41
Echec de la colonie du Petit Saguenay .....	42
Le commerce du bois .....	43
Jean Cantin dévoré par un ours .....	43
L'année de la tempête .....	44
Incendie de la chapelle .....	45
Difficultés politiques .....	46
Premier prêtre de St-Raymond .....	47
<b>Chapitre quatrième : Révérend Walston Blais</b>	
Le premier vicaire de St-Raymond .....	48
L'instruction primaire .....	48
Ignace Déry, préfet du comté .....	49
Le pont de la rivière Sainte-Anne .....	50
Le chemin de Gosford .....	51
Le chemin de fer Québec Lac St-Jean .....	52
Décadence temporaire des mœurs paroissiales .....	53
<b>Chapitre cinquième : Le Révérend François Bergeron</b>	
Retour à la ferveur .....	54
Progrès matériel .....	54

Affaires scolaires .....	55
L'aqueduc Perreault .....	56
Le moulin de la Chôte .....	57
Reconstruction du pont .....	58
Fondation de Ste-Christine et St-Léonard .....	58
Fondation du Couvent .....	59
Deux municipalités .....	60
L'incendie de 1899 .....	61
Première banque à St-Raymond .....	62
Reconstruction de l'église .....	62
Les moulins à scie de la paroisse .....	63
<b>Chapitre sixième : Révérend Jos.-Arthur Roy</b>	
Essai sur la mentalité paroissiale .....	66
Construction de l'église actuelle .....	68
La lumière électrique .....	70
La chapelle du Petit Saguenay .....	71
Construction de l'Hôtel-de-Ville .....	71
<b>Chapitre septième : Le Révérend Maxime-I. Fillion</b>	
La campagne de tempérance .....	72
Le pèlerinage de Martin Laplanche (légende) .....	73
Le nouveau cimetière .....	78
Le lac Sergent .....	79
L'incendie de 1907 .....	81
L'industriel Napoléon Genois .....	81
Le Collège de St-Raymond .....	82
Ordination sacerdotale de l'abbé Alexandre Vachon .....	83
Le curé Fillion et les jeunes .....	85
L'immense prestige d'un pasteur .....	86
Le Sacré-Cœur à l'Hôtel-de-Ville .....	87
Les inondations .....	87
Le charbon de bois .....	88
Les compagnies forestières .....	89
Cachette de conscrits .....	89
Les moulins privés .....	90
L'aqueduc municipal .....	91
Le Chanoine Maxime Fillion .....	91

**Chapitre huitième : Révérend J-Emilien Pichet**

Le grand bazar .....	92
Incendie du Collège .....	92
L'action catholique .....	94
Hommage aux Vicaires de St-Raymond .....	95
La Caisse populaire .....	96
Le congrès eucharistique .....	97
La Cour des Commissaires .....	97
La Société Coopérative Agricole .....	97
Manufacture de gants .....	99
L'Hospice St-Jean .....	99
Villégiature du lac Sept-Iles .....	101
Les clubs de chasse et de pêche .....	102
Un ours en pèlerinage .....	104

**EPILOGUE :**

Reconnaissance des paroissiens de St-Raymond .....	105
--	-----

**APPENDICE :**

Familles établies à St-Raymond depuis cent ans .....	109
Les curés de St-Raymond .....	110
Les vicaires de St-Raymond .....	111
Prêtres originaires de St-Raymond .....	112
Religieux originaires de St-Raymond .....	113
Religieuses originaires de St-Raymond .....	115
Directeurs du Collège .....	118
Officiers de la Commission Scolaire .....	119
Officiers des Municipalités .....	119

